



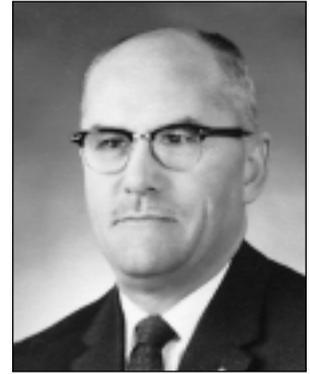
Ernest Bureau 1935-1938



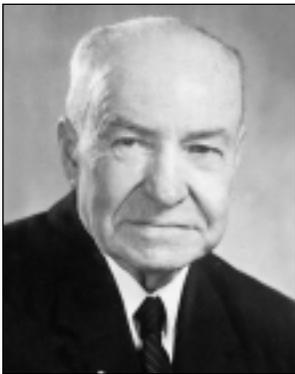
Henri-Louis Bélanger 1939-1947



Albéric Bégin 1947-1953



J. Adrien Nadeau 1953-1955 et 1960-1967



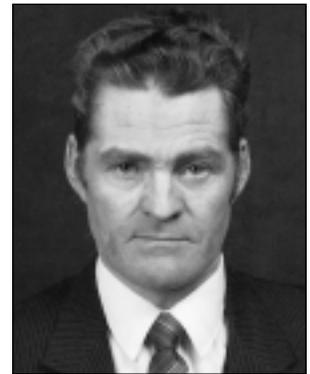
Ernest Fortin 1955-1960



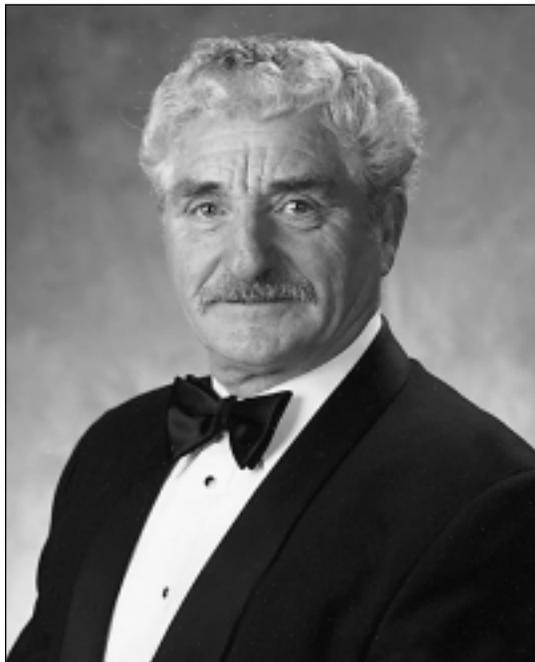
Réal Bilodeau 1967-1970



Donat Gallant 1970-1985



Rosaire Lapierre 1994-1998



Fernand Coulombe 1986-1993 et 1998-....

Les secrétaires-trésoriers

À ses débuts, cette tâche était rémunérée au mois ou à l'année pour une tâche globale sans tenir compte du nombre d'heures de travail. À partir des années 60, la municipalité reconnaît les heures travaillées pour accomplir la tâche. La personne est alors rémunérée à un taux horaire sur une base hebdomadaire.

Ont occupé cette fonction

Napoléon Brousseau	1904-1918
J.E. Bélanger	1918-1926
J.E. Tardif	1926-1928
J. Hubert Bégin	1928-1938
Jean Beaudoin	1938-1941
Marius Tardif	1941-1942
Wellie Gagné	1942-1950
Ulric Fortin	1950-1967
Wilfrid Baron	1967-1968
Lionel Bilodeau	1968 (2 mois)
Bérard Goulet	1968-1976
Diane Goulet	1977 (7 mois)
Nicole Patry	1977-1988
Renée Mathieu	1988-...



La Municipalité de Courcelles



Hôtel de ville au 116 avenue du Domaine

La Municipalité de Courcelles est située dans la partie nord de la MRC du Granit, au cœur des Appalaches. Ce secteur se démarque par l'importance des emplois industriels et du nombre d'exploitations agricoles qu'on y retrouve. Localisée au sein d'une MRC ayant un environnement naturel de très grande qualité, et ce fait est reconnu tant par les voyageurs que par les résidents, Courcelles offre l'accessibilité à une piste de VTT, un sentier de motoneige, un aréna, du ski de randonnée, de la pêche, un parc et des aires de pique-nique.

De plus, Courcelles peut se vanter, d'avoir, en plein centre du village, un ancien moulin à farine abritant un centre d'interprétation culturelle et touristique voué au développement des arts sous toutes leurs formes, à l'écologie de la rivière aux Bluets et des terres qui l'entourent, à l'initiation aux anciennes techniques de fabrication de la farine et bien d'autres. Tout près de ce moulin surnommé le Moulin Bernier, une passerelle longe la rivière aux Bluets et mène au barrage, en billes de bois, construit pour la première fois en 1865. Ce barrage sert à alimenter la turbine du Moulin toujours en fonction aujourd'hui.

La présence d'un tronçon ferroviaire abandonné, totalisant 42 km entre Lac-Mégantic et Courcelles, offre un potentiel de développement d'un segment de corridor vert en dehors du circuit routier. Quoi de mieux que de faire escale en fin de

circuit au Parc de l'ancienne gare pour y refaire le plein d'énergie et du même coup visiter l'expo-train. À l'intérieur de ce fourgon de queue, communément appelé la cabouse, on y retrouve une exposition permanente relation l'importance du chemin de fer qui est à l'origine de Lambton-Station devenue Courcelles en 1903.

Courcelles compte une population permanente de 972 habitants. Sa rue Principale est classée route collectrice sur toute sa longueur, elle relie le village à la route régionale 108. La Sûreté du Québec assure une protec-



Les employés de voirie, MM. Réal Bernier, inspecteur, et Dominique Mathieu, adjoint



Conseil municipal actuel. À l'avant : M. Fernand Coulombe, maire; M. Mario Quirion, pro-maire; M^{me} Renée Mathieu, secrétaire-trésorière; M^{me} Diane Rancourt, conseillère. À l'arrière : les conseillers, MM. Gilles St-Pierre, Larry Patry, Grégoire Arguin et Dany Lachance



Le garage municipal au 100 avenue Industrielle

tion sur notre territoire, desservi par le service téléphonique 911. La Municipalité de Courcelles assure la protection incendie à ses résidents par le biais de sa propre équipe de pompiers volontaires. Un camion autopompe ainsi qu'un camion-citerne sont disponibles en tout temps.

Citation de monuments historiques

En 1991, le CP Rails procède au démantèlement de ses infrastructures

sur le tronçon Tring-Jonction et Lac-Mégantic. Le conseil adopte alors, de toute urgence, un règlement de citation de monuments historiques qui inclut : 1 500 pieds de voie ferrée, une halle à marchandise* ainsi qu'un pont de fer. On en profite aussi pour inclure des immeubles qui présentent une architecture intéressante soit le Moulin Bernier, la résidence de M^{me} Gemma Tardif qui abrite un ancien atelier de menuiserie au 105 avenue Sainte-

Martine, la résidence appartenant à M. Rosaire Couture au 270, 8^e rang Sud, la résidence appartenant à M^{me} Odilon Bilodeau au 214 rue Principale et la résidence appartenant à M. Roland Morin au 107 avenue Sainte-Martine.

**La halle à marchandise n'existe plus aujourd'hui; celle-ci menaçait de s'écrouler, le conseil a alors décidé d'autoriser la démolition.*



Les employés de voirie devant le camion de déneigement acquis en 1995



M. Dominique Mathieu devant la chargeuse-rétrocaveuse acquise en 1999





Rénovation du barrage en 1998 : le tablier fut refait

Règlement d'urbanisme

En 1991, la Municipalité a adopté le nouveau règlement d'urbanisme incluant les permis, le zonage, le lotissement et la construction et ce, afin d'assurer un développement plus harmonieux de son territoire.

Construction d'étangs aérés

En 1992, de nouveaux étangs aérés sont entrés en fonction pour l'épuration des eaux usées du village; ceux-ci remplaçaient les étangs non-aérés aménagés en 1974. Ces nouveaux étangs sont d'une capacité totale de 11 108 460 gallons, le temps de rétention y est d'environ 4 mois, ce qui signifie que l'eau qui y afflue, chemine durant 4 mois à travers les trois étangs avant d'en ressortir épurée.

Rénovation du barrage de la rivière aux Bluets

En 1998, la Municipalité a procédé à la réfection du barrage de la rivière aux Bluets (voir photos) qui présentait alors des signes de vieillesse. Le tablier fut complètement refait.

**Le barrage avait été reconstruit à neuf en 1970.*



Le barrage



La cabouse, au centre du Parc de l'ancienne gare

Mesures d'urgence

En 1999, un nouveau plan de mesures d'urgence fut déposé; l'ancien datait de 1977 et n'était plus à jour depuis plusieurs années. Ce nouveau plan inspiré d'un modèle fourni par le Ministère de la Sécurité civile qui a dû faire face depuis quelques années à quelques catastrophes écologiques : inondations, verglas, feux de forêts... L'urgence de se prémunir d'un tel outil était prioritaire; les membres du comité de direction qui ont participé à l'élaboration de ce plan sont Renée Mathieu, Roger Plante et Larry Patry.

Construction d'un garage municipal

Le service incendie ayant un besoin d'espace supplémentaire, la Municipalité a pris la décision de céder le garage existant (116 avenue du Domaine) au service d'incendie, celui-ci ayant abrité jusqu'à ce jour le service de voirie et de protection incendie.

S'ensuit l'implantation d'un nouveau garage au 100 avenue Industrielle, un abri à sel y est annexé.

Cette nouvelle bâtisse est plus adéquate au service de voirie; elle permet entre autres d'effectuer plus de maintenance sur la machinerie, un puits mécanique y est aménagé.

Les conseillers municipaux

Francis Roy	1904-...	Hilaire Couture	1930-1931	Grégoire Campeau	1955-1956
Georges Garant	1904-...		1944-1945		1975-1985
Louis Morin	1917-...	François Proulx	1930-1931	Léo Fortin	1955-1956
Philippe Arguin	1917-1920	Alphonse Bélanger	1930-1933	Gérard Labrecque	1955-1956
Joseph Coulombe	1917-1920	Alphé Domingue	1931-1932	Damien Gosselin	1956-1959
Napoléon Robert	1917-1918		1941-1942	Évangéliste Labrecque	1956-1957
Aurèle Bélanger	1917-1921	Joseph Labrecque	1931-1932	Elphège Demers	1957-1960
Alfred Paradis	1917-1920	Désiré Bélanger	1933-1934	Jean-Marie Gilbert	1957-1960
Dominique Faucher	1918	Josaphat Lapierre	1933-1934	Fernand Patry	1957-1960
	1920-1921	Odilon Goulet	1933-1934	Arthur Patry	1958-1959
	1925-1926	Alfred Paradis	1934-1937	Léo Duquette	1958-1959
Odilon Rodrigue	1919	Philippe Leclerc	1935-1936		1964-1965
Ernest Bureau (forgeron)	1919-1921		1941-1942	Réal Bilodeau	1959
Napoléon Roy	1921		1953-1954		1966
Philippe Bolduc	1921	Ronaldo Gilbert	1935-1936	Léonide Couture	1960-1961
Oliva Rouillard	1921	Ernest Arguin	1935-1936	Jean-Luc Bélanger	1960-1961
	1940-1943	Lauréat Arguin	1936-1937		1971-1981
Pierre Fortin	1922	Wellie Lessard	1937-1938	Majorique Couture	1960-1963
Gédéon Plante	1922	Josaphat Fortier	1937-1938	Olivier Lapierre	1961-1962
Donat Domingue	1922	Philippe Goulet	1938-1939	Mandoza Bélanger	1961-1962
Josaphat Tardif	1922-1923	Xavier Roy	1939-1940	Odilon Bilodeau	1961-1962
	1932-1933	Donat Couture	1939-1940	Hervé Bizier	1962-1965
	1938-1941	Achille Quirion	1940-1943	Roland Trépanier	1962-1963
Anselme Dutil	1922-1923	Eleucippe Roy	1942-1943	Jules Bilodeau	1963-1964
Odias Fortier	1922	Dalvas Couture	1943-1944		1986-1995
	1943-1944	Patrice Gosselin	1944-1945	Régis Bélanger	1963-1964
Hubert Bégin	1923	Amédée Roy	1944-1945	Denis Patry	1963-1965
Alphé Roy	1923-1926	Rosaire Champagne	1945-1946	Jules Bélanger	1964-1966
David Bilodeau	1923-1924	Émile Bilodeau	1945-1946	Réginald Domingue	1965-1966
	1938-1939	Albéric Bégin	1945-1946	Réal Ferland	1966-1969
Arthur Domingue	1923-1926	Évangéliste Pépin	1946		1973-1982
Alphé Tardif	1924-1925	Honorius Des-Blois	1946-1947	Donat Gallant	1966-1970
	1934-1935	Wilfrid Thibodeau	1946-1947	Guy Lessard	1966
Georges Dutil	1924-1925	Lionel Couture	1947	Renaud Boulanger	1967-1970
Napoléon Breton	1924-1925	Ronaldo Couture	1947-1948	Odelphat Blanchette	1967-1968
Donat Duquette	1926-1927	Antoine Fortier	1947-1948		1973-1974
Edmond Domingue	1926-1929	Arthur Couture	1948-1952	Adélarde Blanchette	1967-1968
Benigne Gosselin	1926-1927	Gérard Rosa	1948-1952	Fernand Patry	1967-1970
	1934-1935	Évangéliste Goulet	1948-1949	Camilien Bélanger	1969-1970
Joseph Bégin	1927-1928	François Fortier	1948-1949	Denis Fortin	1969
Aimé Campeau	1927-1928	Alexandre Plante	1949-1951	Pierre Rancourt	1970-1978
	1937-1938	Odelphat Blanchette	1949-1952	Rosaire Lapierre	1970-1975
Joseph Blanchette	1927-1928	Moïse Morin	1950-1952	Denis Goulet	1971-1972
Charles Prévost	1928-1929	Cyprien Coulombe	1950-1952	Germain Fortier	1971-1972
Joseph Binette	1928-1929	Ernest Plante	1951-1953	Guy Goulet	1971-1972
	1932-1933	Stanislas Labrecque	1952-1953	Fernand Godbout	1973-1974
	1936-1937	Jean-Baptiste Couture	1952-1954	Dominique Couture	1975-1977
Alfred Bilodeau	1929-1930	Gérard Patry	1953-1957	Marie-Louis Lessard	1976-1978
	1939-1940	Joseph Bilodeau	1953-1954	Luc Bélanger	1977-1989
Louis Blanchette	1929-1930	Gérard Poulin	1954-1955		1994-1997
Cléophas Duquette	1929-1932	Émilien Blanchette	1954	Léo Bilodeau	1979-1984
	1941-1944	Adrien St-Pierre	1954-1955	Fernand Coulombe	1979-1982



Gaétan Patry	1982-1984	Firmin Goulet	1987-1989	Larry Patry	1996-...
Réal Bernier	1983-1984	Michel Morin	1988-1993	Gilles St-Pierre	1996-...
Lévis Bolduc	1983-1985		1998-2001	Grégoire Arguin	1998-...
	1990-1995	Renaud Gosselin	1989-1993	Richard Roy	1998-2001
Jacques Boissonneault	1985-1986	Richard Bélanger	1990-1993	Dany Lachance	2002-...
Irenée Coulombe	1985-1993	Jocelyn Patry	1994-1997	Diane Rancourt	2002-...
Hélène Carrière	1985-1988	Richard Hamann	1994-1997		
Daniel Tardif	1986-1987	Mario Quirion	1994-...		

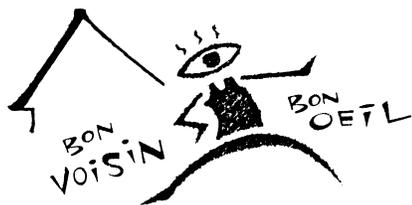
BIBLIOGRAPHIE

- *Procès-verbaux de la municipalité de Courcelles de 1917 à nos jours*
- *Histoire du Canada*, Jean Bruchési, Éditions Beauchemin, 1954
- *Les mémoires du Québec, de 1534 à nos jours*, Jean Cournoyer, Éditions Stanké
- *Programme souvenir, Cinquantenaire Sainte-Martine de Courcelles*, 1953, Joseph Lapierre



Vue d'ensemble du village, en direction ouest, en 2001, (collection Pauline Tanguay et Adrien St-Pierre)

Le Comité protection du voisinage de Courcelles



Le Comité protection du voisinage de Courcelles est fondé en 1996, le 30 avril, par Jean Bouffard qui en assume encore la présidence. Le comité s'adjoint 18 directeurs et directrices depuis ce 30 avril.

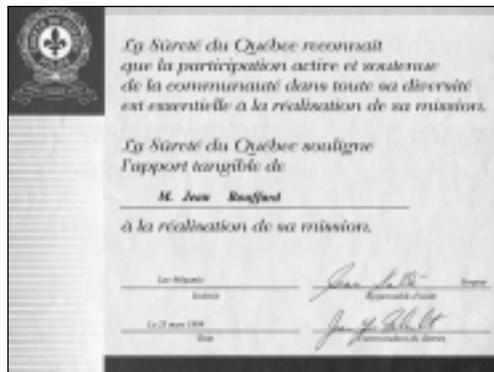
Le comité reçoit une plaque « Mérite » en 1999 soulignant les efforts remarquables pour la mise en place de mesures accentuant la sécurité de la population locale. Le comité fait du porte à porte en 1999,



De g. à d., 1^{re} rangée, Monique Jobin, Martine Nadeau, Johanne Fortier, Lise Fortier, Gemma Tardif. 2^e rangée, Normande Deblois, Joachim Goulet, Jacqueline Lessard, Régis Bélanger, Jean Bouffard. 3^e rangée, Richard Roy, Solange Bizier, Gervais Patry, Luc Rouillard, Jean-Marie Bernard, Bernard Arsenault. Absents : Françoise Doyon, Renée Mathieu, Serge Plante



Jean Bouffard, président et Marc Richard, policier-ressource



Plaque « Mérite » 1999

pour offrir des conseils sur la prévention du vol, il offre le burinage des objets personnels.

Nous avons conscience que la prévention c'est le début de nos préoccupations.

De g. à d., 1^{re} rangée, Luc Rouillard, vice-président ; Jean Bouffard, (président) ; Bernard Arsenault, secrétaire. 2^e rangée, Johanne Fortier, Martine Nadeau, Monique Jobin, Lise Fortier. 3^e rangée, Joachim Goulet, Jacqueline Lessard, Gervais Patry, Richard Roy



Le Service des incendies de Courcelles

Depuis 1947, les pompiers de Courcelles protègent les citoyens et nous sommes fiers de faire partie de cette belle équipe.



Richard Goulet, 28 ans de service depuis 1974.
Merci de ta patience... *Tes coéquipiers*

Les pompiers de Courcelles comptent parmi leur équipe

- Richard Goulet, chef (27 ans)
- Michel Bolduc #2 , capitaine (11 ans)
- Luc Bernier #9, adjoint chef (10 ans)
- André Leclerc #1, lieutenant (8 ans)
- Roger « Kaross » Plante, (13 ans)
- Donald Drouin #6, (10 ans)
- Annie Blanchette #3, (5 ans)
- Joël Arguin #7, (5 ans)
- Mario Drouin #8, (5 ans)
- Steeve Coulombe #10, (4 ans)
- Dany Lachance #11, (4 ans)
- Eric Plante #4, (2 ans)
- Sylvain Bourgault #5, (1 an)
- Serge Drouin #12, (1 an)



L'équipe de pompiers de Courcelles. À l'avant : Richard Goulet, André Leclerc, Annie Blanchette, Joël Arguin, Roger « Kaross » Plante; au milieu : Serge Drouin, Dany Lachance, Luc Bernier, Mario Drouin, Sylvain Bourgault; à l'arrière : Donald Drouin, Eric Plante, Michel Bolduc, Steeve Coulombe

Chapitre VII

On Fait Chantier

Camp de bûcherons
construit en bois
rond, vers 1919.
Agenouillé à la droite,
Alphonse St-Pierre.
Près de lui, la dame qui
fait la *cookerie* et
sa jeune fille.
(Collection Gabrielle
et Albini Lacasse)



Nos Essences Forestières

Nos forêts présentent une bonne variété d'essences forestières qui se marient aux collines et aux vallées des Appalaches.

Les conifères se retrouvent majoritaires avec des espèces commerciales telles le sapin baumier, l'épinette blanche, le mélèze (l'épinette rouge), le pin blanc et le thuya (cèdre).

Les feuillus rencontrés le plus souvent sont l'érable à sucre, l'érable rouge, le bouleau blanc, le bouleau jaune (merisier) et le tremble.



La scie ronde actionnée par un moteur à essence est utilisée pour scier le bois de poêle, hiver 1940. (Collection Madeleine et Germain Gosselin)

D'autres espèces forestières ayant une valeur commerciale s'y retrouvent en petites quantités. Certaines variétés n'ont aucune valeur commerciale. Au fil des années, de nouvelles espèces ont été introduites avec le reboisement.

Les premières utilisations

Vers 1850, à l'arrivée du défricheur sur son lot, la première ressource qui s'offre à lui est la forêt.

En premier lieu, il détermine l'endroit où il construira sa maison plutôt rudimentaire. Il dégage l'espace choisi en abattant les arbres qui s'y trouvent. Il équarrit les arbres les plus droits pour façonner les pièces de bois des murs de la maison. Elle sera donc construite « pièces sur pièces » en ajustant les pièces à l'horizontale les unes sur les autres. Certains troncs d'arbres sont refendus au godendart



Achille Boissonneault et Réal Rouillard manient l'un des premiers modèles de scie mécanique, mars 1952. (Collection Julie et Achille Boissonneault)

pour en tirer les planches du toit et des planchers. De larges bardeaux de cèdre éclatent sous le taillant de la hache pour imperméabiliser le toit. Les autres bâtiments nécessaires sont montés à partir des mêmes techniques.

Une fois à l'abri, il pense à sa nourriture et entreprend de repousser les limites de la forêt pour dégager la terre nourricière. Il abat les arbres et les brûle.

À la fin du XIX^e siècle, les moulins à scies font leur apparition et rendent la tâche plus facile aux constructeurs. À l'avènement du train, les défricheurs cessent de faire brûler sur place le bois de valeur commerciale et vendent leurs plus belles pièces à « des acheteurs sur les chars ».

La coupe du bois

Au début des années 1900, la sciote, la hache et le godendart sont à l'honneur. Tout se fait à bras d'homme. Le cheval vient appuyer continuellement ces rudes travailleurs des chantiers.

Les années '50 ont vu apparaître la scie mécanique. D'abord lourde avec ses 65 livres et maniée à deux personnes, elle est rapidement devenue plus légère et performante.

Cet outil rend la vie de notre bûcheron plus facile tout en améliorant grandement sa productivité. Si la sciote lui permettait de couper à peine plus d'une corde de bois par jour, la scie mécanique lui en fait produire de 4 à 6 selon la qualité du bois.

Le cheval a vu le tracteur de chantier prendre sa place. Il se retrouve encore occasionnellement dans de petits chantiers. Le tracteur de chantier prend différentes formes et s'accompagne d'une chargeuse hydraulique.

De nos jours, le bûcheron se voit supplanté dans les grands chantiers par des machines hydrauliques qui coupent les arbres, les ébranchent et les déposent en amoncellements pour le transport.

Nos bûcherons se reconvertissent en opérateurs de machinerie forestière. Ils économisent leur énergie en décuplant leur rendement.



Damien Gosselin fait chantier au rang des Fortier, février 1945. (Collection Céline et Fernand Coulombe)



Le cheval est remplacé par le tracteur de chantier, mais Michel Drouin utilise encore la force musculaire, 1973. (Collection Michel Drouin)

Les chantiers des Breakey

Vers 1896, les frères Breakey achètent la quasi-totalité du township de Dorset. À ce moment, ils n'ont pas

l'intention de couper le bois de ces terres. Au début des années 1900, les entrepreneurs qui demandent la permission de « sortir du bois » peuvent

conclure certains contrats de coupe.

S'ils respectent bien leurs engagements, ils peuvent espérer obtenir d'autres contrats.



La scie mécanique a évolué avec les années. (Collection Huguette et Réginald Domingue)



Machine hydraulique qui fait la coupe des arbres, 1998. (Collection Johanne et Sylva Boulanger)



Tracteur de chantier spécialisé dans le transport du bois pleine longueur. (Collection Johanne et Sylva Boulanger)



Les Leclerc du 6^e rang chargent un voyage sans trop de fatigue, 1996. (Collection Florence Leclerc)





C'est le temps d'écorcer le bois de pulpe. (Collection Fidel Coulombe)

C'est après la mort de John et Georges Breakey que leurs fils décident d'entreprendre de grands chantiers sur ces terres. Vers 1925, la rareté des emplois disponibles annonce une période économique difficile. La Compagnie des Breakey place des annonces dans les journaux pour offrir du travail à 5 000 hommes.

Des gens venant d'un peu partout dans la région et même d'autres régions du Québec se présentent aux chantiers. Pour la plupart, ce sont des gens qui n'ont plus de travail et qui ne connaissent rien au travail de la forêt.

Chez les « jobbeurs »

Les « jobbeurs » s'entendent avec

les Breakey sur le territoire où ils effectueront la coupe. En arrivant dans les chantiers, la première chose est de construire les camps pour abriter les travailleurs. Des constructions de bois rond calfeutrées avec de la mousse s'élèvent ici et là en forêt.

Des hommes sans expérience et vêtus de façon peu adéquate se présentent aux chantiers. Le « jobbeur » paie 1,00 \$ la corde et la plupart de ces travailleurs inexpérimentés ne pouvaient couper guère plus d'une corde de bois par jour. N'oublions pas que le « jobbeur » demandait de 0,75 \$ à 1,00 \$ de pension par jour pour loger et nourrir ses hommes. On retrouvait habituellement une femme dans chaque camp pour faire la « cookerie ». C'était l'épouse d'un bûcheron qui s'installait avec ses enfants pour nourrir ces braves travailleurs.

De 1926 à 1933, tout le bois était coupé en été en quatre pieds et écorcé en forêt. À partir de 1934, la coupe de bois de sciage vient s'ajouter. Au cours de l'hiver, les hommes du « jobbeur » devaient transporter le bois au chemin de tracteur et le charger dans de grands « sleighs ». Le chargement se faisait de jour et de nuit.

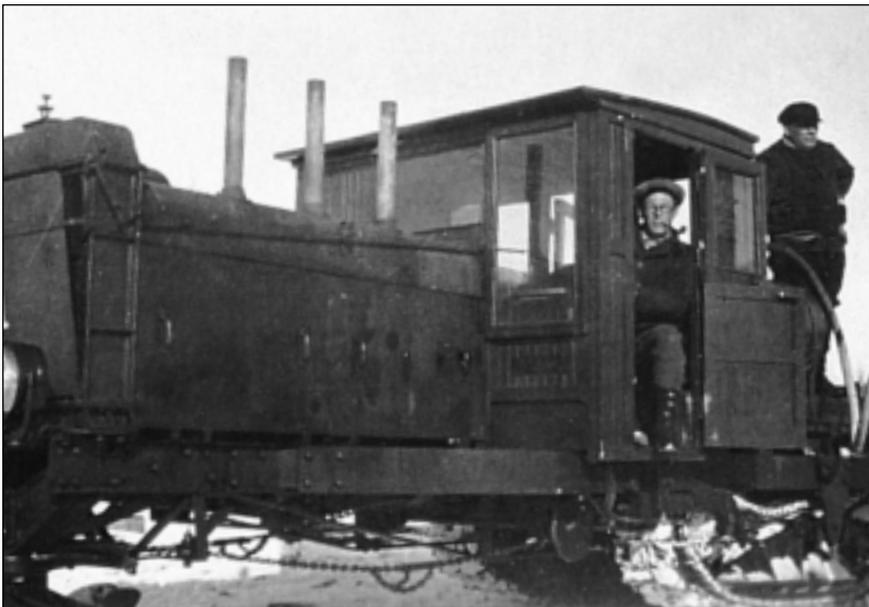
Ce travail difficile n'a pas permis à ces bûcherons de s'enrichir mais leur a assuré la survie en cette période de crise économique.

Le chemin de tracteurs

En 1926, la Compagnie des Breakey demande les droits de passage sur les terres longeant la rivière aux Bluets depuis le village de Courcelles jusqu'à la desserte de M. Rémi Pagé au coin de la route de Dorset. C'est le même principe que nos sentiers actuels de motoneige.

Tout le bois coupé sur le versant de la rivière aux Bluets sera amené au village de Courcelles. Lorsque l'hiver s'installe, des hommes travaillent à glacer un chemin à deux voies qui pourra porter les tracteurs et leurs charges.

Ces tracteurs nommés « log-hallers » appartenaient aux Breakey et



Tracteur de la Compagnie des Breakey utilisé pour le transport du bois sur le chemin de glace, février 1927. (Collection Lorraine et Moïse Bureau)



Un voyage de bois de pulpe arrive au village, février 1927. (Collection Lorraine et Moïse Bureau)

pouvaient tirer de 20 à 30 « sleighs ». Comme le chemin longeait la rivière, il y avait peu de côtes ce qui permettait à un tracteur d'apporter dans un voyage jusqu'à 150 cordes de bois, dans les meilleures conditions.

Plusieurs dizaines de Courcellois ont trouvé du travail pour les Breakey: glaçage et entretien du chemin de glace, réparation d'équipement, équipe de transport et déchargement du bois.

Pendant la saison d'hiver, le travail se poursuit jour et nuit. Il faut sortir tout le bois avant le dégel. Les employés au transport travaillent 10 heures par jour pour un salaire de 0,95 \$ à 1,50 \$ par jour. Les travailleurs alternent; une semaine de jour et une semaine de nuit.



Du bois destiné au moulin de la Charny Lumber arrive de Saint-Hilaire, vers 1935. (Collection famille Évangéliste Goulet)





Armand Lessard nous permet d'apprécier les dimensions de la dalle utilisée pour accumuler le bois près de la « side line ». (Collection Bertyle et Réal Bernier)



Bois de la Compagnie des Breakey accumulé à chaque printemps, à l'entrée nord du village, de 1926 à 1936. (Collection Bertyle et Réal Bernier)

Beaucoup de bois

Des centaines de milliers de cordes de bois de pulpe se sont retrouvées en bordure du chemin de fer à Courcelles entre 1926 et 1936. Pour la seule année de 1935, 52 000 cordes sont coupées dans les forêts de Dorset.

Lorsque les chargements des « loghalls » arrivent à la voie d'évitement, plusieurs wagons sont alignés et attendent une cargaison. Les employés de la Compagnie des Breakey besognent fort à les remplir. Dans les périodes les plus actives, un train entier part de Courcelles en direction du moulin à papier.

Malgré cette activité intense à la « side line », on ne réussit pas à tout expédier le bois dès son arrivée. Le bois, ne trouvant pas de place immé-

diatement dans les wagons, est accumulé et forme une montagne gigantesque qui disparaît peu à peu au cours de l'été.

À partir de 1937, les Breakey construisent leur propre moulin à scie à Saint-Hilaire-de-Dorset. Le chemin de glace est abandonné et les camions prennent la relève des « loghalls ».

La drave

Dans chaque rang, chaque fermier possède son coin de forêt qu'il exploite à sa façon. Le bois coupé est le plus souvent transporté, par les chevaux, jusqu'au moulin à scie ou à la gare du Québec Central. Cependant la rivière aux Bluets offrait une autre alternative.

Dès les débuts de 1900, le moulin

de M. Uldéric Allard construit près du barrage actuel et celui de M. Alphonse Lapierre construit sur la branche sud de la rivière aux Bluets possèdent l'équipement nécessaire pour retirer le bois de la rivière et le monter au moulin. La drave se pratique alors sur les deux branches de la rivière aux Bluets. Un drame est survenu en avril 1912 lorsque M. Donat Tardif s'est noyé au niveau du moulin d'Alphonse Lapierre situé à l'arrière de la scierie Lapointe. Ses compagnons de drave ont repêché son corps le lendemain près du pont de la route 108.

C'est surtout au 8^e rang Nord que la drave se pratique de façon plus intensive. Les réserves de bois y sont importantes et nous sommes près du lac St-François. La Brompton Pulp and Paper possède son système de transport sur le lac St-François et achète du bois qui peut se retrouver facilement au lac.

Du bois est aussi acheminé par le ruisseau Vaseux depuis le rang Sainte-Marie. En 1919, le bois placé sur ce ruisseau fait craindre le pire pour le pont et la route du 8^e rang Nord. Le conseil municipal adresse une mise

Droits de propriété des forêts exploitées

Georges et John Breakey	1896-1961
Canada Paper	1961-1964
Domtar New Sprint	1964-1969
Domtar Woodland	1969-1972
Domtar	1972 à nos jours

en garde à la Brompton ainsi qu'à M. Jules Bélanger et M. Wilbrod Lapointe les avisant qu'ils seront tenus responsables des dommages causés à la voie publique.

Au cours de l'hiver, le bois est coupé et empilé sur la glace de la rivière et du ruisseau. Un mesureur de la Brompton passe mesurer le bois de chaque propriétaire. Au moment de la débâcle qui emporte le bois vers le lac, notre bûcheron a reçu le paiement de son bois.

À l'embouchure de la rivière, des équipes de draveurs organisent des « booms ». À l'aide de billots enchaînés les uns aux autres, on encercle le bois qui arrive au lac de façon à constituer un îlot flottant comptant de 300 à 400 cordes de bois. Un bateau à moteur est attaché au « boom » pour le remorquer jusqu'à Disraëli. Les jours de grands vents d'ouest, on ne réussit pas à avancer; parfois on y va même à la dérive. Par lacs et rivières, le bois est ainsi transporté jusqu'à l'usine de Bromptonville.

Deux périodes intensives de drave marquent notre histoire ; une première

Des prix...

Les essences forestières achetées sont le sapin et l'épinette. Le mélèze (épinette rouge) est refusé à cause de sa densité ; il ne flotte pas et se retrouve au fond de la rivière ou du lac. Le travail d'écorçage du bois permet d'obtenir un meilleur prix.

1909	Planche	12 \$ le mille pieds
1921	Bardeaux de cèdre	3 \$ le mille pieds
1922	Corde de bois de pulpe	9 \$
1922	Charger un wagon :	30 cordes à 0,40 \$
1923	Écorçage de bois de pulpe	2,50 \$ la corde
1937	Corde de bois de pulpe	12 \$
2000	Corde de bois de pulpe	105 \$

vers les années 1915 à 1926 ; une deuxième entre 1937 et 1955. Les camions prennent définitivement la relève cette année-là.

Le draveur

Les draveurs sont engagés pour une période d'une centaine de jours. Leur période de travail commence à la débâcle. Des embâcles se forment ici et là sur la rivière et le bois se retrouve en dehors des cours d'eau.

Le draveur s'assure que le bois descend la rivière et rejette à l'eau le bois éparpillé en dehors du lit de la rivière.

La journée du draveur est longue. Elle commence avec le lever du soleil et se termine au coucher. Il prend son petit déjeuner vers 5 heures, à 9 h 30, c'est la pause collation, il prend son dîner à 14 heures et s'accordera un souper vers 19 h 30.

La semaine de travail est de sept jours.



Vers 1945, le manque de pluie, au printemps, met fin à la drave au 8^e rang Nord. Elle reprendra avec les pluies d'automne. (Collection Hermance et Mandoza Bélanger)



Adrien St-Pierre et un groupe de compagnons de drave rejettent le bois à l'eau, printemps 1941. (Collection Pauline et Adrien St-Pierre)



Des gens de chez nous ont bien connu la drave. Notons entre autres Josaphat Bélanger, ses fils Mandoza et Marius, Xavier Roy, Adélard Dutil, Romuald Lacroix, Jules Bélanger, Wilbrod Lapointe et Adrien St-Pierre.

En 1920, un draveur reçoit 2 \$ par jour pour sa journée de travail sans compter les heures.

En 1940, il est nourri et touche un salaire de 3 \$ pour 12 heures de travail.

En 1950, son salaire est porté à 4 \$ pour cette longue journée.

À la cabane à sucre

Bien avant l'arrivée des Blancs en Amérique, les Amérindiens avaient appris à fabriquer du sirop d'érable. Leurs équipements sont bien rudimentaires. Un tomahawk, des récipients d'écorce et des contenants d'argile leur permettent de produire du sirop d'érable au printemps.

Les colons de Nouvelle-France s'approprient cette découverte au XVIII^e siècle. Ils en tirent profit et ils en améliorent l'exploitation progressivement. Vers 1830, ils remplacent leurs baquets de bois par des récipients de métal. Le chalumeau et la bouilloire étamés font leur apparition à partir de



Gérard, Noël, Lucien et Xavier Poulin font la cueillette de l'eau d'érable dans un grand tonneau de bois. (Collection Yvonne et Gérard Poulin)

1870. Les premiers évaporateurs seront utilisés en 1875.

Les débuts de Courcelles ont vu l'apparition du sucre d'érable. En effet, les milliers d'érables à sucre ou d'érables rouges dispersés sur tout notre territoire offrent la possibilité, à chaque fermier, de se lancer dans cette production. Quelques centaines d'arbres sont entaillés d'une ferme à

l'autre et, c'est parti.

Parlons acériculture

L'exploitation traditionnelle d'une érablière n'est pas toujours facile; en particulier la cueillette de l'eau d'érable. Raquettes aux pieds et grand seau à la main, le sucrier marche sur un terrain parfois encombré par de jeunes arbres, pour récolter la sève



Vers 1930, on fait du sirop d'érable dans un grand chaudron, au 8^e rang Nord. (Collection Madeleine et Germain Gosselin)



Cabane à sucre traditionnelle, chez Philippe Leclerc, au 6^e rang. (Collection Fleurette Leclerc)



Serge Lapierre et Charles Blanchette alimentent l'évaporateur traditionnel. (Collection Jacqueline et Rosaire Lapierre)



Benoît Rouillard surveille les opérations automatisées à sa cabane à sucre. (Collection Monique et Benoît Rouillard)

d'un arbre à l'autre. Dans sa tournée, son fidèle cheval l'accompagne en tirant un grand tonneau de bois. À la cabane, il fait bouillir l'eau en y apportant une attention particulière pour retirer le sirop de l'évaporateur au bon moment.

Aujourd'hui, la technologie a fait de grands progrès et a permis au sucrier de ménager ses forces et d'agrandir son exploitation. L'arrivée de la tubulure qui va cueillir l'eau d'un érable à l'autre contribue le plus à simplifier le travail du sucrier et leur permet d'ajouter des entailles. Ce système s'accompagne d'une pompe à pression ou négative qui augmente la coulée.

Une première tubulure entre en

fonction au printemps de 1961, chez M. Raymond Rouillard, au rang des Fortier. L'eau s'écoule vers la cabane par gravitation. En 1971, MM. Grégoire Campeau et Raymond Rouillard ajoutent une pompe à pression négative à leur tubulure. Le dernier quart de siècle a amené d'autres améliorations : la séparation de l'eau par osmose inversée qui concentre la teneur en sucre, la coulée du sirop automatisée, les évaporateurs alimentés à l'huile, la filtration du sirop sous pression et le pompage du sirop dans les barils.

Une petite recherche nous a permis d'établir que vers 1950, il y avait environ 71 900 entailles en exploitation à Courcelles. Actuellement, on en

exploite environ 71 400. C'est donc dire que le nombre est demeuré sensiblement le même. C'est une minime fraction des 30 millions d'entailles dénombrées au Québec. Notons ici quelques grandes érablières de la paroisse et leur nombre d'entailles.

Propriétaire	Entailles
Rosaire Lapierre	6 300
Gaétan Bizier	5 000
Yves Rouillard	4 800
Sébastien Lapierre	4 500
Luc Bélanger	4 000
Richard Bélanger	4 000
Mandoza Bélanger	4 000
Gilles Campeau	3 800
Grégoire et Magloire Leclerc	3 500



Cabane à sucre moderne chez Benoît Rouillard, au 8^e rang Sud. (Collection Monique et Benoît Rouillard)



Irène Racine prépare le sirop d'érable pour la vente au baril, 9 avril 1989. (Collection Irène et Denis Goulet)



Vente de la production

Cette production apporte un revenu substantiel aux acériculteurs. Cependant, ils sont toujours à la merci de Dame nature qui fait en sorte que le printemps est favorable ou non à une bonne récolte de sirop d'érable.

La production d'autrefois était écoulée un peu comme celle d'aujourd'hui. Une partie sert à approvisionner la famille, la parenté, le voisinage et les gens du village. L'autre partie était destinée au marché extérieur. Vers 1905, le sirop se vend environ 0,60 \$ le gallon et le sucre d'érable 0,06 \$ la livre.

La production qui va à l'extérieur de Courcelles est vendue sous la forme de « pains de sucre » pesant 5 ou 10 livres. La manutention en est plus facile, mais l'appât du gain voit



La famille Goulet déguste de la tire d'érable, printemps 1959. (Collection famille Évangéliste Goulet)

Des prix...

M. Régis Bélanger nous a donné accès à la comptabilité de son grand-père M. Aurèle Bélanger, commerçant à Courcelles. Sa collaboration nous permet de présenter ici certains prix payés à l'époque.

1909	Sucre d'érable à 0,07 \$ la livre Sirop à 0,65 \$ le gallon
1911	Sucre d'érable à 0,10 \$ la livre Sirop à 1 \$ le gallon
1912	Achat d'une panne à sucre 8 \$
1918	Une paire de raquettes 0,75 \$
1920	Désiré Bélanger vend à M. Dallaire 2 800 livres de sucre à 0,20 \$ la livre. Total 573,68 \$
1921	Sirop d'érable à 1,50 \$ le gallon Tire d'érable à 0,18 \$ la livre
1923	Achat d'un évaporateur 291 \$
1926	Chaudières pour érables à 0,06 \$ l'unité
1932	Équipement de sucrerie pour 1 500 entailles Grand bassin 16 \$ Chaudières de 2 gallons à 0,14 \$ Chaudières de 1 gallon à 0,10 \$ Chalumeaux à 1,60 \$ et 1,70 \$ le cent
1935	Engager Pierre Coulombe pour le temps des sucres. Payé 0,60 \$ par jour pour un total de 5 \$
1953	Sirop non classé 0,45 \$ la livre
1955	Sirop classé 0,19 \$ à 0,21 \$ la livre
1980	Sirop classé 3 \$ et moins la livre, 40 \$ le gallon
2001	Sirop classé 2,50 \$ et moins la livre, 35 \$ le gallon

apparaître certaines ventes frauduleuses. Si certains ajoutaient de la cassonade à leur sucre, d'autres encore plus audacieux ajoutaient des cailloux. Des centaines de pains de sucre étaient souvent que de gros cailloux enrobés de sucre d'érable. Cette pratique fort répandue amène l'industrie à acheter le produit seulement sous la forme du sirop.

En 1920, M. Dallaire de Saint-Évariste achète le produit sous forme de sucre, mais au printemps de 1923, M. Ludger Beaudry de Saint-Évariste débute l'achat du sirop en baril. M. Jean Beaudoin est son représentant pour Courcelles. C'est en 1955 que commence le classement du sirop. Il est payé selon ses qualités : goût, couleur et densité.

Autres ressources

Nos forêts constituent une réserve importante de bois commercial destiné à différents usages tels bois de construction, pâte à papier, bois de chauffage, meubles, sirop d'érable, culture de sapins de Noël, huile de cèdre, résine de sapin, cellulose pour la fabrication des plastiques, etc.

Conscients de cette réalité, nous reboisons les espaces dégarnis de nos boisés.



Rosaire Lapierre observe les petits érables qui se courbent sous le poids du verglas, janvier 1998. (Collection Jacqueline et Rosaire Lapierre)

Une autre richesse, à laquelle nous ne songeons même pas, est le rôle de poumon de la terre. Elle recycle notre air. Elle absorbe le CO₂ que nous rejetons pour nous rendre l'oxygène purifié.

De plus, la forêt protège nos sols de l'érosion, régularise l'écoulement des eaux vers les rivières, tempère le climat, empêche l'évaporation massive de l'eau et constitue l'habitat de nos chevreuils et autres espèces animales.

Nos boisés ne sont pas à l'abri de



Jean-Léon Beaudoin et Philippe Couture parodent fièrement un 10 pointes. Jacqueline Beaudoin les accompagne. (Collection Gaétane Beaudoin)

certaines catastrophes naturelles telles: le feu de forêt en 1943, la tordeuse des bourgeons de l'épinette des années '70, l'épidémie de chenilles dans nos feuillus aux printemps de 1979-1981 et le verglas de 1998.

Nos forêts constituent une richesse à protéger et à bien gérer.

Industrie du bois

Le bois coupé et sorti de la forêt nous amène directement au moulin à scie.

Nous essayons ici de faire un court historique de toutes les industries du bois qui ont marqué l'histoire de Courcelles au fil des années.



Le verglas cause des dommages dans nos érablières, janvier 1998. (Collection Florence Leclerc)



Moulin Bernier

Vers 1865, M. Pierre Morin de Lambton construit un premier barrage sur la rivière pour y installer un moulin à scie fonctionnant à la force hydraulique. On y fait le sciage du bois en longueur et des bardeaux de cèdre. Le moulin est en opération de 1865 à 1900 et de 1935 à 1979. Se sont succédé comme propriétaires MM. Pierre Morin, Louis Bégin, Francis Roy, Arthur Beaudoin, François Bernier en 1906 et Gérard Bernier. La municipalité en est présentement le propriétaire. En 1940, la reconstruction du barrage avait coûté 60 \$. En 1970, une nouvelle reconstruction en coûte 7 000 \$. Le barrage est restauré en 1999.



Conduite d'eau vers le moulin Bernier, vers 1940. (Collection Irène Bégin)



Le barrage crée une réserve d'eau pour le moulin. Les brisants protègent le barrage à la descente des glaces, vers 1958. (Collection Jeannine et Réginald St-Pierre)



Moulin à scie Bernier en opération. (Collection Paysmage)



Quand la nature exagère. Environ 85 mm d'eau tombent sur Courcelles en trois heures. (Photo : André St-Pierre, 1^{er} juillet 2002)



Vue du barrage sous les ponts, 1^{er} juillet 2002. (Photo : André St-Pierre, 1^{er} juillet 2002)



Vue du barrage sur la rivière aux Bluets et du moulin Uldéric Allard, avant 1913. (Collection Moïse Bureau)



Maison Napoléon Robert, vers 1940, avec moulin à scie. (Collection Jeannine et Réginald St-Pierre)

Moulin Lapierre, Roy

Vers les années 1900, M. Alphonse Lapierre érige un deuxième barrage sur la rivière aux Bluets, au niveau de la scierie Lapointe.

Il y construit un moulin actionné par la force hydraulique. Quelques années plus tard, M. Alphonse Roy en devient propriétaire. Il installe une chaudière à vapeur pour améliorer la force motrice. Le moulin donne du travail à une équipe de 5 à 10 travailleurs. On y fait le sciage du bois pour les gens de la paroisse, du bardeau de cèdre et de la latte à crépi. Le moulin passe au feu en 1935 et n'est pas reconstruit.

Moulin Allard

M. Uldéric Allard construit un moulin à scie fonctionnant à la vapeur, au printemps 1902. Ce moulin est près du barrage, de l'autre côté de la rivière, au niveau de l'atelier J.E. Tardif. À l'été 1903, le bois destiné à la construction de l'église est scié à ce moulin. Ce moulin est incendié en 1904, en 1909 et en 1913. Ce site est abandonné.

Atelier Napoléon Robert

En 1904, M. Napoléon Robert démarre un atelier de menuiserie où il fabrique des portes et fenêtres. L'atelier est en opération un certain

nombre d'années. Une fenêtre se vend entre 0,75 \$ et 2,50 \$. En 1940, M. Robert met en fonction un moulin à scie annexé à sa résidence, au 160, rue Principale. Il fait le sciage de barreaux. Son moulin est actionné par une chaudière à vapeur. Il emploie six travailleurs. En 1944, il vend la machinerie à M. Roméo Goulet et transforme le moulin en atelier de bois tourné. Un séchoir à bois entre en fonction. On fabrique des cendriers sur pied, des manches à balai, des poteaux décoratifs, des boules et maillets pour le jeu de croquet. Les installations sont démantelées vers 1950.

Un bâtisseur, Napoléon Robert

Né le 13 janvier 1879 à Saint-Samuel et marié à Rose-de-Lima Bolduc de Lambton en 1900.

C'est aussi en 1900 qu'il s'installe à la Station de Lambton.

- 1901 Atelier de menuiserie et séchoir à bois
- 1904 Manufacture de portes et fenêtres
- 1912 Ouverture d'une épicerie
- 1914 Mise en place et opération de la Cie de Téléphone
- 1920 Transformation en magasin général achat d'une beurrerie
- 1927 Aménagement d'une salle de billard et restaurant
- 1929 Ouverture d'un poste à essence
- 1931 Reconstruction complète des installations incendiées



Napoléon Robert

- 1933 Trois camions pour le transport du bois
- 1937 Transport de gravier municipal
- 1938 Fabrication de monuments de granit
- 1940 Moulin à scie pour bois de fuseau achat et coupe de bois en forêt
- 1944 Transformation en usine de bois tourné
Construction d'une grande meunerie moderne
- 1947 Implication financière dans la manufacture « La Perfection Enr. »



Atelier J.E. Tardif 1917-1968

En 1917, M. J. Anaclet Gagnon vend son atelier de menuiserie à M. J.E. Tardif. Ce dernier achète ensuite, de M. Napoléon Robert, une scie à débiter et une scie à ruban. Il remet en marche les activités de la menuiserie qui se poursuivront ensuite de façon constante: planage et « embouvetage », préparation de bois de finition, de portes et de fenêtres, de mobilier de cuisine, de salle à dîner, de chambre à coucher. Durant les années trente, il fabrique aussi des cercueils et assure ce qui est requis pour l'exposition des défunts dans les maisons. Il représente aussi la compagnie Girard et Godin, manufacturiers de cercueils de luxe.

En 1936, une nouvelle activité s'ajoute par l'achat d'une machine à bardeaux. Jusqu'au début des années cinquante, elle fonctionnera à fond, pendant la belle saison, à partir de main-d'œuvre familiale et de quelques employés. Entre-temps, pendant quelques années, les cultivateurs des environs pourront apporter leur grain et le faire cribler. Au début, la force motrice requise pour la boutique vient d'un engin à gazoline. On utilise ensuite un engin à vapeur, puis des moteurs électriques.

Avec les années, les enfants, tour à tour, partent de la maison pour des études à l'extérieur ou pour exercer une profession selon leurs goûts, leurs aptitudes et les possibilités du temps. L'un d'eux, Jean-Marie, opte pour la même ligne que son père : le travail du bois. À Courcelles, il met en marche sa propre industrie qui donnera ensuite naissance à Bestar Inc., maintenant établie à Lac-Mégantic. Un seul, Ernest, continue à travailler à la boutique pendant plusieurs années à temps complet, puis à temps partiel.

En octobre 1968, M. Josaphat Tardif, toujours actif dans sa boutique, est emporté par une crise cardiaque. Aucun des enfants ne pouvant assurer la continuité, l'atelier Tardif cesse ses activités tout en restant disponible pour les bricoleurs de la famille.



M. J.E. Tardif dans son atelier de menuiserie. (Collection Gemma Tardif)



Construction d'un barrage pour le moulin de la Charny Lumber, sur la rivière aux Bluets, automne 1933. (Collection Irène Bégin)

Quant à la maison, elle redevient alors une résidence privée habitée par un des enfants : M^{me} Gemma Tardif. Comme la boutique conserve une bonne partie de son équipement d'origine, elle demeure un témoin valable d'une époque et constitue une richesse pour le patrimoine.

La Charny Lumber

La Charny Lumber s'entend avec les Breakey pour acheter des billots. Comme elle désire s'installer en bordure du « chemin de tracteur » pour en faire le sciage, le 21 août 1933, elle loue un grand terrain de M. Josaphat Lapierre pour monter ses installations. Ce terrain est situé actuellement sur la Ferme St-Pierre du 8^e rang Sud. Pour y accéder, un chemin est construit dans le prolonge-



Cour à bois de la Charny Lumber. Napoléon Robert est assis sur le voyage de bois, hiver 1934. (Collection Jeannine et Réginald St-Pierre)

ment de la rue Maisonneuve actuelle.

À l'automne de 1933, deux barages sont construits, l'un sur la rivière aux Bluets et l'autre sur le ruisseau Fontaine. À l'hiver 1933-1934, une grande quantité de bois est coupée et transportée en bordure de la rivière. Au printemps de 1934, un moulin à scie actionné à la vapeur est construit. Près du moulin s'élèvent d'autres constructions telles : une infirmerie, la maison de M. Lebel, l'office, la maison de pension de M^{me} Blanche Bureau, une boutique de forge pour effectuer des réparations et d'autres.

Ce moulin emploie 120 travailleurs presque tous de Courcelles et fonc-

tionne jour et nuit. M. Adrien St-Pierre nous raconte qu'il travaillait 10 heures par jour pour un salaire de 1 \$. Il se présente au travail avec son cheval et un « banneau ». Il transporte le bran de scie du moulin vers la cour à bois et travaille en alternance ; une semaine de jour et la suivante de nuit.

Le bois transporté par le « chemin de tracteurs » au cours de l'hiver est empilé en bordure de la rivière. À la saison du sciage, le bois est jeté à l'eau pour le débarrasser de la terre des chantiers et fait son entrée au moulin par la rivière. Le bois est scié à une épaisseur de deux pouces et se retrouve empilé de façon « cagée » dans la cour.



Un camion de Napoléon Robert transporte un voyage de bois de sciage vers le train, hiver 1934. (Collection Jeannine et Réginald St-Pierre)





Moulin de Philibert Goulet, au 114, rue Principale. (Collection Jeannine et Réginald St-Pierre)



Moulin des Hamann, au 140, rue Principale. (Collection Clothilde et Dominique Hamann)

En 1934, la Compagnie Charny Lumber fait scier cinq millions de pieds de bois. En 1935, on se rend à sept millions et en 1936, on atteint les neuf millions de pieds de bois. M. Napoléon Robert possède trois camions et en fait le transport vers la station de chemin de fer.

Le moulin cesse ses opérations à la fin de 1936. La Charny Lumber ne peut s'entendre avec les Breakey sur un contrat de coupe de bois. On juge le prix demandé trop élevé et le commerce du bois devient plus difficile. Après sa fermeture, le moulin est démonté et les autres constructions sont vendues pour être démolies ou démenagées.

D'immenses piles de bois de sciage demeurèrent dans la cour pendant près d'une dizaine d'années.

Moulin Adjutor Bernier

M. Adjutor Bernier construit un moulin au 8^e rang Nord dans la partie de Lambton pour scier des barreaux. Il offre de l'emploi à près de 20 personnes. Nous y retrouvons des scieurs tels: MM. Gérard Patry, Fernand Patry et Rosaire Patry. Leur frère, M. Henri Patry, travaille dans la cour à bois. M. Bernier construit un entrepôt de 68 pieds de largeur sur 113 pieds de longueur le long de la voie ferrée. En 1946, cette construction abritera de 800 à 900 mille pieds de

bois de fuseaux qui seront expédiés aux acheteurs par le train.

Moulin Goulet

En 1944, M. Roméo Goulet construit un moulin au 8^e rang Nord, en face de chez M. Louis Blanchette. Le moulin actionné par un moteur diesel scie surtout du bouleau de quatre pieds. On taille des barreaux de dimensions variables qui seront utilisés pour la fabrication d'objets tels: bobines pour le fil, manches de balais et de lavettes, marteaux, etc.

En 1946, le moulin déménage à l'entrée du village au 94, rue Principale. Il est rasé par le feu au printemps 1947 et reconstruit. Entre 1947 et 1955, le moulin est actionné à l'électricité et occupe une dizaine de personnes. Par la suite, le moulin sera en opération partielle jusqu'à sa démolition en 1965.

Moulin Hamann

En 1944, M. Désiré Hamann et ses fils Dominique et Désiré viennent s'installer à Courcelles. Ils construisent un moulin à scie fonctionnant à la vapeur sur l'emplacement actuel de la maison de M. Richard Hamann, au 140, rue Principale. Le moulin sera en opération de 1945 à 1965. Les Hamann scient du bois de construction pour les gens de la paroisse et font aussi le

planage. Ils achètent des billots des Breakey et offrent ce bois de sciage à des commerçants. Le moulin offre du travail à six hommes.

Moulin Beaudoin, St-Pierre, Goulet

En 1948, MM. Cyrille et Yvon Beaudoin installent un moulin à scie sur l'emplacement actuel des Armoires de Courcelles au 114A, rue Principale. On y scie des barreaux. En 1949, M. Jean-Paul St-Pierre échange son moulin ambulant contre celui des frères Beaudoin et l'opère pendant deux années. Par la suite, il déménage l'outillage à Notre-Dame-des-Bois et vend le moulin à M. Philibert Goulet. Celui-ci y installe de l'équipement et l'opère pendant quelques années.

L'Atelier Jean-Marie Tardif

En 1948, M. Jean-Marie Tardif construit un atelier de menuiserie sur l'emplacement actuel de la résidence de M. Sylvain Bilodeau au 306, rue Principale. L'industrie prend de l'expansion et M. Tardif ajoute un atelier de finition et peinture, un moulin à scie et un séchoir à bois, en 1950. En 1952 et 1954, le feu vient ravager une partie de l'entreprise. À l'atelier de M. Tardif, de 10 à 20 personnes trouvent de l'emploi selon la demande. On fabrique d'abord des tables, du mobilier scolaire et par la suite, on y ajoute des étagères et des

bibliothèques pour la compagnie Grolier. En 1960, M. Tardif déménage son entreprise à Saint-Sébastien et à Lac-Mégantic; en 1967, où elle opère maintenant sous la raison sociale de Bestar.

L'Atelier Réal Bilodeau

En 1950, M. Réal Bilodeau construit un atelier de menuiserie à l'arrière de sa résidence, au 315, rue Principale. Aidé de son personnel occasionnel, il fait le planage du bois et fabrique des fenêtres et portes extérieures.

Comme il est difficile de trouver du bois sec sur le marché, il construit, à côté de son atelier, un séchoir à bois d'une capacité de 20 000 pieds de bois. Ce séchoir sera en opération de 1952 à 1970.

En 1953, il ajoute la fabrication de moulures, de portes intérieures, de marches d'escalier et le tournage de pièces de bois. L'atelier cesse ses opérations en 1957, reprend ses activités en 1963 et les poursuit jusqu'en 1971 alors que 5 à 6 employés s'affairent à travailler des matériaux de construction et de finition intérieure.

Menuiserie Rodrigue

Vers 1950, M. Ernest Rodrigue exécute des travaux de construction ou de rénovation de bâtiments pour les gens de Courcelles. Il construit un

atelier de menuiserie à l'arrière de sa résidence, au 187, rue Principale. Planeur, scie à refendre, tour à bois et autres outils y prennent place. Il prépare les matériaux dont il aura besoin pour les travaux à effectuer chez ses clients et offre ses services à tous ceux qui ont du bois à faire travailler. L'atelier sera en opération jusqu'en 1975.

Moulin Tardif, Hallé

En 1950, M. Jean-Marie Tardif construit un moulin à scie voisin de son atelier et l'opère pendant trois ans. Le moulin était situé sur l'emplacement actuel de la résidence de M. Réjean Patry, au 310, rue Principale. Le 28 mars 1953, M. Conrad Hallé se porte acquéreur du moulin. Six personnes y travaillent et l'on y fait le sciage de bois de construction pour les gens de la paroisse, des commerçants de bois, l'entreprise Bellegarde de Lambton et Beaudry de La Guadeloupe. M. Hallé cesse les opérations en 1959 et vend les équipements à M. Adélard Lehoux de Disraëli.

Atelier Claude Beaudoin

En 1955, M. Claude Beaudoin met en fonction un atelier de fabrication de chaises berçantes à l'arrière du 146, rue Principale. Le modèle de chaise est une création personnelle.

Le feu vient tout raser et mettre fin aux activités de l'entreprise à l'automne 1962.

Frontenac Plywood Door Company

En 1957, M. Eddy Latulippe de Lambton manifeste le désir de s'associer à M. Réal Bilodeau pour manufacturer des portes en contre-plaqué. Une corporation est formée de M. Latulippe (président), M. Bilodeau (vice-président) et M. Raymond Marquis (secrétaire).

L'usine s'installe dans les locaux désaffectés de la Frontenac Glass sur l'avenue Frontenac. Le séchoir de M. Bilodeau fonctionne au maximum de sa capacité et l'usine progresse jusqu'à offrir de l'emploi à 20 personnes. En 1963, M. Bilodeau se retire de la compagnie pour réactiver son atelier. Alors, M. Latulippe et M. Marquis déménagent la production dans des locaux plus vastes à Lac-Mégantic.

Réal Bilodeau inc. Maisons Usinées

En 1971 et 1972, M. Réal Bilodeau construit quelques maisons modulaires à l'extérieur et constate que les intempéries constituent un sérieux handicap à son entreprise. Le 8 novembre 1973, il entreprend la construction d'une usine sur la route conduisant au village, au 785, rue Principale.



L'entreprise Réal Bilodeau Inc., au 785, rue Principale. (Collection Dolorès Campeau-Bilodeau)



Une grande corvée paroissiale permet d'ériger en un mois l'usine de 208 pieds de longueur sur 70 pieds de largeur et de 28 pieds de hauteur. Quelque 1 600 heures de travail bénévole permettent à M. Bilodeau de démarrer la construction de maisons en usine. L'entreprise offre de l'emploi à une douzaine de personnes. M^{me} Dolorèse Bilodeau-Campeau s'occupe de la comptabilité et Denise travaille avec son père aux plans et rencontre les clients. L'usine peut accueillir en même temps cinq maisons en construction et les matériaux nécessaires. De 15 à 20 maisons sortent annuellement de l'usine.

Après le décès de M. Bilodeau, survenu en octobre 1980, M^{me} Bilodeau poursuit les activités avec ses enfants jusqu'en mai 1994, au moment de la vente de l'entreprise. L'usine est alors transformée en moulin spécialisé dans le sciage de bois franc. Après une année d'opération, le moulin ferme ses portes et est démonté. Actuellement, le bâtiment désaffecté est la propriété de M. Léo Lapointe.

Les Armoires de Courcelles

En 1973, M. Florent Champagne démarre cette industrie du meuble au 114A, rue Principale. À l'été de 1975, il agrandit le bâtiment. M. Claude Proteau et M. Laurier Patry font l'acquisition de cette entreprise en 1979. Le nombre de travailleurs peut varier de 7 à 10 personnes selon la demande du marché. L'entreprise excelle dans la fabrication d'armoires de tous genres, peu importe la pièce à meubler. (Voir la page Les Armoires de Courcelles, page 138.)

L'Atelier Michel Fournier

En 1979, M. Michel Fournier ouvre un petit atelier de menuiserie au rang des Fortier. Il se spécialise dans la fabrication de meubles sur mesure, de rampes d'escalier, et de bancs de comptoir. Le tournage du bois pour des objets décoratifs constitue son activité principale. L'atelier sera en opération jusqu'en 1982.

Réal Bilodeau

Né le 29 décembre 1925 à Lambton, il est le fils de M^{me} Bernadette Bizier et de M. Édouard Bilodeau; il est le troisième des enfants mais l'aîné des garçons.

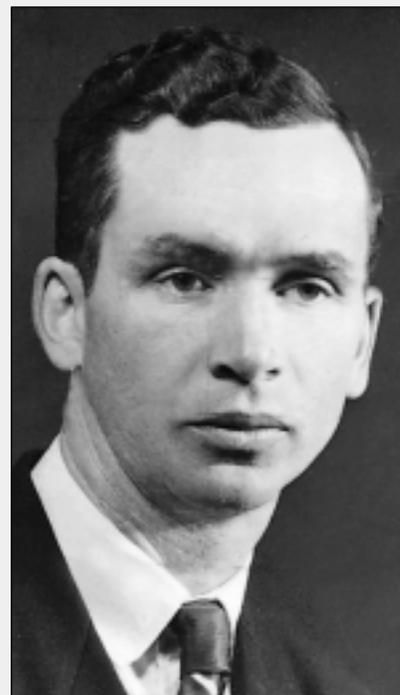
Fils de cultivateur, il apprend jeune les responsabilités et la discipline du travail. Il a des aptitudes pour le travail du bois et débute avec la rénovation de la maison de son père.

À 17 ans, un cultivateur du rang lui demande de tailler et de monter la structure de sa grange. Il accepte, avec une quinzaine d'hommes en corvée sous ses ordres.

Considérant qu'en 1943-1944, la famille de son père est nombreuse (9 enfants dont 4 filles et 5 garçons), il décide avec son frère de partir gagner sa vie pendant un an en Ontario comme bûcheron.

En revenant, il obtient la construction d'une maison à Disraëli pendant l'été. À l'hiver, il travaille sur une ligne de chemin de fer au Nouveau-Brunswick.

En 1948, il construit sa résidence à Courcelles qu'il habite en 1950 après son mariage, le 13 juillet, avec M^{me} Dolorès Campeau. À l'automne, il construit l'atelier à l'arrière de sa maison. En 1951, débutent certains



travaux d'atelier après y avoir installé diverses machineries pour le travail du bois. Les débuts sont très modestes, mais il persévère dans ce métier qu'il aime.

En 1952, il achète un lot à bois au 6^e rang afin d'en couper le bouleau

Scierie Lapointe et Roy

En 1980, MM. Léo Lapointe et Wellie Roy achètent les équipements du moulin Bernier qui vient de cesser ses opérations. Ils achètent un terrain de la municipalité sur l'avenue du Conseil. Ils y construisent un moulin qui se modernisera au cours des années. La scierie spécialisée dans le sciage de bois de construction offre plus d'une vingtaine d'emplois. (Voir Scierie Lapointe et Roy, à la page 134)

Bidulart inc.

En 1982, M^{me} Dolorèse Bilodeau achète « Les ateliers Bidulart enr. »

de La Guadeloupe. L'entreprise s'installe dans l'ancien atelier de son mari, M. Réal Bilodeau, et fabrique des accessoires en pin pour des boutiques d'artisanat.

En 1985, M. Sylvain Bilodeau s'associe à M. Claude Trépanier et achète l'entreprise de sa mère. La production se diversifie et on fabrique des articles plus modernes de bois pour la salle de bain ainsi que des accessoires pour chambres d'hôtel. Depuis 1994, Bidulart exécute aussi du travail en sous-traitance pour les Industries Triobec. Au fil des années, l'industrie a agrandi ses locaux et donne du travail à sept personnes

pour répondre à des commandes d'articles en bois franc.

En 1953, c'est la construction d'un séchoir à bois. En 1958, il s'associe à M. Eddy Latulippe de Lambton afin d'ouvrir une manufacture de portes intérieures et extérieures en contreplaqué.

En 1960, il achète les propriétés de M. Jean-Marie Tardif, face à sa résidence, incluant la rue Maisonneuve. Il cède cette dernière à la municipalité peu de temps après.

En 1963, il vend ses actions à M. Eddy Latulippe et part à son compte dans son premier atelier où il fabrique des portes et fait de la finition intérieure.

Il siège au conseil municipal comme échevin en 1966 et 1967. Du 17 juillet 1967 au 5 octobre 1970, il occupe le poste de maire.

En 1970, il construit une maison rue Maisonneuve sur un terrain acquis de M. Jean-Marie Tardif.

Au printemps 1971, il met en route le projet de maisons préfabriquées. En 1973, construction de l'usine à l'entrée du village par l'entremise d'une corvée.

Habituellement, à chaque année, une quinzaine de maisons sortent de l'usine. L'industrie des maisons

préfabriquées fonctionne jusqu'en 1994 par l'implication de chacun des membres de la famille comme camionneur, comptable, dessinateur, constructeur, vendeur. Peu de temps après, il participe à la construction de l'aréna de Courcelles.

De 1975 à 1979, il fait partie du Conseil de Fabrique comme marguillier.

En 1978, il s'implique en tant que directeur dans le comité du 75^e anniversaire de la paroisse de Courcelles.

Père de sept enfants (quatre filles et trois garçons), il décède subitement le 15 octobre 1980 à l'âge de 54 ans.

Il a suivi un cours de pilote Cessna; son brevet est arrivé un mois après son décès. Il possédait un avion avec M. Benoît Rouillard.

Anecdote

Un employé qui s'occupait de la chaufferie est resté pris avec son automobile (une Studebaker) dans la boue, dans le rang de la languette. Il dit à son patron, M. Bilodeau, que s'il va la chercher, il la lui donne. Ce qui fut fait.

démarré une petite entreprise de sciage de bois. Il possède une scierie mobile et se rend directement chez ses clients pour scier les matériaux selon leur désir.

BIBLIOGRAPHIE

– *Historique régional, Saint-Hilaire de Dorset, projet Perspective-Jeunesse, été 1975*

– *Comptabilité de M. Aurèle Bélanger, commerçant de Courcelles*

– *Programme-souvenir, Cinquantenaire de Sainte-Martine de Courcelles, comité du cinquantenaire*

dans les périodes les plus actives. (Voir Bidulart Inc. à la page 139)

Les Industries Triobec

Le 7 août 1985, MM. Clément Blanchette, Carol Patry et Bertrand Bilodeau s'unissent pour fonder cette entreprise, à l'entrée sud du village, au 326, rue Principale. L'année suivante, M. Bertrand Bilodeau se retire en faveur de M. Alain Camiré et M. Gilles Bernier vient se joindre au groupe d'investisseurs.

Le 10 octobre 1986, MM. Gilles et Daniel Bernier se portent acquéreurs de tous les actifs de la compagnie. L'entreprise est maintenant la

propriété de M. Mario Bernier. (Voir Les Industries Triobec, à la page 140)

Scierie M.S. Bilodeau

En 1998, les frères Martin et Sylvain Bilodeau s'associent pour démarrer une petite scierie, au 77, rue Principale. Sur place, on fait le sciage de bois de cèdre. La planche grossière est travaillée aux ateliers Bidulart pour façonner du bois de finition extérieure ou de la planche décorative pour finition intérieure.

Scierie Patry

En l'an 2001, M. Richard Patry domicilié au 687, 8^e rang Nord



Scierie Lapointe et Roy Ltée

En 1980, ce fut le début de l'entreprise. Léo Lapointe et Welly Roy décidèrent de vendre leurs propriétés aux États-Unis pour venir s'établir à Courcelles dans l'intention de bâtir une scierie. La compagnie Scierie Lapointe et Roy Ltée fut constituée en février 1980, appartenant à parts égales à Léo et Welly.

La machinerie du moulin à scie Gérard Bernier qui opérait depuis plusieurs années près de la rivière au moyen d'une turbine actionnée par l'eau du barrage dont le site est devenu historique fut acquise par la compagnie et déménagée dans une nouvelle bâtisse érigée sur un terrain acheté de la municipalité de Courcelles le 18 mai 1981.

Les premières années, les opérations étaient saisonnières du printemps à l'automne et la scierie employait environ cinq personnes sur le sciage de tremble exporté aux États-Unis. En 1985, nous avons installé un écorceur et un « chipper » pour rentabiliser les opérations de sciage. C'est à cette



Léo et sa femme Carole, propriétaires de la Scierie Lapointe et Roy Ltée

époque que nous avons cessé de scier le tremble pour se lancer dans le sciage du sapin et épinette qui furent exportés en Angleterre durant environ

deux années de production.

En 1989, nous avons isolé et installé un chauffage dans l'usine pour opérer à l'année. En 1993, Léo



Vue aérienne de la compagnie et de l'ensemble du village de Courcelles, mai 1995



Chargeuse à bois acquise en 2001



Construction de la Scierie Lapointe en 1980

achète les actions de Welly et devient l'unique actionnaire. Welly demeure à l'emploi de la scierie comme chauffeur de « lift » pendant quelques années avant de prendre sa retraite.

En 1994, le garage est construit et des achats de terrains de la municipalité sont faits pour agrandir les emplacements pour les billots et bois de sciage.

En 1995, un investissement d'environ un demi-million sert à rénover et installer de nouvelles machineries dans l'usine et l'achat de « lift » et chargeuse.

En 1999, est construit un lieu d'entreposage en béton pour les copeaux.

En 2001, la compagnie rénove et agrandit les bureaux et achète de nouveaux terrains autour de la scierie. Au fil des années la compagnie a acquis quelques lots à bois dans la paroisse et dans les paroisses environnantes. Aujourd'hui la production de sciage est d'environ 13,000,000 de P.M.P. sapin et épinette exclusivement en 8 pieds dont plus de 70 % est exporté aux États-Unis.

La compagnie compte 25 emplois directs sur la production et dans les bureaux, et emploie environ 5 camions pour transporter le bois de sciage, copeaux, bran de scie et écorces. Dans les premières années

d'opération, pour réussir, il fallait travailler le jour dans l'usine, le soir et les fins de semaine pour l'entretien du moulin.

Après le rachat des actions de Welly, Léo continue d'opérer la scierie, épaulé de sa femme Carole. Il commence à profiter de la relève de ses enfants Steve et Sylvie, ainsi que de son gendre Donald.

La famille Lapointe tient à remercier Welly Roy, ex-actionnaire de Scierie Lapointe et Roy, et tous les employés depuis le début qui ont aidé à l'évolution de la compagnie. Sans eux, cela n'aurait pas été possible.

Heureux 100^e anniversaire!



Entreposage de copeaux en béton qui contient environ trois « trailers de van »



Chargement de bois d'exportation vers la Nouvelle-Angleterre dans les années 1985



Le comité MAP de Courcelles devenu en 2001 « La corporation du Moulin Bernier »

Au printemps 1982, M^{me} Maude Céré, directrice du Musée et centre régional d'interprétation, entreprend une tournée des 14 villages de la Haute-Beauce dont Courcelles où une quarantaine de personnes se réunissent. M. Marc Goulet trouve l'idée géniale d'un slogan rassembleur *Le moulin tourne avec entrain*. On choisit alors des thèmes pour la recherche et les expositions et, 20 ans plus tard, on n'a pas encore fait le tour. C'est Guy Baron de Paysmage qui représente Courcelles au C.A. de l'Écomusée.

En 83, le Canadien Pacifique nous fait don d'un fourgon de queue de train. La cabouse accueillera une exposition permanente. Pour clôturer la saison 1984, Paysmage offre un souper réunissant 150 convives dont le directeur général du Québec Central : M. John Cuin qui promet de nous céder le terrain de l'ancienne gare.

L'année suivante, on aménage un parc autour de l'Expo-Train. Courcelles fait alors partie du circuit de l'Écomusée. La première animatrice est M^{me} Sylvie Lacroix et parfois, M. Gérard Bernier prend plaisir à ouvrir son moulin aux visiteurs. Il est un excellent conteur.

En janvier 1991, la municipalité achète le Moulin Bernier qui est le plus vieil édifice sur le site du village. Le groupe Paysmage, impliqué partout dans l'Écomusée, préfère déléguer

cette responsabilité à un nouvel organisme de patrimoine qui aura une vocation plus locale. Les fondateurs du nouveau comité sont M^{mes} Gemma Tardif, Gisèle Cameron et Renée Mathieu et MM. Évariste Jobin, Jules Bilodeau, Gilles Leclerc, Luc Paré, Guy Baron et Sylvain Bilodeau de Bidulart. C'est ainsi que le 8 avril 1991, le Comité MAP voit le jour. À noter que M. signifie moulin, A est l'atelier de menuiserie Tardif et le P pour le Parc de l'ancienne gare. Le Comité MAP s'est donné, non sans humour, l'objectif de mettre Courcelles sur la *map* sur le plan touristique.

Sous la présidence dynamique et enthousiaste de Luc Paré, le Comité MAP a d'abord fait réaliser une étude de faisabilité par la firme Teknika. Pour jauger l'appui de la population à la restauration du Moulin Bernier, nous cognons à toutes les portes pour une campagne de sensibilisation et de financement et nous organisons le festival « La cabouse en fête ».

Avec les plans et devis de l'architecte Jacky Deschênes, nous obtenons des subventions du Programme d'aide aux zones défavorisées et du Fonds d'intervention régionale du Conseil régional de développement de l'Estrie. En août 1994, les premiers travaux débutent avec l'insertion d'un tuyau de plastique dans le canal d'amenée d'eau

dont le béton fuit de partout, la construction d'une passerelle face au barrage et la réfection de la structure du plancher du rez-de-chaussée du moulin parce que les poutres étaient pourries.

C'est M. Roger (Caross) Plante qui est chef de chantier. Luc Paré supervise bénévolement tous les travaux, donne un coup de main ici et là et voit à ce que les hommes dont Michel Drouin et Romain Hallé ne manquent de rien tant en matériel qu'en outillage. En 95, on coule de nouvelles fondations que l'on recouvre de pierres des champs. C'est Sylvain Laurendeau et Steve St-Pierre de Lambton qui, bénévolement, courent les digues de roches pour fournir les maçons. On refait aussi les murs en déclin de planches de cèdre que M. Émilien Bernier de Saint-Sébastien a sciées gratuitement dans son moulin. Cette année-là est également la première pour la Pêche en ville.

Les dernières réalisations de Luc Paré sont l'installation de la turbine et des vieilles meules de M. Bernier et d'un nouveau bluteau acheté au Moulin Lapierre de Saint-Norbert d'Arthabaska. Il réussit le tour de force de sauver de la démolition le viaduc du Québec Central sur la rivière aux Bluets. Finalement Luc réalise un excellent inventaire de la collection d'outils de l'Atelier Tardif avec l'aide



MM. Gérard Bernier, Luc Paré et Évariste Jobin. Après avoir vendu l'équipement de son moulin à scie en 1980, M. Bernier remet en marche la moulange et est honoré comme Patriote de l'année en 1984 par le groupe Paysmage qui organise les Fêtes de la Saint-Jean



Le moulin Bernier lors de l'inauguration de l'exposition et de la saison estivale en 1994. Au menu, des vins et fromages du terroir. On remarque le recouvrement de papier brique

pour les photographies de Gilles Fortier, président de Paysmage.

Pour tous ces travaux, c'est le groupe Paysmage qui va chercher les subventions pour payer les salaires des manœuvres. Paysmage finance, conçoit et réalise aussi toutes les expositions. Guy Baron est le chercheur et la conception visuelle est l'œuvre successivement de Manon Blanchette (fille d'Irénée et d'Agathe Jacques du Rang 8^e nord) et de Claude Lajoie. C'est Marc *Béluga* Brisson, écomuséologue qui supervise la formation de nos animatrices notamment Julie Goulet et Valérie Roy qui font des merveilles : entrevue vidéo et pièce de théâtre.

Le départ de Luc amène Gilles Leclerc à la présidence du Comité qui continue sur sa lancée par la construction de la galerie et par la réalisation d'un jardin amérindien. En 1998, la municipalité répare le tablier du barrage. Raymond Beaudry de l'atelier de soudure Métech du rang 8^e Sud conçoit et produit une nouvelle vanne pour le barrage. Il nous en fait don. L'année se termine en beauté par notre première participation aux Journées de la Culture avec l'expo-solo de l'artiste peintre Suzie Moreau de Saint-Ephrem: vice-présidente de Paysmage.

Toujours motivé par l'idée de conserver le charme rustique et l'âme du Moulin Bernier, Paysmage ouvre en 1999 le premier étage. C'est Benoît Lapierre, juste avant de nous quitter, qui bâtit l'escalier pendant que Stéphane Tardif restaure les planchers, les murs et les fenêtres. On engage un graphiste Jean-François Ross qui peint sur toile à l'aérographe une exposition relatant l'histoire de la moulange du néolithique à nos jours.

L'année suivante, Michel Bolduc recouvre de planches embouvetées les murs de la cabouse. L'animatrice Julie Bilodeau réalise une grande fresque murale sur le mur de béton du pont de la rue Principale. L'artiste peintre Michèle Campeau, originaire de Courcelles, nous fait l'honneur de présenter une exposition rétrospective de toute son œuvre.



En septembre 1998, l'inspecteur municipal, M. Réal Bernier, aidé par MM. Dominique Mathieu, Luc Bélanger et Sébastien Mercier-Hamel restaurent le tablier du barrage en billes de bois sur la rivière aux Bluets



Lors de l'assemblée générale annuelle du 11 juin 2000, M. Claude Goulet rend public son intention d'investir 150 000,00 \$ pour terminer avant le centenaire les travaux de rénovation du Moulin Bernier. Assis en arrière, on reconnaît Guy Baron qui fut l'agent de développement du moulin de 1996 à 2003.

À l'automne, M. Claude Goulet, pdg de La Chemise Perfection, décide de s'impliquer personnellement en engageant un dessinateur et un ingénieur pour produire des plans préliminaires qui proposent d'abattre murs et plafond pour aménager à l'étage une vaste salle multifonctionnelle. Claude et Cécile Lapierre deviennent membre du C.A. Leur implication amène la municipalité et la Caisse populaire de Courcelles à s'engager respectivement pour 70 000,00 \$ et 30 000,00 \$ dans ce projet qu'un expert en tourisme M. Michel Rodrigue appuie de ses recommandations. Le conseil d'admini-

nistration réunit également MM. Bertrand Bilodeau et Louis Paquet et M^{me} Françoise Belle-Isle et Gina Hallé qui remplace M^{me} Francine Vallée de regrettée mémoire. Du tout début de MAP, seuls Gisèle, Renée et Guy sont toujours membres du C.A.

L'année 2001 sera celle de l'installation de la nouvelle vanne dans le barrage par M. Louis Paquet. Puis M. Berthold Fortier, grâce à l'expertise du meunier M. Ronald Lapierre, procède au montage des deux nouvelles meules et à la mise en marche de la turbine et des éleveuses de sorte que tout le système de la moulange est enfin opérationnel. Le comité MAP change de nom et devient, le 24 septembre 2001, la Corporation du Moulin Bernier. Et finalement, c'est en 2002, sous la direction de M. Claude Goulet, que les travaux de rénovation du moulin et l'ajout d'une annexe sont entrepris à temps pour le centenaire de Courcelles.

Pour terminer, il est important de souligner le soutien financier annuel de 4 000,00 \$ de la municipalité et de 2 000,00 \$ de la Caisse populaire de Courcelles qui nous permettent de recevoir une aide au fonctionnement de 6 000,00 \$ du Ministère de la Culture et des Communications du Québec.



Les Armoires de Courcelles

Les propriétaires : M. Laurier Patry et M. Claude Proteau.

Le 9 mars 1979, Laurier et son beau-frère Claude ont acheté de M. Florent Champagne l'usine d'armoires située au 114A, rue Principale à Courcelles.

Nous avons continué à y fabriquer des armoires de tous genres et le plus souvent sur mesure.

On peut dire que depuis ce temps, beaucoup de cuisines, salles de bain, salons, chambres à coucher, bureaux, commerces, écoles et hôpitaux sont de notre fabrication.

Entre 7 à 10 personnes y travaillent et c'est grâce à la minutie, à la qualité du travail et à la bonne performance de chacun que nous donnons satisfaction. Et ça porte fruit car nos clients nous reviennent très souvent avec des membres de leur famille et des amis. Nous avons servi des clients à la grandeur du Québec et nous en avons des États-Unis.



Laurier Patry



Claude Proteau

Au fil des ans, les matériaux ont évolué et nous suivons les tendances avec les nouvelles conceptions et matériaux afin de fabriquer des armoires de grande qualité et ce dans les styles des plus réguliers aux plus

haut de gamme.

Nous voulons profiter de l'occasion pour exprimer notre reconnaissance à toutes les personnes qui ont contribué à nous faire bien connaître.

Bonne fête Courcelles!



Industrie « Les Armoires de Courcelles »

Bidulart inc.

Acheté en 1982 par M. Dolorès Bilodeau, les Ateliers Bidulart enr. étaient situés à La Guadeloupe. Les propriétaires M. Raymond Beaudry, M. Denis Hovanec et M. Jean-Marc Gosselin fabriquaient à l'époque des accessoires en pin qui se vendaient dans les boutiques d'artisanat au Québec.

Pour les débuts de la production, Sylvain, le garçon de M Bilodeau, décida de réaménager l'ancienne usine de son père située à l'arrière de la maison familiale. Les débuts furent difficiles, le marché des accessoires en pin étant de moins en moins en demande, de nouvelles idées de production s'avèrent nécessaires. Nous avons décidé de développer une ligne d'accessoires de salle de bain moderne, en bois. Les ventes vont bien, et en 1985, Sylvain s'associe à M. Claude Trépanier et ils achètent l'entreprise de M Bilodeau.

Dans les années qui suivirent, parallèlement aux accessoires de salle de bain, nous avons développé un nouveau marché, celui des accessoires pour chambre d'hôtel.

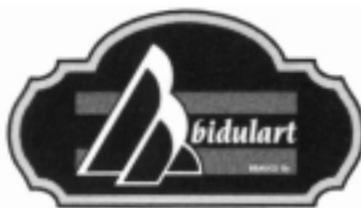
En 1988, l'entreprise décroche un important contrat avec la chaîne Hôtelière Auberge des Gouverneurs. L'achat de nouveaux équipements, l'embauche de nouveaux travailleurs et un agrandissement s'avèrent nécessaires.

Les années 1990 à 1993 furent difficiles pour l'entreprise, car une crise économique s'installa au pays, le marché des accessoires pour chambre d'hôtel tombe pratiquement à zéro, la plupart des hôtels ne sont occupés qu'à 25 % de leur capacité, mais avec de la persévérance, celles-ci s'en sortirent. Début 1994, M. Gilles Bernier des Industries Triobec nous offre de faire de la sous-traitance dans le domaine du lit d'enfant. On réaménage l'usine et en février 1994 débute la production. Aujourd'hui, l'entreprise travaille toujours sur ces deux productions.

Bidulart inc. a toujours misé sur la qualité, le design et le souci du détail pour se démarquer de la compétition et conséquemment, acquérir une clientèle



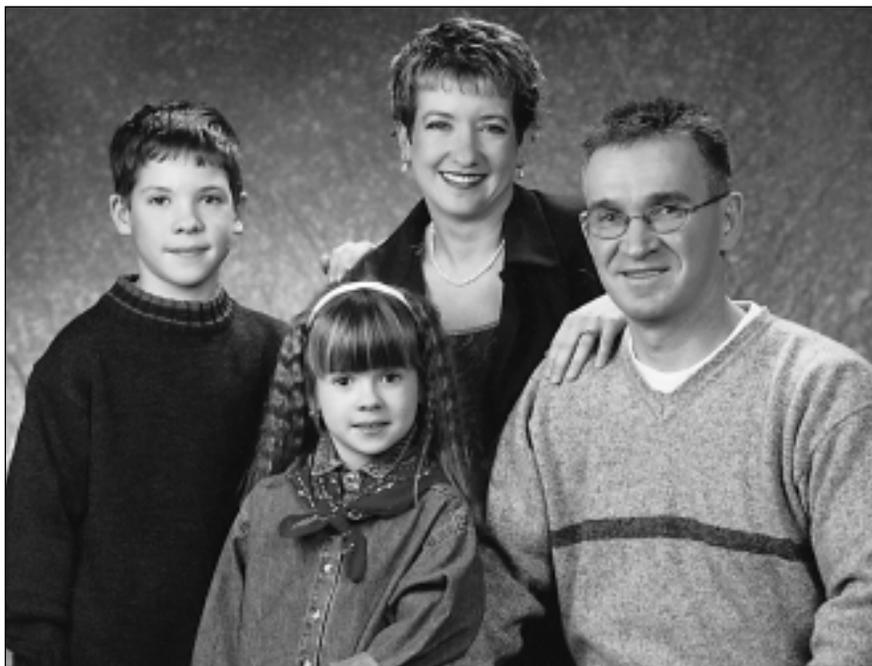
Manufacture 2001



de prestige qui lui soit fidèle au fil des ans. D'ailleurs, nos produits se retrouvent aujourd'hui dans la plupart des

grandes chaînes hôtelières au Canada et aux États-Unis.

Moi, Sylvain Bilodeau, fils de Réal, né le 21 septembre 1961, je me joins à mon épouse Maryse Labonté (née le 13 avril 1963 à Saint-Évariste, fille de Claude Labonté et Rachelle St-Pierre) et mes enfants Keven (né le 24 février 1992 à Courcelles) et Sarah (née le 8 novembre 1995 à Courcelles) pour vous souhaiter un heureux 100^e anniversaire.



De g. à d., 1^{re} rangée : Sarah et Sylvain. 2^e rangée, Keven et Maryse



Les Industries Triobec Inc.

C'est en 1986 qu'entrent en activité Les Industries Triobec Inc. La mission première de l'entreprise était de fabriquer des épingles à linge en bois faites à partir de résidus de bois venant des entreprises de la région. N'ayant, en fait, jamais réussi à fabriquer les épingles en question, l'entreprise s'est alors rabattue sur la fabrication de cintres en bois avec l'acquisition de machineries très spécialisées de la compagnie Baribo de Québec, alors en liquidation.

Actionnaire à l'époque, Gilles

Bernier fit l'acquisition de la compagnie avec son cousin Daniel Bernier. Peu de temps après, il y eut ajout de nouveaux équipements pour la production de brosses à plancher et de différentes composantes pour l'industrie du meuble.

En 1994, Gilles devint le propriétaire unique de l'entreprise qu'il dirige jusqu'à son décès, le 7 février 1997. Son frère Mario Bernier qui est déjà actif au sein de l'entreprise, en effectuant les tâches administratives, fait alors l'acquisition de la compagnie.

Avec des équipements toujours de plus en plus spécialisés, l'entreprise se concentre dans le domaine de la sous-traitance pour l'industrie du meuble. On y fabrique surtout des lits pour enfants et des tiroirs de meubles.

L'entreprise procure du travail à 18 personnes et les produits des Industries Tiobec Inc. se retrouvent sur le marché québécois, ontarien et américain.

Le personnel s'unit à son propriétaire pour souhaiter un merveilleux 100^e anniversaire aux Courcellois.



Les Industries Triobec Inc.

Chapitre VIII

Les Fermes de Chez Nous



Les Fermes Courcelloises

Les premiers défricheurs ont travaillé fort pour s'ouvrir des champs à la culture. C'est en investissant de longues journées de travail exténuant qu'ils ont repoussé les limites de la forêt. Vers les années 1910, la majorité des lots du territoire de Courcelles ont trouvé preneurs et les espaces cultivés s'agrandissaient progressivement.

Même si la vie à la ferme est difficile, elle a l'avantage de fournir à la famille rurale le nécessaire pour survivre.

Pendant la grande crise des années trente, des milliers de journaliers ont perdu leur emploi et ne pouvant plus nourrir convenablement les membres de leur famille, ils les ont entraînés dans la misère totale. Par contre, chez le fermier, le fait d'avoir son potager, des vaches, des cochons, des moutons et des poules lui assure une certaine sécurité pour subvenir aux besoins de sa famille même s'il faut faire d'énormes sacrifices.

Vers 1925, la ferme type compte de 5 à 10 vaches, 2 chevaux, une dizaine de moutons, une truie portière et une vingtaine de poules. Sur presque chaque lot où le terrain est propice à cultiver, on retrouve une ferme avec ses bâtiments, ses champs en culture, ses animaux et son boisé. Le fermier commence à utiliser des instruments aratoires plus perfectionnés tirés par sa paire de chevaux. On retrouve entre autres : la charrue de métal, la herse à disques, la herse à ressorts, la faux-herse, la moissonneuse et la batteuse. Dans les champs, croissent des cultures telles : le mil, le trèfle, l'avoine, l'orge, le blé et le sarrasin.



Des bœufs sont aussi dressés pour le travail de la ferme. Celui-ci est dressé par Léon Coulombe, en 1978. (Collection Renaud Coulombe)

Vers 1960, l'image de la ferme change. Elle s'agrandit progressivement et voit des transformations s'amorcer. Le fermier achète la terre d'un voisin ou deux et remplace ses chevaux par un tracteur. Son troupeau de vaches laitières augmente et la trayeuse mécanique entre en service.

Une spécialisation commence à se dessiner. Les quelques moutons et poules quittent l'étable et des porcheries et poulaillers apparaissent ici et là. Un fermier élève une vingtaine de truies portières, un autre voisin fait l'engraissement de porcs pour le marché. Un autre prépare une centaine



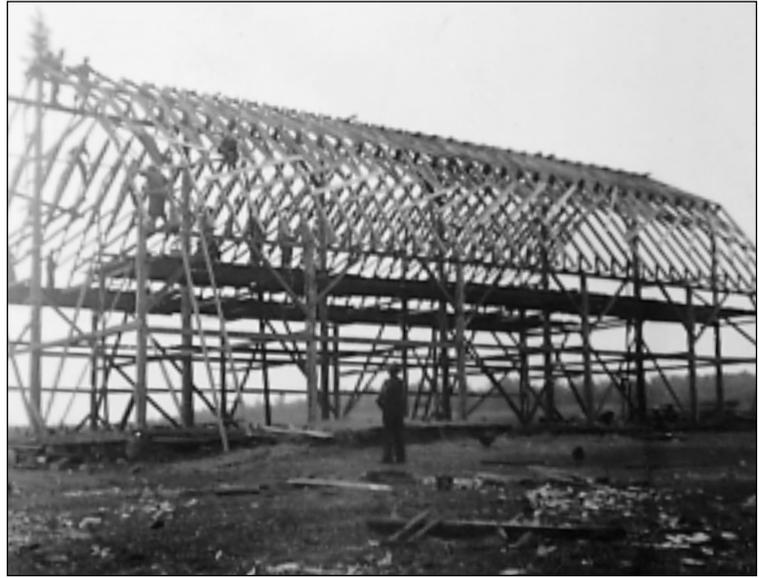
Construction d'un silo de bois chez Évangéliste Goulet, au 8^e rang Sud, 1950. (Collection famille Évangéliste Goulet)



Construction de la grange de Pierre Coulombe au 8^e rang Nord. (Collection Fidel Coulombe)

de dindes pour un abattoir.

En l'an 2000, l'image de la ferme type est encore différente. À première vue, les gens nous disent: « Les fermes ont presque toutes disparu ». C'est partiellement vrai. Si nous regardons de plus près, nous observons des changements profonds. La ferme de l'an 2000 réunit les terres de plusieurs voisins. Les porcs ont quitté la petite porcherie pour se retrouver dans des fermes d'élevage porcin comptant quelques milliers de têtes. Les volailles ont subi le même sort et la ferme compte plusieurs dizaines de vaches laitières très productives. Le rendement des cultures est accru. À bord de son tracteur, notre fermier, aidé d'une gamme d'instruments aratoires spécialisés, exécute les travaux de la saison sans quitter son poste de travail.



La structure de la grange d'Antoine Fortier est mise en place avec la participation bénévole de ses voisins, 1953. (Collection Hermance et Mandoza Bélanger)



Adrien St-Pierre observe son troupeau de vaches Holstein, été 1968. (Collection Pauline et Adrien St-Pierre)



Nos fermiers en 1953

Propriétaire de la ferme	Numéro civique de porte	Propriétaire de la ferme	Numéro civique de porte	Propriétaire de la ferme	Numéro civique de porte
<i>8^e rang Sud, du village vers Saint-Sébastien</i>		Stanislas Labrecque	635	Mandoza Bélanger	575
Denis Lapierre	35	Évangéliste Labrecque	665	Antoine Fortier	640
Adrien St-Pierre	60	Placide Tardif	715	Archélas Fortier	660
Léo Duquette				Josaphat Bélanger	685
Adélarde Blanchette		<i>8^e rang Nord de la route 108 vers Adstock</i>		<i>Rang 6 de la route 108 vers Saint-Sébastien</i>	
Armand Longchamps	180	Odias Fortier	180	Émilien Gilbert	140
Napoléon Longchamps	240	Désiré Bélanger	186	Henri Patry	
Adjutor Couture	270	Régis Bélanger		Méléde Lessard	
Antonio Tardif		Donat Domingue	205	Dalvas Couture	200
Achille Boissonneault	310	Alphée Domingue	225	Odilon Goulet	240
Majorique Couture		Josaphat Fortier	240	Grégoire Campeau	250
Gaston Tardif	360	Lionel Blanchette	275	Wilfrid Fortier	
Évangéliste Goulet	380	Albert Lapointe	305	Philibert Laurendeau	
Arthur Tardif		Laurenzo Jacques	325	Edmond Bolduc	300
Paul Lapierre	101	Odelphat Blanchette	355	Ernest Plante	305
Moïse Morin		Ronaldo Gilbert	365	Olivier Lapierre	330
Stanislas Couture	430	Gérard Labrecque	370	Paul-Émile Lessard	390
Honorius Deblois		Jean-Marie Gilbert		Azarias Blanchette	405
Lauréat Arguin		Émile Bilodeau	440	Amédée Blanchette	410
Arsène Arguin	580	Joseph Bilodeau	435	Elphège Demers	440
Lucien Deblois	600	Ernest Quirion			



La famille Donat Domingue, du 8^e rang Nord, part ramasser de la roche, 1942. (Collection Madeleine et Germain Gosselin)



La famille de Jean Beaudoin travaille aux foins, le long de la route du rang des Fortier, 1940. (Collection Gaétane Beaudoin)



La relève s'annonçait prometteuse chez Jean Beaudoin, Claude, Pierrette et Guy, 1937. (Collection Gaétane Beaudoin)

Nos fermiers en 1953 (suite)

Propriétaire de la ferme	Numéro civique de porte	Propriétaire de la ferme	Numéro civique de porte	Propriétaire de la ferme	Numéro civique de porte
Rosaire Champagne	490	Arthur Patry	195	Oliva Rouillard	670
Antonio Quirion	495	Philippe Drouin	170	Jean-Baptiste Couture	715
Philippe Leclerc	510	Léon Coulombe	150	Damien Gosselin	720
Léo Bilodeau		Robert Coulombe	155	Gérard Poulin	820
Joseph Labrecque	520	Jean-Paul Roy à Amédée	120	Hervé Bizier	815
Jules Bilodeau	715	Henri-Paul Quirion		Eugène Binet	
Alexandre Plante		Gérard Roy		Adrien Bizier	
		Cyprien Coulombe	100		
<i>Route 108, du rang 6 vers Saint-Évariste</i>		Dorilas Trépanier	55	<i>Secteur du village</i>	
Philippe Goulet	540	Rosaire Fortier		Odilon Bilodeau	214, rue Principale
Donat Gallant		Roland Trépanier	25	Jean Beaudoin	189, rue Principale
Lévis Dagesse	470	Armand Poulin		Émile St-Pierre	131, rue Principale
François Fortier	465	Jean-Paul Roy à Elzéar	15	Thomas Patry	125, rue Principale
Alphonse Bélanger	425	Patrice Fortier		Alexandre St-Pierre	106, rue du Moulin
Jean-Paul Fortin	370			Léo Fortin	128, rue du Moulin
Rosaire Pouliot		<i>Rang des Fortier à partir de l'avenue du Domaine</i>		Odelphat Fortin	109, rue Principale
Paul-Émile Quirion	305	Roger Bernier	411	Ulric Fortin	110, rue Principale
Wilfrid Bilodeau	220	Gérard Rosa		Arthur Couture	100, ave de la Rivière
Gérard Patry	225	Gérard Lapierre		Émilien Blanchette	108, ave de la Rivière
Florian Domingue	10R8N	Patrice Gosselin	545	Paul Roy	123, ave de la Rivière
Germain Gosselin	190	Lionel Couture	620	H-Louis Bernier	ave des Érables
				P-Émile Gosselin	101, ave des Saules



On fait l'ensilage de foin chez Évangéliste Goulet, 1951. (Collection famille Évangéliste Goulet)



Laurent Quirion travaille aux foins chez Gérard Poulin, 1951. (Collection Yvonne et Gérard Poulin)



Adrien St-Pierre a remplacé le râteau à chevaux par un râteau fileur, 1960. (Collection Ferme St-Pierre Inc.)



Adrien St-Pierre économise ses énergies avec sa chargeuse Cockshutt, 1955. (Collection Ferme St-Pierre Inc.)



C'est une belle journée pour faucher, 1960. (Collection Ferme St-Pierre Inc.)





Jacqueline, Rosaire et Sébastien Lapierre travaillent aux foins. (Collection Jacqueline et Rosaire Lapierre)

Au 50^e anniversaire en 1953, Courcelles compte 116 fermes en exploitation. Nous notons que le nombre est déjà en diminution. Vingt ans plus tôt, c'est 150 fermes que nous dénombrons sur notre territoire. La ferme de 1935 peut être qualifiée de ferme de subsistance. Celle de 1955 devient plus commerciale. En l'an 2000, elle devient une véritable industrie de la catégorie P.M.E.

Un survol des rangs nous permet de constater que Courcelles compte 16 fermes, plus ou moins importantes, en activité. Même si le nombre de fermes a chuté dramatiquement depuis les années cinquante, il est permis d'affirmer qu'elles produisent autant, à certains points de vue, que les 123 fermes de cette époque.

Fermes en activité actuellement

Localisation	Nombre
8 ^e rang Sud	2
8 ^e rang Nord	3



Une presse à foin fait son apparition au rang des Fortier. Été 1953, Raymond Rouillard presse le foin de Gérard Poulin. (Collection Yvonne et Gérard Poulin)

6 ^e rang	4
Rang des Fortier	2
Route 108	4
Village	1

Nous considérons qu'une ferme est en activité lorsqu'elle occupe de façon



Chez Adrien St-Pierre, les balles sont cueillies sur la remorque, en 1962. Prochaine étape, le lance-balle. (Collection Ferme St-Pierre Inc.)

constante une personne qui ensemence ses terres, récolte et prend soin d'un certain nombre de bêtes.

En consultant la page 168 de la Ferme St-Pierre Inc., vous pourrez voir l'évolution de la ferme courcelloise au fil des années.



Les équipements modernes permettent de faire le ramassage du foin plus rapidement sur la ferme de Réginald Domingue, au 8^e rang Nord. (Collection Huguette et Réginald Domingue)



Jérôme Lacroix enroule du foin à demi séché, chez Joachim Goulet, sur la route 108. (Collection Rita Goulet)



Joachim Goulet apporte les balles rondes à Céline Bilodeau qui les scelle pour la conservation. (Collection Rita Goulet)



Les Hamann travaillent à l'enlèvement des souches. (Collection Clothilde et Dominique Hamann)



Le grain est lié en gerbes chez Évangéliste Goulet au 8^e rang Sud. (Carte postale non datée, Collection famille Évangéliste Goulet)

À la sueur de ton front

Faire apparaître des beaux pâturages verts ou des champs dorés à l'automne ne relève pas de la magie. C'est grâce au travail acharné des générations, qui nous ont précédés, que ces beaux espaces de culture ont vu le jour. Tous les espaces cultivés ont commencé de cette façon : couper le bois commercial, récupérer du bois de chauffage, enlever les souches, brûler les branches et les souches, enlever les roches et ensemercer.

Tout se fait à bras d'homme. Ce sont des travaux longs et pénibles qui rapportent peu. À titre d'exemple, M. Odelphat Blanchette nous raconte que 12 cousins Blanchette ont ouvert

20 arpents de terre à la culture au 8^e rang Nord en 1934-1935. Nous retrouvons quatre garçons de chaque famille Blanchette. Ce sont des jeunes hommes solides de Louis, Alphonse et Joseph Blanchette. Ils travaillent tout l'hiver sur le terrain d'Henri Rosa où une grande partie du bois commercial a déjà été prélevée. Ils coupent les broussailles pour les amonceler et récupèrent le bois de chauffage. Au printemps, ils enlèvent toutes les souches qu'ils peuvent et font brûler tout ce qui est sans valeur et encombre le terrain. À la fin, nos 12 hommes acceptent avec plaisir une somme totale de 100 \$; soit un montant de 5 \$ l'arpent défriché.

Le terrain ainsi préparé est prêt à recevoir une première semence.

Le fermier attelle ses chevaux à la charrue de bois à sac de fer forgé pour tenter de retourner la terre. Il se bute aux multiples racines d'arbres et de roches présentes dans le sol.

D'énormes souches resteront encore présentes dans ces champs nouvellement ouverts. C'est à l'aide de la herse de bois à dents de fer qu'il ameublait le sol pour recevoir la semence. On enlève le plus de roches possible et le semeur s'amène avec un sac rudimentaire qu'il porte en bandoulière. Il arpente son champ en puisant le grain dans son sac et le jette « à la volée ».



Sébastien Lapierre arrive à la grange avec un voyage de foin, 1951. (Collection Irène et Sébastien Lapierre)



Laurien Drouin fait le battage du grain, à la moderne, chez Adrien St-Pierre. (Collection Claudette et André St-Pierre)



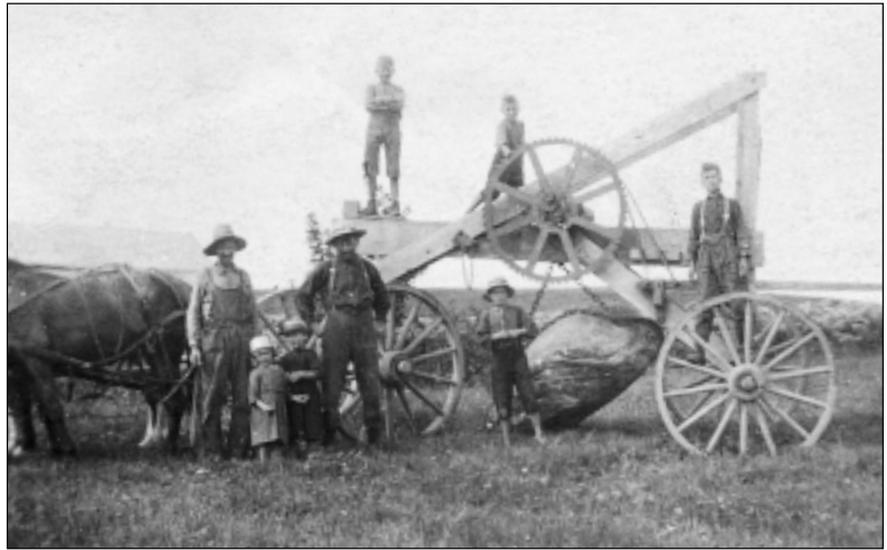
Le temps des récoltes venu, toute la famille est mobilisée. Le grain est coupé en javelles à l'aide de faux. Les enfants les attachent en gerbes et les dressent sur le champ quatre à quatre, le grain en l'air. Environ deux semaines plus tard, le grain rendu à maturité est amené à la grange pour être battu plus tard dans la saison.

Au moment du battage, un cheval actionne une batteuse stationnaire et une équipe d'environ six personnes s'affairent à approcher les gerbes, donner à manger à la batteuse, ensacher le grain et disposer de la paille.

Le temps des foin n'est pas plus facile. Le foin coupé à la faux est râtelé manuellement. Lorsqu'il est sec, il est amoncelé en tas. À force de bras, il est déposé dans une charrette à foin pour être transporté à la grange. De nouveau, les bras sont sollicités pour l'accumuler sur le fenil.

Adieu la roche

C'est bien connu, le terrain de Courcelles est rocailleux. À l'ouverture des premiers champs à la culture, des grosses pierres apparaissent un peu partout. Souvent, elles devenaient l'emplacement d'un tas de roches. Le cultivateur rejette le plus souvent possible ses pierres le long des clôtures qui entourent les champs. La clôture de ligne, entre deux fermes,



On enlève les grosses pierres sur la ferme de Joseph Labrecque, au 6^e rang. (Collection Huguette et Gaétan Labrecque)



Adrien St-Pierre et son tracteur Ford (1949). À l'arrière, l'épicerie de M. Sylvio Gagnon. (Collection Pauline et Adrien St-Pierre)

devient une digue continue.

Les chevaux ont joué un grand rôle dans l'amélioration des champs. Aux débuts de Courcelles, le marché offrait déjà un bon nombre d'instruments plus perfectionnés.

Si nos fermiers ont ouvert leurs premiers champs à l'aide d'instruments rudimentaires, ils ont vite voulu utiliser la faucheuse mécanique ou la moissonneuse. Pour cela, ils doivent débarrasser le terrain des grosses souches et des lourdes roches.



Creusage d'une tranchée au 6^e rang, pour enfouir un tas de roches, 1990. (Collection Florence Leclerc)



De grosses pierres retournent sous la terre, sur la ferme de Grégoire et Magloire Leclerc. (Collection Florence Leclerc)



Gaston Bernard travaille de 1952 à 1972 pour la Société d'amélioration des terres de Saint-Sébastien. Photo prise sur la ferme de Jules Bilodeau. (Collection Marie-Ange et Gaston Bernard)



La terre de Jules Bilodeau au 6^e rang comptait quelques gros cailloux. (Collection Marie-Ange et Gaston Bernard)

Tout d'abord, les chaînes et des voitures à palan permettent d'effectuer ces travaux d'amélioration. Peu à peu, les multiples tas de roches sont regroupés en un tas plus gros et les grosses pierres sont transportées à la lisière du champ.

À l'apparition du tracteur, le fermier désire avoir des champs plus vastes et plus dégagés. Le bulldozer entre en action et vient aligner les roches nuisibles en bandes droites. Le dynamitage fragmente les roches trop lourdes qui résistent à la poussée du bulldozer.

Avec les dernières décennies, le regroupement de plusieurs petites fermes, en une seule, a apporté une nouvelle configuration des champs. La ferme est grande et la machinerie agricole a grandi et s'est spécialisée.



Jules Bilodeau nous démontre, à l'aide de son tracteur, la grosseur relative des cailloux sur sa ferme. (Collection Marie-Ange et Gaston Bernard)

Les champs doivent donc être le plus vaste possible. Le bulldozer et la pelle mécanique font équipe et des milliers de tas de roches se retrouvent sous terre. Des systèmes de drainage en profondeur permettent d'assécher des terrains trop humides. Les terrains accidentés présentent moins d'intérêt et retrouvent progressivement une vocation forestière. Certains champs sont aussi réservés à la culture des sapins de Noël. Voir à la page 162 pour Ferme Québec Balsams Inc.



Tracteur en difficulté sur la Ferme St-Pierre Inc., sur l'emplacement d'un tas de roches nouvellement enterré. (Collection Claudette et André St-Pierre)



La disparition des tas de roches, au 8^e rang Sud, facilite le travail de la machinerie moderne. (Collection Ferme St-Pierre Inc.)





Irène Racine, Katie Veilleux, Claude Goulet et Denis Goulet reçoivent le trophée désignant le meilleur troupeau Holstein en production dans la région Beauce-Frontenac, 1991. (Collection Irène et Denis Goulet)

Des méritas

Dès les années 1800, le gouvernement du Québec institue des récompenses pour souligner le progrès sur les fermes.

À la fin du XIX^e siècle, le « Ministère des Terres, Mines et Pêcheries » vient récompenser le cultivateur qui a une famille nombreuse. Le fermier qui a 12 enfants vivants ou plus peut recevoir une « terre en bois debout », située dans un secteur de sa région, qui est encore à coloniser, ou recevoir la somme de 50 \$ à utiliser pour l'achat de machinerie agricole.

Le « Ministère de la Colonisation » organise le concours de l'Ordre du Mérite du défricheur, à partir de 1889, pour stimuler l'amélioration des fermes nouvellement ouvertes. La sélection des médaillés provinciaux se fait par une compilation de points accordés aux constructions, à l'outillage, au cheptel, au système d'exploitation, au défrichement, au potager et au mérite personnel.

En 1959, M. Joseph Bilodeau, du 8^e rang Nord, se mérite une médaille de bronze à ce concours. Il s'était établi sur sa terre en 1930, comme défricheur, et au moment du concours, sa ferme

compte 336 acres, dont 44 acres sont en culture.

En 1967, M. Adrien St-Pierre s'inscrit au concours pour le mérite agricole du Ministère de l'Agriculture et de la colonisation du Québec. Avec

un total de 862 points sur une possibilité de 1000, il se mérite la décoration d'« Officier de l'ordre du mérite agricole ». Sa ferme compte à ce moment, 38 vaches laitières avec une moyenne annuelle de 8 000 livres et 29 truies portières permettent de rendre annuellement 600 porcs à l'abattoir. Son terrain couvre une superficie globale de 400 acres, dont la moitié est en culture.

D'autres concours se tiennent aussi au niveau régional. Mentionnons le classement d'animaux de ferme aux expositions agricoles de Saint-Sébastien et de Saint-Honoré. Quelques fermes de Courcelles y participent. Mentionnons les fermes Goutel, St-Pierre Inc. et Daniel Tardif.

La Ferme Goutel, autrefois la propriété de M. Denis Goulet et M^{me} Irène Racine, et maintenant de son fils Claude et son épouse Katie Veilleux, a participé pendant 19 ans à l'exposition de Saint-Sébastien. Le titre de meilleur exposant leur est décerné à plusieurs reprises, pour les grandes qualités de leurs bêtes qui se taillent des places de choix dans les différentes catégories de la race Holstein.



Claude Goulet présente une digne représentante de la famille Holstein : Goutel André Lincoln. (Collection Irène et Denis Goulet)



Madeleine Domingue avec la jument et son poulain, en 1933. (Collection Madeleine et Germain Gosselin)



Germaine St-Pierre et le cheval de son père. Wellie est commerçant, agent d'immeubles et propriétaire d'une petite ferme au village. (Collection Simone et Guy Goulet)

DES PRODUCTIONS ANIMALES

Au fil des années, Courcelles a vu différentes espèces animales évoluer sur les fermes. Elles sont arrivées pour y rester ou en repartir après un certain nombre d'années. Toutes ces bêtes rencontrées dans notre milieu ont leur utilité et leur petite histoire.

Le cheval

Depuis l'ouverture des terres, le cheval a continuellement été présent aux côtés de l'homme. C'est lui qui l'a amené à son lot, a traîné de grosses roches et des arbres, a tiré des instruments aratoires et des voitures de toutes sortes. Il a besogné fort par tous les temps six jours par semaine. Le dimanche, sa tâche est plus légère. Il se retrouve avec un attelage plus léger et conduit son maître au village pour la grand-messe.

Le fermier a toujours eu beaucoup de considération pour sa paire de chevaux. Ceux-ci viennent décupler le travail qu'il peut accomplir seul, en une journée. Ces bêtes robustes et dociles ont été utilisées de façon avantageuse pour le travail dans les champs de culture, en forêts, sur le terrain sec ou humide.

Si les gens d'aujourd'hui sont fiers de montrer leur belle automobile, nos ancêtres étaient aussi fiers de montrer leur attelage. Il n'était pas rare de voir

des rivalités apparaître. Qui a la plus belle paire de chevaux dans le rang? Qui a le cheval le plus fort ?

Généralement, on retrouve deux chevaux sur chaque ferme. Un certain nombre de villageois en possède un selon leur occupation. Notons ici les commerçants M. Aurèle Bélanger et Wellie St-Pierre. D'autres en ont plus. M. François Goulet, « jobbeur » du 8^e rang Sud en compte une dizaine sur sa ferme.

La vache laitière

La première demie du siècle est marquée par la présence des vaches

laitières sur toutes les fermes. On y retrouvait un troupeau de 5 à 15 vaches et même plusieurs résidents du village possédaient une vache pour les besoins de leur famille.

Pendant cette période, la traite se fait de mars à novembre. Pendant l'hiver, une seule vache est traitée pour les besoins de la famille. Cette besogne s'effectue entièrement à la main.

L'apparition de troupeaux plus importants, dans les années 1950, amène l'utilisation de la trayeuse mécanique. De nos jours, le troupeau progresse pour approcher la centaine



Jacqueline Couture fait la traite des vaches à l'extérieur, en été. (Collection Jacqueline et Rosaire Lapierre)





Traite de vaches à la trayeuse, juillet 1983, chez Réginald Domingue. (Collection Huguette et Réginald Domingue)



Rolande fait la traite des vaches à la main en 1963. (Collection Rolande et Paul Roy)

et le système de traite mécanique devient de plus en plus complexe. Le fermier peut actuellement acheminer le lait vers le refroidisseur par un simple maniement des appareils de traite. Nous sommes loin du temps où l'on retrouvait des bêtes de différentes races croisées gardées dans une étable sombre. De nos jours, la vache laitière se retrouve sur 11 fermes de la paroisse. C'est la Holstein qui y règne avec son régime alimentaire bien calculé qui lui permet de produire d'énormes quantités de lait.

Des prix...

Un cheval de trait (en 1910)	50 \$ à 60 \$
Un cheval de trait (en 1950)	150 \$
Un cheval de trait (en 2000)	1 500 \$ à 2 000 \$
Location d'un cheval en 1919	1 \$ par jour
Un harnais en 1920	25 \$
Voyage à Saint-Sébastien en 1923	2 \$
Voyage dans le 8 ^e rang Nord en 1923	1 \$
Location d'une place pour dételer au village	3 \$ par année



Système utilisé sur la Ferme St-Pierre Inc. pour la traite des vaches, depuis 1989. (Collection Ferme St-Pierre Inc.)



Installation d'un robot pour l'alimentation du troupeau laitier sur la Ferme St-Pierre Inc. en 1995. (Collection Ferme St-Pierre Inc.)

Le laitier du village

Nous ne pouvons pas parler de l'histoire de nos vaches laitières sans parler du laitier du village. Si certains cultivateurs du village fournissaient du lait à leur voisinage, M. Pierre Fortin offrait ce service à l'ensemble des villageois. Tôt le matin, M. Fortin parcourt les rues du village avec sa voiture et son cheval pour faire la livraison du lait.

En 1949, son fils, M. Léo Fortin achète sa ferme située au 128, rue du Moulin. Il offre le même service parce que les gens abandonnent la pratique d'avoir une vache pour la famille.

Les villageois déposent leurs bouteilles de verre vides devant leur porte, laissant à l'intérieur, le montant d'argent et leur commande particulière. Le laitier fait sa livraison à tous les jours de la semaine, excepté le dimanche. Dans les années 1960, le lait se vendait 0,18 \$ la pinte et 0,09 \$ la chopine.

Au début des années 1960, des laiteries spécialisées de l'extérieur offrent du lait pasteurisé et homogénéisé dans les épiceries locales. La clientèle se tourne peu à peu vers ce produit et M. Fortin abandonne son service de distribution de lait en 1963.



Étable moderne avec ligne de traite, trajet d'alimentation par robot et ventilation naturelle, au 8^e rang Sud, 1995. (Collection Ferme St-Pierre Inc.)

Fromagerie et beurrerie

La production laitière commerciale est dirigée vers les fromageries sous forme de lait entier et à la beurrerie sous forme de crème.

Après la traite du matin, le fermier apporte son lait frais et celui du soir précédent à la fromagerie. Le lait est placé dans des bidons et à tour de rôle, les cultivateurs du voisinage en assurent

le transport. Pour ceux qui « vont à la crème », lorsque le lait a bien reposé, on prélève la couche de crème que l'on place dans des bidons plus petits et on la transporte à la beurrerie.

Vers 1925, Courcelles comptait quatre fromageries et une beurrerie. Les fromageries fonctionnaient sous la forme d'une société en coopérative où l'on engageait un fromager. Une partie de la production est écoulée dans la localité et les surplus sont expédiés par train sur le marché de Québec. On y fabrique du fromage en grain et en meule.

Vers 1890, une fromagerie existe déjà au 6^e rang, face à la route qui descend au village, chez M. Gédéon Plante. M. Wilbrod Plante en est le fromager et elle est en opération jusqu'en 1938.

La fromagerie du 8^e rang Sud est située en face du 380, M^{me} Évangéliste Goulet. Elle ferme ses portes en 1929 alors que M. Ulric Fortin en est le fromager.

La troisième située au rang des Fortier est construite juste voisin du 720, sur la ferme de M. Maurice J. Gosselin. Elle est en opération jusque vers 1930. MM. Placide Vachon et Émile Bernier y ont travaillé à titre de fromager.



Fromagerie de Gédéon Plante, au 6^e rang. (Collection Jeanne Demers)



La quatrième est érigée sur la route 108, face au chemin du 8^e rang Nord. Elle est la dernière fromagerie à fermer ses portes en 1948, alors que M. Napoléon Robert en fait l'acquisition. M. Roger Beaudoin est le fromager de l'endroit.

La production de beurre se fait au village. La beurrerie de M. Alphonse Lapière est en activité en bordure de la rivière, près du moulin Allard, dès 1900. M. Napoléon Robert en fait l'acquisition en 1920. En 1926, il déménage les installations chez lui, au 160, rue Principale, dans des locaux plus spacieux. Le feu rase son entreprise en 1931. La fermeture des fromageries lui apporte plus de fournisseurs de crème. Il installe des équipements plus modernes et performants. Les premières années, les fermiers apportent eux-mêmes la crème au village. M. Henri Robert met sur pied un service de cueillette de la crème par camion dans tous les rangs, à la fin des années quarante.

Dans les années 1960, la beurrerie produit de 1000 à 1200 livres de beurre par jour et fonctionne 6 jours par semaine, en été. La grande majorité de la production est vendue à la Canada Packers.

L'entreprise cesse ses activités en 1965, alors que la Société Coopérative de Lac-Mégantic en fait l'acquisition.

Le mouton

Nous retrouvons l'élevage du mouton sur nos fermes depuis les débuts de Courcelles jusque vers 1950. Plusieurs fermiers avaient une bergerie où ils gardaient une dizaine de moutons et plus.

Cette bête est gardée principalement pour sa laine. Lorsque le mouton est débarrassé de sa toison, la fermière prend en charge la laine récupérée. Un bon lavage la débarrasse des saletés et elle est mise à sécher au soleil sur des chevalets ou un tas de roches. À l'aide de cordes, la laine est façonnée en petits rouleaux qui sont tordus au rouet pour constituer un filament solide. La dernière opération consiste à teindre les écheveaux de laine afin d'obtenir la



Moutons sur la ferme de M. Évangéliste Goulet en 1956. (Collection famille Évangéliste Goulet)

couleur désirée. Les aînés de la famille sont souvent mis à contribution pour exécuter ces différentes tâches et en apprendre la technique qui leur sera utile pendant leur vie d'adultes. Au cours des soirées d'automne et d'hiver, une multitude de vêtements de laine prennent forme : tuques, bas, mitaines, chandails, sous-vêtements, écharpes, foulards, etc.

La comptabilité de M. Aurèle Bélanger nous montre que l'on pouvait faire un commerce lucratif des moutons sans utiliser d'argent. Voici deux exemples :

Novembre 1919. Livré à Joseph Jean 8 moutonnes données, à condition que le dit Joseph Jean me donne la moitié de la laine en 1920 et le double des têtes en 1921.

Novembre 1921, reçu 16 moutons, payé.

Décembre 1919. Donné à Louis Blanchette 3 moutonnes, à ferme condition de recevoir la moitié de la laine et la moitié des petits tous les ans.

Novembre 1921, reçu 3 moutonnes, payé.

Le mouton est une bête sans défense qui a souvent été la cible des

chiens en liberté. C'est pour cette raison que le conseil municipal a adopté des règlements visant à contrôler le nombre de chiens et limiter leurs déplacements. Dans les années 1930-1940, elle remettait à l'éleveur un montant d'argent pour compenser la valeur des bêtes mortes par la faute des chiens.

De nos jours, les tricots faits à la maison ont presque tous été remplacés par des produits venant de l'industrie. Comme nos éleveurs n'ont pas démontré d'intérêt pour la production de laine commerciale, le mouton a dû quitter la ferme.

Le porc

Le porc a fait ses débuts à Courcelles en même temps que les premières fermes. Cette bête peu exigeante à croissance rapide s'est retrouvée sur presque toutes les fermes. En été, on le retrouve dans un petit enclos près des bâtiments. Il y retourne la terre avec son groin et si la pluie vient créer une petite mare, il est heureux de s'y allonger. Un peu d'eau, des restes de légumes, un peu de grain broyé et notre porc prend du poids.



M^{me} Cyrille Labrecque donne à manger à ses porcs au 8^e rang Sud, vers 1920. (Collection Réjeanne Labrecque)

Certains producteurs ont plus d'une dizaine de porcs, mais tous veulent se procurer un cochon ou deux, au printemps, pour préparer des provisions d'hiver. Au cours de l'été, on observe sa croissance en pensant à la quantité de nourriture qu'il apportera à la famille. Le temps froid venu, le porc est égorgé. Le sang est récupéré soigneusement pour en faire du boudin. De grandes quantités de gras sont prélevées, coupées en cubes et placées dans des jarres avec du sel qui en assure la conservation. Ce gras entre dans la préparation des fèves au lard et la soupe aux pois. Les flancs sont suspendus à l'intérieur de la cheminée pour les transformer en bacon. Attention, on chauffe le poêle seulement avec du bon bois d'érable pendant cette période. Rien n'est perdu. Connaissez-vous le ragoût de pattes de cochon et la tête fromagère?

À partir des années cinquante, des petites porcheries apparaissent ici et là dans la paroisse. Certains producteurs élèvent quelques truies portières pour en vendre les porcelets à des voisins qui en font l'engraissement.

De nos jours, cet élevage est devenu une spécialisation et le porc a quitté Courcelles avec l'incendie de la porcherie de M. Irénée Blanchette au

8^e rang Nord, en janvier 1985. Il reste toujours quelques exceptions où quelques porcs sont élevés pour la table familiale.

La poule

La volaille a toujours été présente sur les fermes de Courcelles. C'est un élevage tellement facile qu'on en retrouve même chez les gens du village. Ils aiment garder quelques poules pour les besoins de la famille.

Un petit poulailler, de l'eau et du grain concassé, il n'en faut pas plus.

Sur la ferme, la poule jouit de beaucoup de liberté. En été, nous la retrouvons à picorer dans la cour et autour des bâtiments. Le soir venu, lorsqu'elles sont juchées dans le poulailler, on prend soin de refermer la porte pour les protéger du renard. Un coq est présent au milieu d'elles pour assurer une nouvelle génération. Au printemps, on laisse couvrir des œufs par une ou deux poules. Trois semaines se passent et nos poules se promènent avec chacune près d'une douzaine de poussins.

La production d'œufs dépasse souvent les besoins de la famille. Les surplus sont utilisés pour approvisionner le voisinage, ou sont vendus chez le marchand général. Lorsque les jeunes pondeuses prennent la relève, les vieilles se retrouvent sur la table familiale, tout comme les chapons. Là aussi les prix ont évolué. En 1930, la douzaine d'œufs se vend 0,30 \$, en 1960, 0,65 \$ et de nos jours 2 \$.

Nous retrouvons actuellement des poules ici et là dans la paroisse. Nos poulaillers se sont enrichis d'autres espèces telles : l'oie, le canard, le faisan, le dindon sauvage, le dindon domestique et la caille.



La famille Couture dresse un verrat pour l'attelage. (Collection Jacqueline et Rosaire Lapierre)

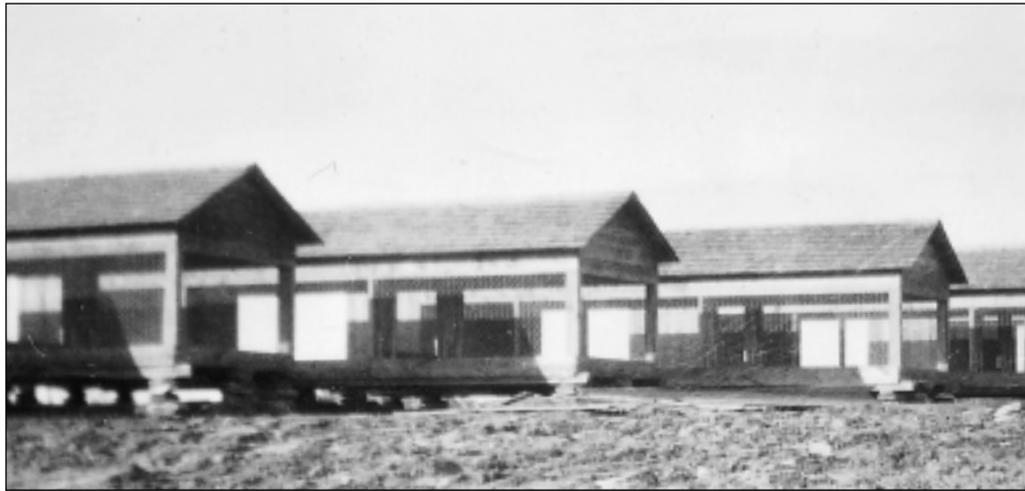


Le renard

Parler de l'élevage de renard sur nos fermes peut surprendre, à première vue. C'est pourtant un élevage qui s'est pratiqué pendant 25 ans.

Vers 1926, un élevage de renards s'organise dans le secteur de la rue des Érables, sur le terrain de M. Henri-Louis Bernier. Celui-ci s'est associé à MM. Émile Bernier, Jean Beaudoin et Ferdinand Vaillancourt, pour produire environ 50 renards par année. Quelques années plus tard, M. Beaudoin déménage ses cages sur le terrain qu'il a acheté de M. Hubert Bégin. Son élevage se retrouve sur l'avenue Champlain où il augmente sa production jusqu'à 300 renards par année. Un autre élevage se retrouve chez M. Omer Roy sur l'avenue de la Plaine. Dans les années quarante, nous rencontrons un autre élevage chez M. Josaphat Bélanger, au 8^e rang Nord. Cet élevage compte une quinzaine de femelles en production et deux mâles.

Dans ces élevages, chaque femelle donne naissance au printemps à des renardeaux au nombre de 3 à 5. Dès la naissance, la femelle en prend soin, mais il arrive parfois qu'elle se désintéresse de ses petits. L'éleveur s'empresse de substituer la mère par une chatte en lactation. Au sevrage, l'alimentation des renardeaux est constituée d'une moulée qui leur est adaptée et occasionnellement de viande fraîche provenant d'animaux



Élevage du renard. Nouvelles installations chez Jean Beaudoin, en 1935. (Collection Gaétane Beaudoin)



Dans la famille Beaudoin, on porte fièrement les collets de manteaux de renard. (Collection Gaétane Beaudoin)

morts sur les fermes des environs. À l'automne, les producteurs achètent de vieux chevaux à 5 \$ qu'ils dépècent et gardent au frais pour alimenter leurs renards.

Dans ces élevages, nous retrouvons du renard roux, renard argenté et renard platine. La compétition entre les éleveurs est soutenue par des expositions provinciales, où ils exhibent leurs plus belles bêtes. Au début de l'hiver, lorsque la fourrure a atteint son maximum de densité, les renards du printemps sont abattus. La peau est enlevée, séchée et expédiée à la Compagnie La Canadienne de Montréal. Le producteur reçoit un prix moyen de 125 \$ la fourrure, au cours des meilleures années.



Jean Beaudoin nous présente son renard reproducteur acheté en Alberta, en 1941, au coût de 500 \$. (Collection Gaétane Beaudoin)



Renards participant à une compétition provinciale. (Collection Gaétane Beaudoin)



Les peaux vendues vont répondre à un besoin de la mode féminine de l'époque. Les dames aiment glisser leurs mains dans un manchon de fourrure. Elles apprécient encore plus ces superbes collets de manteaux en renard. Peu à peu, cette mode passe. À partir de 1945, la demande est moins forte et les prix payés aux producteurs sont en baisse. Comme cet élevage devient moins rentable, les éleveurs abandonnent. Vers 1955, les cages se retrouvent vides.

Le lapin

Des dizaines de garçons de Courcelles ont gardé des lapins un jour ou l'autre. Ils aiment bien avoir un mâle et une femelle pour avoir l'occasion

de regarder grandir des lapereaux. Après un certain temps, l'intérêt n'y est plus et les lapins sont abattus.

En 1968, MM. Gaétan Roy, Clément Blanchette et Marc Lapierre se lancent à temps partiel dans la production commerciale. Leur élevage compte près de 300 lapins. En 1970, M. Roy fabrique des équipements de clapiers et les expérimente avec près de 200 lapins au 162, rue Principale. Il poursuit cet élevage jusqu'en 1985.

Cet animal est très prolifique. La femelle, en gestation 31 jours, donne naissance à une portée de 6 à 8 lapereaux. Au cours d'une même année, elle peut donner de 6 à 8 portées. Les lapins sont expédiés à l'abattoir de Saint-Polycarpe à l'âge de 10 semaines et pèsent environ 5 livres.

Aujourd'hui, nous retrouvons un élevage d'une centaine de lapins sur la ferme de M. Fidel Coulombe.

Le vison

Le renard a connu ses heures de gloire, et le vison a aussi été de passage à Courcelles.

En 1970, M. Carol Patry entreprend l'élevage du vison au moment où le manteau de vison est à la mode. Sa visionnière, chez son père, sur la route 108, accueille environ 400 visons. La femelle donne naissance à 3 ou 4 petits au printemps. À la fin de l'automne, ils ont atteint la taille adulte et sont vendus pour leur fourrure. Selon ses qualités, une fourrure



Élevage de lapins chez Gaétan Roy. (Collection Laurette et Gaétan Roy)

rapporte environ 30 \$. M. Patry abandonne cette production en 1975.

Le chinchilla

De 1980 à 1985, M. Jacques Duquette pratique l'élevage du chinchilla dans son sous-sol au 118, rue Principale. Ce petit rongeur à pelage soyeux est élevé pour sa fourrure.

La perruche

En 1974, M. Clément Blanchette débute l'élevage de perruches dans son sous-sol au 140, avenue du Domaine. Il produit près de 2 000 oisillons par année. En 1990, il déménage ses oiseaux dans un bâtiment près de la maison au 212, rue Principale. Actuellement, il produit annuellement environ 6 000 perruches ondulées.



Clément Blanchette, éleveur de perruches ondulées. (Collection Fernande et Clément Blanchette)



Partie des installations pour l'élevage des perruches ondulées. (Collection Fernande et Clément Blanchette)





Animaux de boucherie sur la ferme de Grégoire et Magloire Leclerc. (Collection Florence Leclerc)



Meunerie construite par Napoléon Robert, en 1944. (Collection Jacqueline et Guy Lessard)

Animaux de boucherie

Si la vache laitière, le porc, le mouton et la poule étaient à l'honneur sur nos fermes, au cours des dernières années, certains éleveurs ont trouvé d'autres intérêts. Ils pratiquent l'élevage d'animaux de boucherie. Comme cette production est moins exigeante, l'éleveur peut vaquer à d'autres occupations. D'une ferme à l'autre, nous rencontrons des races différentes. Un élevage plus particulier se pratique sur la ferme de M. Fidel Coulombe. Nous pouvons y observer un troupeau de cervidés constitué de daims et de cerfs rouges.

Les abattoirs

Les fermiers ont longtemps fait l'abattage de leurs animaux pour les besoins de leur famille. Par la même occasion, ils ont aussi offert de la viande dans le voisinage. Si l'on abat en été, on a déjà prévu où irait chaque pièce de viande pour une utilisation à court terme. Bien sûr, une certaine quantité est cuite et mise à conserver sous vide dans des pots de verre. Généralement, on préfère abattre quelque temps avant Noël. L'hiver, qui débute, permet de conserver des quantités de viande dans des glacières à l'extérieur.

Dans le secteur du village, le premier boucher connu est M. Hilaire Blais qui tenait une boucherie avant la fondation de Courcelles.

En 1919, M. Alphé Bernier cons-

truit une boucherie des plus modernes pour l'époque. Le bâtiment, situé près du pont, entre le 216 et le 220 de la rue Principale, comprend l'abattoir, une salle de coupe des viandes munie d'un comptoir pour recevoir la clientèle et d'une chambre froide pour la conservation de la viande. Comme l'électricité n'existe pas encore à Courcelles, cette chambre froide ressemble à un corridor de 4 pieds de largeur sur 16 pieds de longueur. Le boucher circule dans cet espace pour aller déposer la viande dans des casiers de bois s'enfonçant profondément dans une muraille de glace. Cette muraille est constituée de blocs de glace taillés sur la rivière en hiver et empilés à l'arrière et autour des casiers. Au cours de l'été, la glace libère progressivement le froid pour conserver la viande.

En 1928, M. Ernest Bilodeau achète le commerce et poursuit l'abattage des animaux pour des fermiers de la paroisse et pour desservir sa clientèle. Aidé de ses garçons, il poursuit les activités pendant environ quatre ans. M. Bilodeau offre le service des viandes de porte en porte dans les rangs de la paroisse et se rend jusqu'au Petit Lac Lambton.

Vers 1922, M. Cléophas Duquette fait l'abattage des bêtes pour approvisionner sa boucherie et accommoder des fermiers de la paroisse. M. Hubert Bégin y a travaillé comme vendeur de viande sur la route.

En 1945, M. Léonide Couture achète le commerce de M. Duquette, situé au 102, rue du Moulin, et poursuit l'abattage des bêtes le lundi pour les besoins de sa boucherie. Les installations, adjacentes à son commerce, demeurent en opération jusqu'en 1965.

En 1951, M. Victor Bizier érige un abattoir en bordure de la rivière, voisin du 125, avenue du Domaine. Une journée par semaine, M. Évariste Jobin y abat les bœufs et lards destinés à approvisionner la boucherie de M. Bizier. Les opérations cessent en 1955.

L'évolution des mesures d'hygiène fait en sorte que depuis une vingtaine d'années, les animaux destinés à la consommation humaine doivent être abattus dans un abattoir reconnu où des inspecteurs procèdent à des vérifications.

Les meuneries

L'histoire de nos ancêtres s'établissant à Courcelles nous montre qu'ils pratiquent l'autosuffisance dans bien des domaines. Des champs de blé et de sarrasin font en sorte que les fermiers se présentent à l'automne au moulin à farine de M. François Bernier pour faire moudre leur grain. Ils en repartent avec leurs provisions de farine pour leur famille. Tout au long de l'année, elle entrera dans la fabrication de pains, galettes, gâteaux, tartes, crêpes de sarrasin, etc.

M. Gérard Bernier nous racontait qu'il a eu beaucoup de travail au temps de la grande crise économique des années '30. Le moulin à scie fonctionnait le jour et le moulin à farine était en opération toute la nuit, en automne. M. Bernier prépare aussi des moulées de grains, de blé d'Inde et des moulées balancées pour les cultivateurs et M. Napoléon Robert en fait la vente à son magasin. En 1945, M. Gérard Bernier constate que ses équipements ne sont plus assez productifs et cesse de moudre.



Gérard Paré travaille à la meunerie J.A. Nadeau, 1965. (Collection Francine et Gérard Paré)

À l'été de 1944, M. Napoléon Robert construit une meunerie très moderne, au 145, rue Principale, pour répondre aux besoins croissants de sa clientèle. Le bâtiment s'élève en bordure de la voie ferrée afin de pouvoir recevoir le grain par wagons du Québec Central.

En 1947, il vend cette entreprise à M. J. Adrien Nadeau qui continue à moudre le grain des fermiers de la paroisse et prépare aussi des moulées balancées sous la bannière Shur-Gain.

Des prix sur la ferme

Les prix relevés ici sont tirés du livre de comptabilité de M. Aurèle Bélanger, commerçant de Courcelles.

1908

pommes	0,05 \$ la douzaine
bœuf	0,04 \$ / livre
laine	0,30 \$ / livre

1919

Vente des récoltes de l'année

foin	340,00 \$
sarrasin	77,03 \$
orge	119,32 \$
blé	21,84 \$
patates	87,13 \$
avoine	145,45 \$
paille	60,00 \$

1919-1922

laine	0,60 \$ / livre
laine filée	1,10 \$ / livre
bœuf	0,10 \$ / livre
lard	0,20 \$
une journée de battage	7,00 \$
avoine	1,00 \$ / minot
blé	2,00 \$ / minot
« pacage pour animaux »	0,50 \$ / mois
1 vache	45,00 \$
1 taure de 2 ans	40,00 \$
1 herse à ressorts	8,75 \$
1 herse à disque	35,00 \$
1 faucheuse d'occasion	8,00 \$
moulée chez	
François Bernier	0,02 \$ / livre
clous	0,07 \$ / livre

1924-1926

chaudière de fraises	0,50 \$
travail aux récoltes	0,20 \$ et 0,25 \$ / heure
avoine	1,75 \$ / 100 livres
sarrasin	2,00 \$ / 100 livres
blé	2,00 \$ / 100 livres
foin	0,08 \$ / botte
paille	0,05 \$ / botte
patate	0,50 \$ / minot
maïs-grain	2,25 \$ / 100 livres
lard	0,18 \$ / livre

1931 (Période de crise, les prix baissent)

orge	1,00 \$ / 100 livres
avoine	1,00 \$ / 100 livres
blé	1,00 \$ / 100 livres
sarrasin	1,00 \$ / 100 livres

Comptabilité de M. Adrien St-Pierre

1947

bois franc de 4 pieds	13,50 / corde
bouleau de 4 pieds	10,00 \$ / corde

1949

tracteur neuf équipé de chaînes, poulie, faucheuse, charrue double et herse à disques	1 900,00 \$
---	-------------

1950

moulée d'avoine	3,50 \$ / 100 livres
œufs	0,30 \$ à 0,50 \$ / douzaine
salaires en usine	0,70 \$ / heure
salaires sur la ferme	0,60 \$ / heure

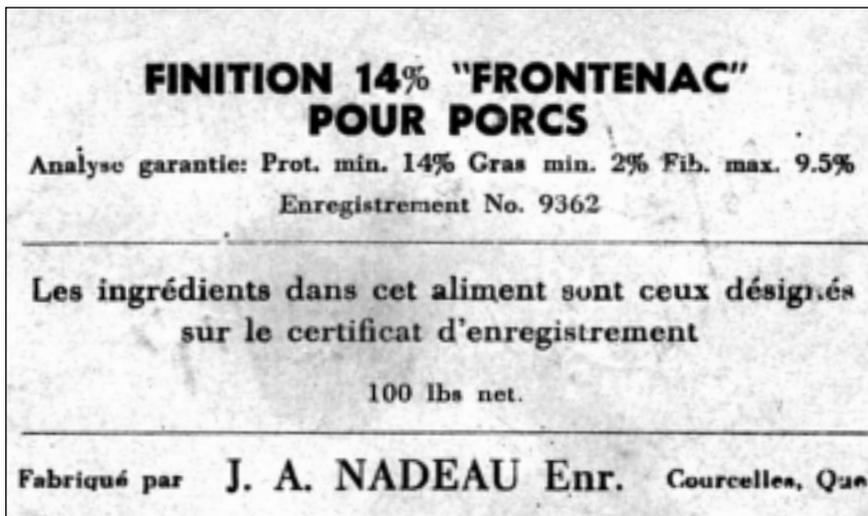
1957

vente de crème pour l'année	1 708,81 \$
-----------------------------	-------------

1960

1 veau	40,00 \$
porcelets pour l'engraissement	8,00 \$ à 10,00 \$ / unité





Étiquette apposée sur les sacs de moulée pour les porcs à la meunerie J.A. Nadeau Enr. (Collection Francine et Gérard Paré)

Un personnel de sept à huit travailleurs s'affaire à préparer différentes moutures destinées aux troupeaux laitiers, aux pondeuses et à l'engraissement des porcs. M. Nadeau cesse les opérations en 1970. M. Eddy Laflamme en devient propriétaire et cède la meunerie, deux ans plus tard, à la Coopérative de Lambton qui dessert sa clientèle à partir de ses installations de Lambton. En 1973, un service de nettoyage et de réparation des sacs vides de moulée est mis sur pied. Les

sacs sont ainsi récupérés pour une nouvelle utilisation. Le bâtiment sert d'entrepôt à partir de 1986. En 1992, elle est démolie pour faire place à la résidence de M. Claude Boulanger.

De 1964 à 1984, M. Hervé Bellavance tient un comptoir de vente de moulée destinée aux différentes espèces animales de la ferme, au 470, route 108. Il est représentant pour différentes compagnies et il fait aussi la vente de médicaments pour animaux, des suppléments ali-



Il y a de la relève chez les maréchaux-ferrants. François St-Pierre est à l'œuvre. (Collection Claudette et André St-Pierre)

mentaires et des engrais chimiques destinés aux cultures céréalières et fourragères.

À LA BOUTIQUE DE FORGE

La boutique de forge est l'ancêtre de nos garages de mécanique et ateliers de soudure. C'est là que les gens se retrouvaient pour faire réparer des voitures, « sleighs » et des instruments aratoires endommagés.

La technique du travail du fer était bien différente de celle d'aujourd'hui. Nous retrouvons un feu de charbon accompagné d'une soufflerie manuelle qui rend le feu plus ardent. Le forgeron place la pièce de fer dans la braise pour la faire rougir. Il place cette pièce sur l'enclume et, à l'aide de son marteau, lui donne la forme désirée. Il peut la rendre plus large, plus longue, l'arrondir, l'amincir ou la lier à une autre pièce déjà rougie. C'est par cette technique qu'il peut modeler les fers des chevaux.

Les jours de pluie amènent un peu plus de gens à la forge. Ces jours-là, on en profite pour venir faire « referrer » un cheval, réparer une pièce brisée ou solidifier une roue de voiture.

Forgeron Ernest Bureau

Le 1^{er} septembre 1907, M. Ernest Bureau achète la forge plutôt rudimentaire de M. Tom Coulombe, en opération depuis quelques années. Avec la croissance de Courcelles, M. Bureau décide de reconstruire entièrement ce bâtiment situé au 198, rue Principale, au coin de la rue de l'Église. C'est un édifice spacieux de trois étages dont le premier est réservé pour sa nouvelle forge.

M. Bureau exerce le métier de forgeron pendant 42 ans. Il s'occupe de ferrer les chevaux, fabriquer ou réparer les « berlots », des charrues à neige, des rouleaux à neige, des voitures de travail et des instruments aratoires. Il est actif jusqu'à 2 mois de son décès survenu en 1949. Par la suite, la boutique demeure fermée jusqu'en 1957, au moment où cet espace est transformé en restaurant.

Forgeron Frédéric Coulombe

M. Frédéric Coulombe, fils, organise une forge au 174, rue Principale, à une date indéterminée.

En 1929, M. René Morin, marié à M^{me} Émérentienne Labrecque achète la boutique et y travaille jusqu'en 1936. La famille Morin compte neuf enfants au moment de son départ à Val-Alain où six autres enfants ont vu le jour.

En 1936, M. Noé Bédard fait l'acquisition de la forge pour l'opérer jusqu'en 1940. Le nouvel acquéreur M. Napoléon Rodrigue la transforme en résidence.

Forgeron Émile Lessard

En 1917, M. Émile Lessard, marié à M^{me} Anna Faucher, arrive à Courcelles et s'installe dans la forge qui aurait appartenu à M. Alphonse Bernier. Cette forge est située sur la rue Principale, au coin de l'avenue du Domaine. Entre l'avenue du Domaine et de l'Église, nous retrouvons le magasin de M. Napoléon Doyon, la résidence de M. Lessard, la forge et juste en arrière une résidence de quatre logements. Le bâtiment comprend deux parties : la partie avant est occupée par la forge et la partie arrière peut accueillir une vache et une dizaine de chevaux.

M. Lessard ferre les chevaux et répare bien des pièces différentes, mais réparer des roues de voiture devient un vrai spectacle. Sa fille, M^{me} Rose-Hélène Lessard, nous raconte comment il procède pour installer la bande métallique qui recouvre la roue de bois. De grandes bandes circulaires sont préparées en ayant soin qu'elles soient un peu plus petites que les roues de bois. Par les beaux samedis soirs, de temps calme, il allume un feu dans la cour arrière. Les jeunes du village se rassemblent auprès du feu et sont fascinés par ce qui se passe. M. Lessard dispose la braise en décrivant un cercle et y place un bandage de roue. Lorsque le métal change de couleur, il la retire et en place une autre. La magie s'opère ; le bandage rougi est maintenant un peu plus grand que la roue. Notre forgeron ajuste le bandage sur la roue de bois

et le refroidit avec de l'eau. Le métal se contracte et la bande est fixée fermement sur la roue. Il est à nouveau prêt à répéter la même manœuvre avec une autre bande.

Comme ses voisins, MM. Hilaire Fortier et Hubert Bégin, M. Lessard offre en location des places pour dételer les chevaux. Le dimanche matin, les gens arrivent pour la messe, détellent leurs chevaux et les entrent à l'écurie. Les gens les plus éloignés ont aussi apporté une collation pour avaler avant de retourner chez eux. Vers 1925, la location d'une place pour dételer est fixée à 3,00 \$ pour l'année. Étant donné la rareté de l'argent, les gens paient souvent avec des produits de la ferme tels : une corde de bois de chauffage, de la viande, des œufs, du foin ou du grain.



Émile Lessard pose devant sa boutique de forge sur la rue Principale. Il est accompagné de son beau-frère Alfred Faucher dit « le sourd », Rose-Hélène, son épouse Anna Faucher et son fils Robert. (Collection Rose-Hélène Lessard)

Après une quinzaine d'années, la fumée de forge a considérablement miné la santé de M. Lessard. Il abandonne la forge pour devenir vendeur de machines aratoires Massey-Harris. Son employé, M. Arsène Couture, poursuit les activités.

La forge de M. Émile Lessard ferme ses portes en 1935 et elle est aussitôt modifiée pour devenir un agrandissement à la maison. Cette maison modifiée offre quatre unités de logement. Plus tard, elle abandonne sa place sur le coin de la rue du Domaine pour se retrouver un peu plus loin sur la rue Principale. Il s'agit de la maison

familiale de M. Delphis Lessard, située au 166, rue Principale.

Forgeron Arsène Couture

Entre les années 1920 et 1925, M. Arsène Couture débute son apprentissage de forgeron dans les chantiers du Maine. Il est de retour dans la région lorsque la Compagnie Breakey entreprend ses grands chantiers de Saint-Hilaire-de-Dorset. Il se marie à M^{me} Irène Bizier en 1928. À cette époque, il partage son temps entre la réparation du matériel de chantier et le travail de forgeron chez M. Émile Lessard.

En 1934, il débute la construction d'une maison et d'une forge modeste au 117, avenue de la Rivière. La famille y emménage à l'automne 1935. Après un certain temps, M. Couture se retrouve à l'étroit dans sa forge et en érige une plus spacieuse près de la rue, et du côté droit de la maison. Des problèmes de santé forcent M. Couture à fermer sa forge vers 1943.

Forgeron Tharcisius Rouillard

M. Tharcisius Rouillard suit une formation avec M. Alfred Gosselin, forgeron de Saint-Éphrem, à l'été de 1947. À l'automne, il achète la forge de M. Arsène Couture et la déménage sur la rue Principale à l'emplacement actuel du garage Rouillard. À l'été 1948, la forge entre en opération et M. Arsène Couture est embauché pour une période de trois mois.

M. Rouillard peut être considéré comme le dernier forgeron de Courcelles. Avec l'apparition des tracteurs, les chevaux à ferrer se font plus rares. Notre forgeron s'applique à fabriquer des gardes de galerie et d'escalier, et des poteaux décoratifs en fer forgé. Le feu de forge est toujours en fonction pour rougir le métal afin de le plier au marteau sur l'enclume, mais la soudure à arc électrique est de plus en plus utilisée.

En 1961, M. Tharcisius Rouillard vend sa forge à son frère Benoît pour poursuivre sa carrière comme soudeur à Sherbrooke. La forge devient le garage Benoît Rouillard.



Ferme Québec Balsams Inc.



Spécimen de sapin naturel vendu par Normand Couture dans les débuts de la compagnie.



Aujourd'hui, les sapins cultivés ont remplacé les arbres naturels. Plantation Blanchette dans le rang 8 Nord, à Courcelles.

La tradition de décorer un conifère fait partie de la célébration de Noël dans de nombreuses régions du monde. Cette coutume est très ancienne car on a depuis bien longtemps utilisé les arbres à feuilles résistantes pour célébrer le solstice d'hiver. De même que la naissance de Jésus représente une promesse de résurrection pour les chrétiens, les plantes qui restent toujours vertes rappelaient aux peuples primitifs que le printemps allait revenir et que de nouveau la terre allait porter des fruits en abondance.

Le premier arbre de Noël du Canada apparaît en 1781 à Sorel, au Québec. Le baron Frédérick Von Riedesel, originaire d'Allemagne, choisit dans la forêt près de sa demeure un magnifique sapin baumier qu'il orna de bougies blanches. Par la suite, la coutume se répandit rapidement grâce aux immigrants allemands et britanniques qui s'installaient un peu partout au Canada.

C'est en 1955, que Normand Couture, avec son goût du commerce et de la nature se lance dans le commerce de l'arbre de Noël. Il achète son

premier terrain de Monsieur Roger Bernier de Courcelles dans le rang Fortier. C'est en coupant du bois et en écorçant du tremble qu'il réussit à accumuler l'argent nécessaire pour cet achat.

M. Grégoire Couture, frère de Normand, a participé à la naissance puis à l'expansion de Québec Balsams. Grégoire relate que les premiers arbres vendus par Normand l'ont été à un commerçant du Québec qui les avait expédiés à Baltimore. Normand s'était rendu à Baltimore pour rencontrer l'acheteur de ses arbres dans le but de les lui vendre directement l'année suivante. Cette relation d'affaires a duré de nombreuses années. Par la suite, Normand a développé de nouveaux marchés en Caroline du Nord, dans l'Illinois, en Ohio et au Venezuela.

Damien Gosselin fut le premier à vendre des arbres à Normand en 1955. Son fils Maurice se souvient des arbres naturels qui étaient vendus en paquets de 2 à 5 arbres aux Américains. Il relate que les sapins étaient ramassés en petites quantités par camion chez les divers propriétaires en plus de ceux que Normand coupait sur ses propres terres. Il se souvient que son père, Damien, avait passé beaucoup de temps à chercher la façon la plus efficace d'attacher les arbres



Nous célébrons le 30^e anniversaire de Québec Balsams. Dans l'ordre : M. et M^{me} Grégoire Couture de La Guadeloupe, M. et M^{me} Émile Cloutier de Audet, M. et M^{me} Normand Couture, M. et M^{me} Damien Gosselin, M. et M^{me} Mandoza Bélanger et M. et M^{me} Rémi Robert de Lac Drolet



M. et M^{me} Damien Gosselin et leur fils Maurice

en paquets. Maurice se rappelle également du moment où Normand avait reçu son premier chèque d'un montant de plus de 3 000,00\$ pour sa première vente.

M. René Robert du Lac Drolet rapporte que les méthodes culturales ont bien changé depuis les débuts de la compagnie : en effet, à l'époque les sapins n'étaient pas taillés du tout et aucun pesticide ni engrais n'étaient utilisés pour améliorer l'apparence des arbres.

M. Jean-Guy Roy, de Sherbrooke, qui a aidé Normand jusqu'à son décès et son fils, par la suite, se rappelle des premières plantations. Au début des années '70, Normand avait loué un

terrain à Audet pour y planter des petits transplants donnés par le Gouvernement du Québec. Les arbres étaient plantés à la main ou avec des planteuses prêtées par le Gouvernement. Il se souvient des gros feux que les hommes faisaient pour se réchauffer durant la récolte.

C'est dans les années '60 que Camilien Bélanger de Courcelles a commencé à participer à la récolte des arbres de Noël. Il se souvient bien de l'énorme effort physique que cela impliquait : les arbres coupés à la hache, attachés en paquets et chargés à la main. Aujourd'hui, même à la retraite, il participe aux travaux de l'entreprise avec son fils Réjean.



M. René Robert

Gérald, fils de Normand, évoque le fait d'avoir gelé à travailler aux sapins quand il était plus jeune. Il devait étiqueter chaque arbre avec un *tag* de carton à l'aide d'une brocheuse qui brisait continuellement. Pour étiqueter les arbres, il devait travailler à mains nues et les arbres étaient souvent ensevelis sous deux pieds de neige. D'autres jours, c'était les camions qui restaient pris sur la glace ou dans les fossés.

Le souvenir le plus marquant de Gérald est de voir Luc Bélanger circuler à vive allure dans les rangs glacés avec son petit camion d'une tonne qui tangué. Il est toujours trop chargé, mais d'après lui, il y a toujours de la place pour mettre d'autres sapins. Il transporte les arbres qui sont ensuite chargés dans des wagons du Québec Central, à la gare de Courcelles.



Réjean Bélanger et Yvan Paradis discutent durant la plantation des jeunes sapins, sous les yeux attentifs de deux travailleurs mexicains, Louis-Daniel Escobar Ponce et Anastacio Bastida Contreras.



M. Camilien Bélanger est toujours prêt à donner un bon coup de main.





M. et M^{me} Jean-Guy Roy

Faits saillants :

- Dans les années 60, après avoir manqué la connection avec le bateau pour le Venezuela à New York, Normand décide d'envoyer les camions de Quirion Transport à Miami pour charger les arbres à bord d'un avion cargo. Malheureusement, les arbres n'arrivent jamais puisque l'avion s'écrase lors du décollage, dans la banlieue de Miami et fait 8 morts.
- Gagnant du plus bel arbre du Canada en 1997 et en 1998.
- Finaliste au concours de la chambre de Commerce de Sherbrooke en 1997.



Daniel Robert coupe des arbres sur la Ferme Goupil, situé à Saint-Romain.



Production de petits plants en récipients dans une serre.

- Récipiendaire de la médaille de bronze de l'Ordre Nationale de Mérite Agricole en 2002.

C'est en 1985 que Gérald prend le contrôle de la compagnie, suite au décès de son père. Les premières années ont été très difficiles mais la persévérance de l'équipe permet à Quebec Balsams Export de se démarquer sur le marché de l'exportation. Dès les premières années, l'emphase est mise sur la qualité du produit, l'amélioration et la fabrication de nouvelles machineries, l'ajout de nouveaux marchés et l'augmentation de la production. Les sapins de plantation remplacent graduellement les sapins naturels. La gestion des coûts de production et l'augmentation de la qualité sont grandement améliorées. La gestion des coûts demeure primordiale étant donné que la production d'un arbre de 7 pieds nécessite entre 12 et 15 années.

Au début des années 90, QBE achète une participation dans une entreprise (Production Résinex)



Réjean Bélanger travaille pour l'entreprise depuis plus de 12 ans.



Fernand Coulombe et Daniel Bélanger participent à la récolte en automne.

spécialisée dans la production de petits plants en récipients et à racines nues, pour l'industrie de l'arbre de Noël. Cette acquisition servira à augmenter la qualité génétique des petits arbres plantés à chaque année.

La production en jardin de la graine (provenant des cocottes) à un transplant de 12 à 15 pouces va nécessiter habituellement cinq années. Aujourd'hui Ferme Quebec Balsams les produit en trois années en combinant la production en serre (pendant 1 an) et en jardin (pendant 2 ans) avec irrigation, engrais et contrôle des mauvaises herbes.

Après l'obtention d'un plant de 12 à 15 pouces, l'étape suivante consiste de planter les transplants en champs, pour une période entre 7 et 10 ans. À chaque année, les arbres doivent être taillés et fertilisés. De plus, les insectes, les maladies et les mauvaises herbes doivent être contrôlés pour



Simon Bélanger vient prêter main forte à chaque automne, depuis plusieurs années.



Plantation sur un terrain en location, chez Jules Bélanger



Production de tranplants en jardin dans le rang 8 Nord, à Courcelles

s'assurer d'une excellente qualité.

La récolte constitue la période cruciale de l'année. Durant une période d'environ 6 semaines, un peu plus de 125 000 sapins baumiers et Fraser seront coupés, attachés et chargés à bord de conteneurs et de remorques réfrigérées, de remorques fermées ainsi que de *flat-beds*. Tous ces arbres seront expédiés dans une vingtaine de pays en Amérique du Sud, en Amérique Centrale et dans les Caraïbes. De plus, la moitié de la production sera expédiée dans une quinzaine d'États américains.

Depuis environ 10 ans, Québec Balsams produit environ 60 000 couronnes au Nouveau-Brunswick. Plus de cent personnes travaillent à les

fabriquer. En 1999, Gérald s'est associé à Daniel et Yvan Robert du Lac Drolet pour fabriquer des couronnes et des décorations pour cimetières de qualité supérieure, ici même au Québec.

Comme la production annuelle provenant de ses plantations ne suffit pas à la demande, Gérald a conservé des relations d'affaires avec les fils des personnes de qui son père achetait des arbres soit: Maurice et Michel Gosselin ainsi que les garçons de M. Robert au Lac Drolet, Serge, Michel, Richard, Yvan et Daniel.

Au cours des années, Gérald a aussi acheté plusieurs coupes de sapins, ainsi que différents compétiteurs. L'achat d'arbres au Nouveau-Brun-

wick et en Nouvelle-Écosse s'est aussi avéré nécessaire, pour satisfaire à la demande. Les succès que connaît l'entreprise dépendent beaucoup de la qualité des employés à son service.

Au cours de la prochaine année, l'entreprise devrait obtenir une certification environnementale ISO 14001, une première en Amérique du Nord, dans l'industrie de l'arbre de Noël.

La famille Couture célébrera ses cinquante ans dans la production d'arbres de Noël, en 2005. Pour cette occasion, Québec Balsams Export sera hôte de la journée champêtre de l'Association canadienne des producteurs d'arbres de Noël, qui aura lieu sur les fermes de l'entreprise à Courcelles.



Gérald Couture, au centre, accompagné de son épouse Joanne et de Kevin Frost, responsable du bureau



Serge Lapierre et Christian Blanchette discutent avec un producteur, lors de la visite d'une ferme dans l'État de New York.



ferme familiale Lapierre



Ferme Paul Lapierre en 1963



Ferme Rosaire et Sébastien Lapierre en 1985

C'est en 1932, que Paul Lapierre fait l'acquisition, auprès de M. Apollinaire Goulet, d'une maison, de bâtiments agricoles et d'une terre d'environ une centaine d'acres de superficie située dans le rang 8 Sud à Courcelles sur laquelle, il élève ses 10 enfants avec l'aide de son épouse Jeannette Boulanger. Vivant modestement, la famille de Paul Lapierre s'établit en ces lieux avec le respect, le courage et cette volonté de réussite.

Au cours des années, deux de ses fils, Sébastien et Rosaire, travaillent vaillamment sur la ferme avec leur père et développent un intérêt certain à l'agriculture. Sébastien, qui travaille aux chantiers forestiers de façon saisonnière, achète la ferme voisine de monsieur Stanislas Couture en 1957. Il épouse Irène Lachance l'année suivante et sept enfants naissent de cette union.

Rosaire, pour sa part, qui est demeuré chez son père convole en justes noces avec Jacqueline Couture en 1960 et prend possession de la ferme en 1963. Ils accueillent en leur demeure quatre enfants.

Depuis 1962, année où Rosaire récupère les vaches laitières de Sébastien pour les regrouper avec les siennes, une étroite complicité existe entre les deux frères. Sébastien continue de travailler aux chantiers forestiers plusieurs mois durant l'année. Les fins de semaine et la belle saison venue, il apporte sa contribution en collaborant et en partageant le travail sur la terre. Étant donné la proximité des deux fermes, les deux frères ont toujours exécuté les travaux aux champs ensemble et acheté en commun machineries agricoles, outillages et autre biens utiles pour les deux entreprises.

En 1969, Sébastien décide de ne plus retourner aux chantiers forestiers. Quelques années auparavant, l'étroite collaboration entre les deux frères avait abouti à la formation d'une société: Ferme Rosaire et Sébastien Lapierre.

Les deux frères ont acquis plusieurs terrains au fil des ans. Sébastien achète les lots de M. Arthur Tardif en 1961. Quelques années plus tard, en 1968, il fait l'acquisition d'une terre appartenant à M. Majorique Couture. En 1970, il s'entend avec MM. Napoléon et Armand Longchamps et prend possession de leur érablière. De plus, il fait l'achat d'un terrain qui appartient à M. Adjutor Couture en 1971.

Dans la même vague d'acquisition de terrains durant ces années, Rosaire et Sébastien achètent en partenariat une terre comprenant une érablière et un boisé de M. Antonio Tardif en



Ferme Romané Inc. en 2002



Ferme Sébastien Lapierre en 1977



Étable chez Sébastien convertie en remise et atelier en 1987



Maison Sébastien Lapierre en 1995



Cabane à sucre en 2002

1963. Plus tard, en 1971, ils transigent avec M. Napoléon Longchamps et prennent possession de ses lots. Enfin, Rosaire achète en 1974 l'érablière de son beau-père, M. Lionel Couture.

En 1979, les frères Lapierre mettent en commun tous les biens et les terrains et ne conservent que les érablières comme propriétés distinctes. Cette même année, ils décident de modifier et d'agrandir l'étable existante chez Rosaire afin de regrouper tous les animaux en un même lieu, installent un nouveau système de traite et réaménagent l'ancienne étable chez Sébastien en remise à machinerie. Ils érigent un deuxième silo près de l'autre bâti trois ans auparavant. Le nouveau bâtiment loge environ 130 bovins laitiers. À ce jour, l'entreprise possède environ 1 000 acres dont 250 sont voués à la culture fourragère et céréalière.

La raison sociale de l'entreprise change en 1989 pour devenir Ferme Romané inc. Rosaire et Sébastien détiennent chacun 50 % des actions de la compagnie. Suite à cette dernière modification administrative, on songe sérieusement à laisser plus de place à la relève. En 1990, Rosaire prend la décision de céder ses parts à deux des fils de son frère.

Marcel, l'aîné des enfants de Sébastien, a presque toujours travaillé sur l'entreprise familiale. Ouvrier manuel, il s'occupe de l'entretien en général des bâtiments, de la machinerie et des équipements et il affectionne le temps passé à l'érablière.

René, qui est allé étudier en gestion et exploitation d'entreprise agricole

pendant deux ans et demi à St-Hyacinthe, revient pour s'établir sur la ferme. Il est responsable de la régie du troupeau, de la gestion des champs et prend en charge, au cours des années



Propriétaires Ferme Romané Inc. Marcel, Richard et René Lapierre en 2002

qui suivront, la comptabilité de la compagnie.

L'entreprise continue d'investir dans son développement et cherche à améliorer ses acquis. Elle achète la terre de M^{me} Évangéliste Goulet en 1992 afin d'augmenter la surface en culture maïs, surtout, pour faciliter la construction de la fosse à fumier l'année suivante.

Richard, le cadet des fils de Sébastien, rejoint ses deux frères, en 1996, pour s'établir lui aussi sur le bien familial. De retour d'un séjour académique à St-Hyacinthe, il se révèle comme excellent ouvrier, opérateur de machineries et il supervise l'ensemble des travaux relatifs aux boisés.

Cette même année, Sébastien, à son tour décide de se départir de ses parts. Il conserve l'érablière pour la revendre quelques années plus tard à ses trois fils qui se partagent également les actions de la compagnie.

Les destinées de l'entreprise familiale sont maintenant entre les mains de ces trois nouveaux partenaires. Ces derniers décident d'investir dans l'expansion, l'amélioration et la performance. En 2000, après avoir acheté la ferme voisine de M. Daniel Tardif ; terrains, bâtiments, troupeau et quota laitier ; l'entreprise change l'ancien équipement de traite pour un système de traite à retrait automatique, installe un nouveau système de ventilation naturelle, améliore le confort des animaux et modifie le système d'alimentation des vaches laitières.

À ce jour, l'entreprise familiale Ferme Romané Inc. possède un cheptel laitier de 150 têtes et s'étend sur une superficie de 1 300 acres, dont 380 acres sont consacrés en pâturages et aux récoltes.

Elle loue en plus environ 70 acres en culture de quelques voisins. Elle exploite aussi une érablière de 4 500 entailles.

Les trois frères, Marcel, René et Richard Lapierre, ont à cœur le développement et la pérennité de l'entreprise familiale. Tant que la pluie tombera, tant que le soleil s'élèvera au matin, tant que l'avenir sera prometteur de jours heureux, la ferme familiale Lapierre d'autrefois sera encore présente demain à relever les nouveaux défis de la production agricole contemporaine.



Ferme ST-PIERRE inc.

En 1942, Adrien St-Pierre épouse Gemma Lacasse et s'installe sur une ferme, qu'il a achetée de sa mère et qui n'était plus cultivée depuis une dizaine d'années. Le troupeau compte six vaches, deux ou trois taures, cinq ou six moutons et une dizaine de poules. De 1946 à 1948, il délaisse la ferme et s'installe à Saint-Romain pour exploiter un moulin à scie avec son frère Conrad en attendant que celui-ci soit majeur. Entre-temps la grange est détruite par un incendie.

À l'automne 1948, il revient sur la ferme à Courcelles et démarre l'entreprise actuelle. Il achète les terrains de J.E. Tardif, emplacement actuel de la ferme, et un autre de François Goulet ; la superficie de la ferme passe de 60 à 150 acres. Au même automne, il déménage la maison où elle est présentement. Au printemps 1949, il construit une nouvelle grange, achète un tracteur, tout l'équipement nécessaire ainsi que 10 vaches, quelques taures, trois ou quatre truies pour l'élevage de porcs et 25 poules.

En 1955, il construit une porcherie; en 1957, il vend sur le marché 86 porcs, la production porcine ira en progressant pour atteindre les 600 porcs produits annuellement. Dans les années 70, un troupeau de 30 à 35 truies assurent une grande partie de la production. La production porcine sera abandonnée en 1981 car la porcherie d'engraissement était à reconstruire, les normes environnementales



La ferme en 1955

exigeaient de s'éloigner du village et Adrien prit sa retraite.

Au fil des années, les terres d'Arthur Couture (une partie), de Léo Duquette, d'Adélarde Blanchette, d'Armand Longchamps, de Denis Lapierre et d'Adjutor Couture ont été achetées et 48 acres sont en location. De grandes superficies de terre ont aussi été défrichées près des bâtiments. La ferme compte maintenant 375 acres en culture, 350 acres boisés et une petite érablière de 800 entailles.

Progressivement, à mesure que les superficies en culture augmentent, on augmentait le troupeau laitier qui est devenu la production principale, passant de 900 \$ de crème vendue en 1949 à 2 754 \$ en 1960 pour atteindre une production de près d'un million de litres de lait annuellement. Le troupeau compte environ 200 têtes dont 85 à 90 vaches en lactation. Les bâtiments ont aussi été agrandis et aménagés pour le plus grand confort des animaux. L'étable est aussi dotée d'un robot qui alimente les animaux huit fois par jour, en grain, supplé-

ment, minéral et ensilage, ce qui réduit de beaucoup le travail à la ferme. La ferme possède aussi un important parc de machinerie moderne pour exécuter ses travaux.

Les propriétaires actuels, Gilles et Richard fils d'Adrien, se sont impliqués dès leur jeune âge. Gilles a travaillé comme salarié à la ferme jusqu'en 1971, à temps partiel comme travailleur forestier et dans une scierie en attendant que la ferme rapporte assez pour faire vivre deux familles. En 1971, il s'associe avec son père Adrien. Richard, quant à lui, fait un DEP à l'école de Ste-Croix qu'il termine en 1974 et revient travailler à temps plein à la ferme. En 1979, il achète les parts de l'entreprise de son père qui prend sa retraite, mais, il continue à donner un bon coup de main tant que sa santé lui permet.

Entre-temps, les épouses Fabienne Roy (Gilles) et Sylvie Boulanger (Richard) apportent leur participation à l'entreprise.

En 1989, la société est transformée en compagnie qui devient sous l'entité actuelle Ferme St-Pierre inc. Patrick, fils de Gilles, et Marquis, fils de Richard, sont diplômés de l'ITA de Saint-Hyacinthe et de La Pocatière en gestion et exploitation d'entreprise agricole. Depuis, ils travaillent à temps plein à la ferme. Ils constituent la relève pour la prochaine génération; de plus, ils ont déjà une part des intérêts dans l'entreprise.



Ferme actuelle



De g. à d. : Patrick, Gilles, Richard et Marquis

Chapitre IX

Nous Fabriquons...

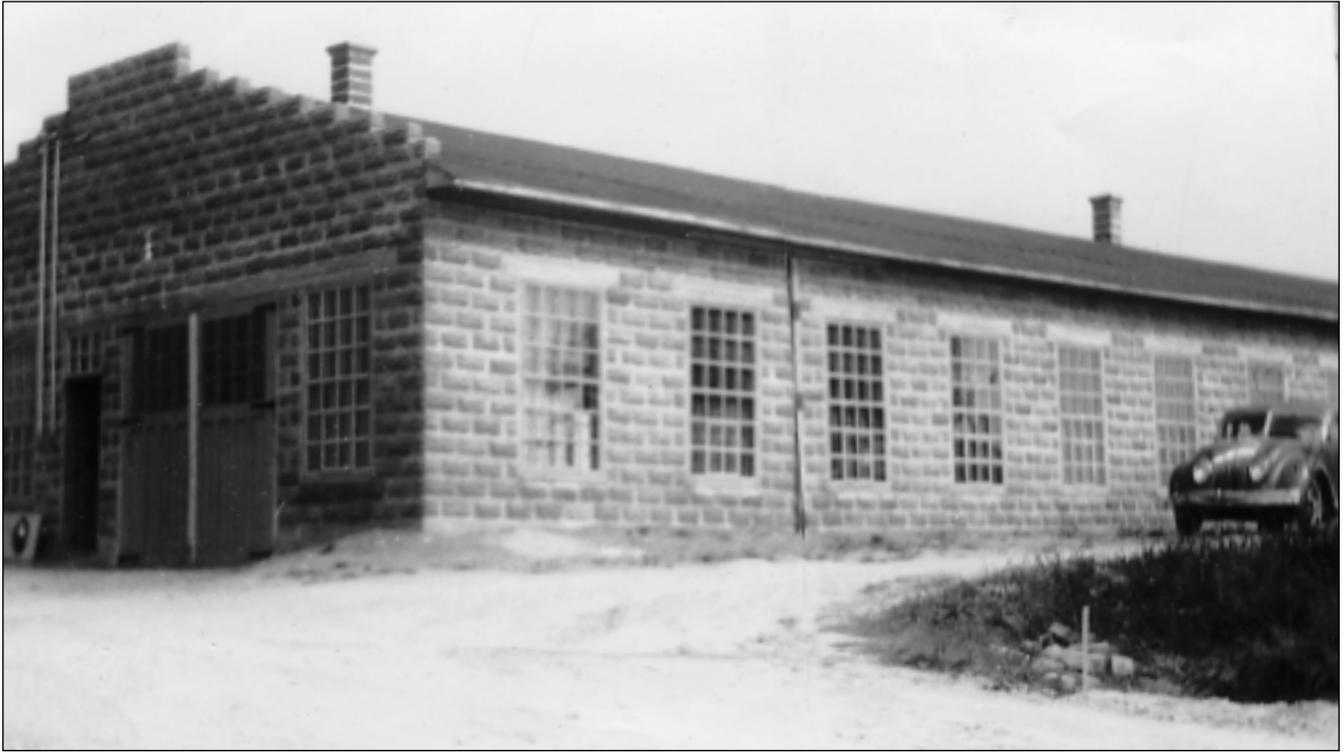
Salle de couture à
La Chemise
Perfection inc.,
dans les années 60
(Collection Cécile
et Claude Goulet)



Courcelles, des Gens d'Action

FERBLANTERIE ARGUIN

En 1927, nous retrouvons M. Ernest Arguin au 167, rue Principale. Au rez-de-chaussée, il s'affaire à la fabrication des différents contenants en utilisant la tôle comme principal matériau. Il fabrique surtout des chaudières pour les érablières et des bassins pour recueillir l'eau. Il effectue des travaux de plomberie et de ferblanterie chez les gens qui font appel à ses services. M. Arguin cesse ses activités vers 1945.



La Frontenac Glass, 113, avenue Frontenac. (Collection M^{me} Odilon Bilodeau)

TAILLAGE DE PIERRE

En 1938, MM. Napoléon Robert et Édouard Bilodeau de Saint-Sébastien démarrent une petite entreprise de fabrication de monuments funéraires en pierre de granit. Les monuments sont en montre sur le terrain de la buannerie de M. Robert. L'entreprise fonctionne quelque temps. Cette même année, M. Robert donne une statue du Sacré-Coeur à la Fabrique Sainte-Martine. Son socle est taillé à l'entreprise de M. Robert.

L'ATELIER ALBÉRIC BÉGIN

Vers 1939, M. Albéric Bégin obtient un contrat en sous-traitance pour la Shawinigan Water and Power Corp. Il fabrique des connecteurs destinés à l'entretien et l'amélioration de son réseau électrique. Son épouse, M^{me} Agathe Gosselin, lui prête main forte et l'atelier est en activité plusieurs heures par jour, jusqu'en 1947.

En 1950, M. Bégin donne une nouvelle vocation à son petit atelier. Il

lui faut d'abord fabriquer une machine-outil et se lance dans la fabrication de clôtures à neige. La production se poursuit jusqu'en 1955.

LA FRONTENAC GLASS

En 1946, sous l'initiative de M. Émery Quirion, la Frontenac Glass s'installe au 113, avenue Frontenac. L'entreprise se spécialise dans la fabrication de miroirs et de vitraux de portes de maison. Une douzaine de travailleurs y sont employés.

En 1948, l'entreprise passe aux mains de trois associés : MM. Odilon Bilodeau, Eugène Bilodeau et Eddy Wilkinson. La nouvelle compagnie émet des actions en décembre de la même année. Les opérations de l'entreprise cessent, en 1949, lorsque l'intérieur de l'usine est dévasté par un incendie.

LA CHEMISE PERFECTION

Au printemps 1947, M. Georges Goulet entreprend une première démarche auprès de la municipalité,

en vue de démarrer une manufacture de chemises à Courcelles.

À la séance du mois de mai, la municipalité loue la salle paroissiale pour deux ans à M. Georges Goulet à 1,00 \$ par année, avec le privilège de renouveler son contrat.

De son côté, M. Napoléon Robert propose à M. Goulet de lui donner le terrain en arrière de sa résidence, de payer les taxes pendant cinq ans et d'organiser une levée de fonds auprès des gens de Courcelles pour aider à la construction de la manufacture.

La proposition de M. Robert est accueillie favorablement et la construction se réalise au cours de l'été 1947.

Voir La Chemise Perfection, à la page 174.

LES CHAUSSURES KIROUAC

En 1958, le D^r Léon Gros-Louis investit temps et argent pour aider M. Kirouac à créer une manufacture de chaussures, au 153, rue Principale. La population de Courcelles appuie

financièrement ce projet. Une quinzaine de personnes y trouvent de l'emploi. Deux étages du bâtiment sont occupés pour l'exécution des différentes opérations. Toutes les opérations se font sur place, depuis le taillage des différents éléments, jusqu'à la mise en boîte pour l'expédition. À la suite des problèmes financiers, l'entreprise ferme ses portes en 1963.

TROPHÉES G.B.

M. Gérard Bizier commence la fabrication de trophées, en 1962, dans l'ancien abattoir de son père, situé entre les 125 et 131, avenue du Domaine. Trois personnes y fabriquent des trophées pour différentes occasions : hockey, quilles, ballon-balai, etc. En 1964, M. Bizier occupe les locaux désaffectés de l'entreprise Chaussures Kirouac, au 153, rue Principale. Éprouvant des difficultés à obtenir du financement, il déménage son entreprise à Inverness, en 1965.

CONFECTION RITA LAURENDEAU



M^{me} Rita Laurendeau à sa table de travail et M^{me} Jobin. (Collection Lorraine Fortier)

M^{me} Rita Laurendeau démarre une entreprise de confection de vêtements pour enfants, en 1967. Deux couturières s'activent au 110, avenue du Domaine pendant la première année. Les activités déménagent au 102, avenue Champlain. Cinq personnes y travaillent. En 1970, les opérations se transportent dans un espace plus vaste au 101, avenue Sainte-Martine. Le local compte une douzaine de travailleurs alors qu'une quinzaine de couturières s'affairent chez elles. La maladie force M^{me} Rita Laurendeau à

fermer son entreprise en 1987.

RANCH CUNICOLE G.L.R. INC.

L'entreprise située au 162, rue Principale débute ses activités en 1970. M. Gaétan Roy et M. Clément Blanchette travaillent dans un local exigu à monter des cages pour équiper des clapiers.

En 1976, M. Gaétan Roy se dissocie de M. Blanchette et s'occupe à temps complet dans de nouveaux locaux plus spacieux.

Son entreprise fonctionne sous l'appellation de Ranch Cunicole G.L.R. Inc. Selon la demande, l'entreprise occupe de 5 à 10 personnes. On y fabrique des cages pour l'élevage de lapins, visons, chinchillas, poules, cailles, etc.

M. Roy est aussi distributeur des produits nécessaires pour ces différents élevages. Ses produits sont distribués au Québec, en Ontario et dans les provinces maritimes.

En 1991, M. Gaétan Roy vend son entreprise à M. Louis Bienvenue. Les activités se transportent à Saint-Hyacinthe où l'entreprise est en opération avec un personnel d'une



L'entreprise Ranch Cunicole, 162, rue Principale. (Collection Laurette et Gaétan Roy)



dizaine de personnes.

FIBRE DE VERRE J.L.B. INC.

En 1974, M. Jean-Luc Bernard de La Guadeloupe ouvre une manufacture de pièces de fibre de verre à Courcelles. L'entreprise s'installe dans l'ancienne porcherie de M. Léonide Couture, située en bordure de la rivière, à l'arrière du Marché St-Pierre. On y fabrique une variété de pièces en fibre de verre pour des entreprises de la région. L'industrie fournit du travail à une douzaine de travailleurs et elle demeure en activité jusqu'en 1978.

MULTI-FORMES

En 1976, une nouvelle entreprise prend forme sous l'appellation de *Multi-Formes C.B.* M. Clément Blanchette en est le propriétaire. Le 23 août 1984, l'entreprise en opération près du pont, au 212, rue Principale est vendue à M. Firmin Goulet.

En 1989, l'entreprise déménage au 286, route 108 lorsque M. Gaétan Patry et M. Marquis Patry en deviennent propriétaires. L'appellation de l'entreprise devient *Multi-Formes G.M.* En 1993, M. Marquis Patry achète les parts de son père Gaétan et fait cavalier seul.

L'entreprise se spécialise dans la fabrication de produits horticoles et supports pour objets décoratifs faits de fil de fer. La production est écoulée sur le marché québécois et américain. Voir la page Multi-Formes, page 189.

SOUDURE BILODEAU ET FILS

En 1976, M. Bertrand Bilodeau ouvre un atelier de soudure au 117, avenue de la Rivière. Il travaille

d'abord à temps partiel en sous-traitance pour les Machineries Couture de Lambton. À compter de l'année suivante, il s'y occupe à temps complet.

En 1984, M. Bilodeau double la grandeur de son atelier qui fournit du travail de deux à trois personnes. On y fabrique des remorques de ferme, pelles-niveleuses, bancs de scie, mélangeurs à ciment et pince pour balles rondes. On y fait aussi la réparation et la modification de certaines machineries aratoires.

En 1993, M. Bertrand Bilodeau vend son outillage à son fils Sylvain.

SYLMAR INC.

M. Sylvain Bilodeau achète l'outillage de M. Bertrand Bilodeau et s'installe au 320, route 108. Il réaménage le garage de M. Aristide Bélanger en atelier de soudure et mécanique.

L'entreprise se spécialise dans la soudure de métaux spécialisés. L'usinage de pièces métalliques et la fabrication de machinerie agricole et forestière. Voir la page de Sylmar Inc. page 188.

BO-MÉTAL

En novembre 1988, M. Clément Blanchette ouvre une nouvelle entreprise de fabrication de produits d'horticulture. Il ajoute aussi la fabrication de produits destinés aux éleveurs d'oiseaux en cage. Deux ans plus tard, il cède ses intérêts à des gens de Disraëli.

METECH ENR.

En 1990, M. Raymond Beaudry monte un atelier de mécanique au 665, 8^e rang Sud. L'entreprise de

M. Beaudry se spécialise dans l'équipement industriel. On y fait la conception, l'usinage de pièces et le montage de la machine. M. Beaudry travaille en compagnie de son fils Simon et il fait affaire avec plusieurs industries de la région. On y fait aussi la fabrication de pièces mécaniques simples et le montage de fer ornemental.

CONFECTON LYSEL

En 1991, M^{me} Lyse Blanchette-Demers fonde une entreprise de confection de vêtements pour dames, chez elle, au 745, route 108. Elle offre du travail à quelques couturières à la maison.

En 1992, M. Réjean St-Onge et M^{me} Jeanne Demers s'associent à M^{me} Lyse Blanchette-Demers. Une partie de la production se fait dans un local au 114, avenue du Domaine.

En 1994, M. St-Onge se retire de l'entreprise. Les activités déménagent au 286, route 108.

Au départ de M^{me} Jeanne Demers, en 1995, M^{me} Lyse Blanchette-Demers ajoute le travail en usine à son entreprise. Les opérations se poursuivent, au motel industriel, au 200B, rue du Moulin. Voir la page de Confection Lyse, page 190.

Le Comité de développement industriel de Courcelles

En 1985, un groupe de travail est mis sur pied dans le but de créer des conditions favorables pour attirer de nouvelles entreprises à Courcelles.

Le premier projet à se concrétiser est le démarrage des *Industries Triobec*. Voir la page du Comité de développement industriel de Courcelles.

Le Comité de développement industriel de Courcelles

Le comité de développement industriel de Courcelles (CDIC) fut créé en 1985 de l'idée conjointe de MM. Carol Patry et Bertrand Bilodeau. Suite à une assemblée tenue à l'époque, se sont joints à eux MM. Gilles Goyer à titre de président, Clément Blanchette comme vice-président, Lévis Bolduc au poste de secrétaire ainsi que les directeurs Clément St-Pierre, Gaétan Roy et sans oublier les investigateurs de ce projet Bertrand Bilodeau et Carol Patry.

Le but du CDIC est de favoriser le développement de la municipalité, de permettre à de nouvelles entreprises de s'y installer. Leur premier projet se concrétisa; grâce à la volonté des membres du CDIC, la compagnie Triobec vit le jour. Elle appartient maintenant à M. Mario Bernier.

Dans les années qui suivirent, plusieurs personnes siégèrent au comité de direction afin d'y assurer la continuité.

En 1994, grâce au soutien des contribuables, de la Municipalité de Courcelles, de la Caisse populaire de Courcelles, de La Chemise Perfection soit par dons ou prêts sans intérêt consentis au CDIC, il fut possible d'amasser la somme de 113,000,00 \$



Motel industriel construit en 1994

pour permettre la construction d'un Motel industriel de 6 800 pi² sur un terrain appartenant déjà au CDIC. Ce motel fut le départ de certaines entreprises mais également un local d'entrepôt pour d'autres. Depuis le début, une industrie de confection de vêtements y est installée appartenant à M^{me} Lysel Demers.

Aujourd'hui, le comité de direction du CDIC est formé des gens suivants ; Bertrand Bilodeau, président, Gaétan

Roy, vice-président, Claudia Boutin, secrétaire, ainsi que des directeurs suivants, Grégoire Arguin, Sylvain Bilodeau (Réal), André Drouin, Léo Lapointe, Rémi Rancourt, Alain Richard et Gilles St-Pierre.

À l'occasion de ce centenaire, la direction du CDIC tient à souhaiter à tous de belles festivités ainsi qu'à féliciter tous les gens qui se sont impliqués dans cette organisation pour leur beau travail.



De g. à d., 1^{re} rangée: Gaétan Roy, Claudia Boutin, Bertrand Bilodeau. 2^e rangée : Léo Lapointe, Grégoire Arguin, Sylvain Bilodeau (Réal), Gilles St-Pierre, Rémi Rancourt. Absent : André Drouin



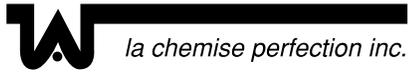
La Chemise Perfection inc.



Créé, dessiné et imprimé par le
Collège Canadien des Armoiries
Montréal

Les vues de Claude Goulet, son président depuis 1978

À ses débuts en 1947, cinquante employés. En 1978, au moment de l'accession de Claude Goulet à la présidence, deux cent cinquante employés. Aujourd'hui, vingt-cinq ans plus tard, quatre cents employés.



Claude Goulet, président de *La Chemise Perfection inc.*

En ce centenaire de Courcelles, La Chemise Perfection n'est pas peu fière d'avoir participé à la vie du village pendant plus d'un demi-siècle, sans interruption. Deux générations de Courcellois y ont travaillé et y ont trouvé leur gagne-pain. Les fils et les filles ont succédé à leurs parents. À la suite de mon père Georges, j'assume depuis 1978 la présidence de l'entreprise dont je me suis porté acquéreur. Durant ces vingt-cinq dernières années, le nombre d'employés est passé de deux cent cinquante répartis entre Courcelles et Saint-Gédéon pour atteindre, à ce jour, les quatre cents. Cette progression n'est que de bon augure et signe de vigueur.

Il existe cependant une condition profonde et sine qua non qui a permis au projet «Perfection» de s'épanouir. Courcellois de naissance et de par mon lignage maternel, je suis à même de percevoir et de valoriser cette con-

dition. Elle se résume dans ces mots devenus devise lors du cinquantenaire de La Chemise Perfection en 1997: Au-delà du temps, il y a la qualité de ses gens. C'est une invitation à s'attacher moins à la durée, toujours relative et si impressionnante soit-elle, qu'à la « qualité » reconnue et attribuée à des gens, à nos gens, nos travailleurs, nos concitoyens, comme on parlait autrefois de « gens de qualité » pour signifier leur noblesse. C'est aussi un rappel de leur compétence et de leur expertise, de leurs talents propres, de leur recherche minutieuse de l'excellence, du respect et de l'intégrité dans les rapports que nous entretenons les uns avec les autres. Bien sûr, il faut nous entourer de personnes de confiance, mais surtout, il faut savoir reconnaître les aptitudes complémentaires aux nôtres. Si nos gens ont la qualité des produits à coeur, c'est qu'elle fait partie de leur mentalité et de leur tradition. Courcelles dispose donc d'une terre fertile où faire fleurir la plus belle entreprise.

Savoir nous fonder sur des valeurs bien ancrées; persévérer et, par conséquent, nous sentir fiers d'appartenir à un village; avoir aujourd'hui le goût de la fête dans cette famille élargie; tout cela ne saurait nous cantonner dans un esprit de clocher ou dans un repli passéiste. En ces temps d'échanges, de communications et de mutations, nous maintenir à l'avant-garde signifie faire preuve de créativité, d'innovation et d'ouverture sur le monde. Avec mon épouse Cécile Lapierre, nous avons cherché à rester à l'affût des bonnes occasions, à courir des risques calculés, à réinvestir, à changer d'orientation. Nous pouvons ajouter, sans fausse modestie, que la chance nous a souri et que nos efforts nous ont valu non seulement de consolider les acquis de La Chemise Perfection, mais d'assurer sa croissance. Les dernières décennies de son histoire sont marquées par sa conquête des marchés des États-Unis.

Parce qu'elle se sent responsable vis-à-vis de sa communauté qui l'a toujours soutenue, parce qu'elle a



Logotype symbolisant l'acquisition en 1978, il y a déjà vingt-cinq ans, de La Chemise Perfection inc. par Claude Goulet et son épouse Cécile Lapierre

conscience d'y jouer un rôle social et économique important, La Chemise Perfection se doit de se comporter en bonne citoyenne. À titre de président, j'entends penser l'avenir pour assurer à nos employés une retraite confortable et permettre à leurs enfants de travailler et de continuer à habiter là où ils ont grandi. J'aspire à contribuer à faire de Courcelles « un lieu où l'on aime vivre, où l'on voudrait vivre ». Il n'est pas utopique de penser qu'une économie florissante et diversifiée puisse offrir les mêmes avantages à de nouveaux arrivants qui viendraient augmenter notre population. Jusqu'ici, les efforts individuels et collectifs ont porté fruit. Mais il y a encore place pour l'imagination, la réalisation concrète d'idées aussi prometteuses de prospérité que généreuses.

Ce centenaire, cette année 2003 marque un temps d'arrêt pour fouiller notre histoire et la raconter, pour vérifier la profondeur de nos racines et intensifier les liens que nous nouons entre nous et avec nos descendants. Nous pouvons évaluer le chemin parcouru sans nous cacher les erreurs commises au nom du progrès. En même temps, nous prenons conscience de la valeur de notre patrimoine. Ce dernier nous incite à nous inspirer de l'exemple de nos prédécesseurs dans la quête de notre propre étoile. Nous voulons entourer nos aînés d'attentions et construire un avenir principalement dédié à nos jeunes. « Dans la grande chaîne de la vie » où un siècle écoulé sonne une étape propice aux festivités, dans l'instant que nous vivons et qui nous appartient, Courcelles célèbre sa vitalité et l'esprit qui l'anime. Courcelles propose la redécouverte de ses paysages, la griserie de son air pur. La Chemise Perfection et son président souhaitent à tous, concitoyens et visiteurs, de belles fêtes.

Claude Goulet



Historique, de la manufacture à l'usine, 50 ans en 1997

Avant-propos

Un merveilleux rêve de « perfection » emportait mes parents. Je les appellerai affectueusement Georges et Germaine. J'ai voulu raconter leur œuvre pour rendre hommage à leur créativité, à leur énergie et surtout à leur perspicacité à reconnaître et à mettre en valeur les talents de ceux avec qui ils travaillaient.

Les témoignages recueillis tissent la trame de cet historique publié lors

du cinquantième anniversaire de La Chemise Perfection en 1997. Je remercie Gervaise Couture-Closson, Estelle et Gérald Fortier, Carole, Cécile et Claude Goulet, ma tante Jeannette Goulet, Élianne et Paul-Aimé Goulet, Jean-Marc Lafontaine, Jacqueline et Guy Lessard, le notaire Clément Masson, Jeannine, Réginald et André Saint-Pierre, Monique Tardif-Marchand et sa sœur Gemma, et tous ceux qui ont fouillé dans leur

mémoire, leurs vieux documents et leurs photos pour retrouver les traces du passé.

Au fil du récit, il aurait fallu évoquer d'autres noms. Leur sonorité à elle seule aurait fait remonter à la surface d'autres gestes, d'autres faits, d'autres paroles. À vous, amis lecteurs, de resserrer encore plus les mailles des souvenirs que réveillent les écrits.

Marlène Goulet-Saia



Usine de Courcelles



Usine de Saint-Gédéon

*Oui, tout le monde a du génie,
lequel n'est pas un énorme
et solitaire diamant,
mais une poussière scintillante
pulvérisée sur tous les hommes.
C'est la chose la plus naturelle,
la plus quotidienne.
Le génie est là dès lors
que quelqu'un existe, agit,
marche, sourit, parle
d'une façon inimitable, unique,
évoquant l'infini que contient
tout acte créateur.
Alors, il ne dépend que de nous
de le voir et, l'ayant vu,
de célébrer son existence.*

Michel Tournier

LE TEMPS DES PIONNIERS COURCELLES 1947

L'approche

Sur la route de terre numéro 128, à courte distance de la butte du chemin de fer qui la traverse, lorsque l'on vient de Saint-Évariste, ou après le pont couvert zébré en noir et blanc lorsque l'on vient de Lambton, un calvaire en bois signale un embranchement pour Courcelles. Le village se niche plus loin dans un relief de collines et de vallées. Le clocher de son église, ses toitures brillent au soleil et les hauteurs des Appalaches lui servent d'arrière-plan. Des champs cultivés indiquent une vocation agricole. Ils rivalisent avec une jeune

formé en chalet se mire dans les eaux d'un étang avec sa petite plantation de pins. Symbole de la venue du chemin de fer qui a présidé à l'essor du village, ou de l'abandon prochain de ce moyen de transport ? Quoi qu'il en soit, il faut imaginer le train avec sa locomotive fumante et ses puissantes bielles qui poussent sur les roues, son fracas de lourd métal sur les rails, ses coups de sifflet plaintifs, ses efforts, son manège à reculons pour s'abreuver à la tour d'eau. Qui sait ce qu'il transporte ? Son arrivée anime toute la communauté, d'autant plus que cet hiver-là les automobiles seront remises au garage faute de déblaiement de la neige.

tations. Ensuite, voie ferrée et rue principale suivront un parcours quasi parallèle. Après la côte des Patry, après la meunerie et le magasin Nap. Robert et Fils, là où l'unique trottoir commence, de grands arbres, des lilas ombragent les parterres, les maisons se font plus rapprochées. On reconnaît celles des Saint-Pierre, Lessard, Bolduc, Rodrigue, Boissonnault, etc., celle du ferblantier Arguin, celles des électriciens Gosselin et Mathieu, celle de la téléphoniste Arguin qui, de sa fenêtre, épie le va-et-vient comme les conversations. Ici, le billard des Bilodeau rallie les jeunes garçons. Ils se régaleront d'Orange Crush, de Cream Soda, de Coke et de cornets de crème glacée à cinq cents. Il y a encore des Beaudoin et des Doyon avec leurs magasins, des Bureau avec la forge, des Rosa avec la cordonnerie, des Couture avec la boucherie, des Tardif et des Bernier avec les moulins à scie, des Fortin avec la boulangerie, des Pagé avec le bureau de poste, des Campeau, des Bégin, des Breton, des Saint-Pierre, une demoiselle Garant avec la caisse populaire, des Goulet avec le Manoir, etc. Tout un monde qui se connaît, s'entraide ou se dispute, partage ses peines et ses joies, travaille, commerce et palabre, cherche un moyen de participer à la prospérité qui s'annonce pour ces années d'après-guerre.



Première photo de groupe de La Chemise Perfection, peu après sa fondation

forêt. Aux alentours, les puissants commerçants en bois, les Breakey, régnaient encore il y a peu de temps. À l'entrée du village, légèrement en retrait sur la gauche, un wagon trans-

Le village

On s'attend donc à trouver un inévitable passage à niveau. En effet, ce dernier marque à peu près celui de la campagne à la concentration d'habi-

Le cœur du village

La rue principale et la voie ferrée finiront par arriver à la rivière qu'elles enjamberont côte à côte, par-dessus les cascades, sur des ponts de fer. La rivière des Bluets, en 1865, a déjà suscité la naissance de l'agglomération en attirant un moulin à farine et à bois. Elle détermine un axe naturel qui maintenant coupe le village en deux. Un autre axe, celui de la rue de l'Église, le répète plus ou moins et monte légèrement depuis la voie ferrée pour aboutir à la façade de l'église et la mettre en évidence. Il croise la rue principale entre le Manoir Goulet et la gare du côté ouest, entre le magasin Doyon et la



résidence Bureau et sa forge du côté est. Ces quatre édifices forment un ensemble architectural d'une grande cohérence. Chacun n'en révèle pas moins son caractère propre et bien en rapport avec sa fonction. Mais ils ont entre eux une parenté stylistique empreinte de civilité et d'urbanité. Il s'agit de leurs volumes à peu près équivalents, tous posés en biais, des couleurs qui s'harmonisent ou se répètent, des larges balcons de bois finement ouvragés, sur un ou deux étages, qui accentuent les angles du carrefour. Ces balcons confortables agrémentent et caractérisent les façades d'autres maisons. En retrait, le couvent des sœurs se remplit des nombreux enfants de la paroisse. À souligner en passant les bardeaux de tôle posés à angle de son beau toit. Ils recouvrent également l'hôtel et d'autres constructions.

L'église

Le lieu de rencontre privilégié de toute la population reste l'église. Non seulement attire-t-elle ses fidèles pour des motifs religieux, mais elle concentre autour d'elle la vie du village. Simple, claire, sans tape-à-l'œil, son élégance lui vient de ses proportions et de sa situation privilégiée. Elle domine son voisinage par ses dimensions. Avec son presbytère, elle respecte une certaine règle d'homogénéité. Son généreux perron de bois aura facilité bien des échanges. Le dimanche, sur un parvis d'église de Frontenac, durant les années quarante, on dispose à loisir du temps et de l'espace. L'animation se poursuit en semaine, de la gare à l'hôtel, de la forge au magasin général. Tous ont affaire au cœur du village.

Les joueurs de cartes

Autour d'une table, dans le lobby de son Manoir', François Goulet jette un regard malicieux à Napoléon Robert, son futé partenaire aux cartes. Les deux ont tâté du commerce du bois et réussi à faire vivre convenablement leur nombreuse progéniture du temps des grands chantiers ré-

gionaux. Maintenant que ceux-ci sont terminés, l'hôtelier se plaint d'une baisse de clientèle, tout comme son vis-à-vis le beurrier-marchand général et touche-à-tout. Pour arrondir les fins de mois des cultivateurs, pour compléter le travail saisonnier des bûcherons qui doivent aller de plus en plus loin, il faudrait lancer une industrie locale. Elle apporterait un surplus de revenus qui profiterait à tous. Qui sait si, en plus de garder les jeunes au village, on ne pourrait rapatrier ceux qui l'ont déjà quitté ? Mais voilà, « chat échaudé craint l'eau froide ». La population avait vu d'un bon œil la venue d'une usine de vitres, la *Frontenac Glass*. L'affaire a mal tourné et l'enthousiasme généreux d'hier fait place maintenant à une méfiance prudente. François mûrit pourtant un dessein. Il a, toutes trouvées, des personnes fiables et compétentes. Il reste à convaincre Napoléon d'apporter son aide financière, et à son tour de gagner tous et chacun à la cause de l'industrialisation. La conjoncture est bonne,

les deux compères savent jauger les gens et aussi compter. L'aventure commence.



Défilé de la Saint-Jean à Courcelles

L'ÉLABORATION D'UN PROJET GEORGES ET GERMAINE GOULET ET GOULET

G.G. pour Georges, pour Germaine, pour Goulet et Goulet. Ces initiales identiques ont par hasard mis deux travailleurs d'une usine de couture de Montréal sur la route l'un de l'autre, à la recherche de parenté.



L'usine de Courcelles au début des années cinquante

Or le couple Goulet, qui n'a aucun lien, s'en tisse de bien doux. Le 24 septembre 1938, ils se marient. Ce diplômé de l'École normale de Québec et cette fille rompue aux secrets de l'organisation hôtelière de son père rêvent de lancer leur propre affaire. Il a étudié la coupe des vêtements à l'École des Arts et Métiers de Montréal, elle connaît très bien la couture. Déterminés, enthousiastes, énergiques, ils s'inventent une façon à peu près inédite de gagner leur vie à la campagne.

Les premières armes

Leur coup d'essai dans la Belle-chasse d'où Georges tient ses origines les laissera sans le sou. En 1945, ils convertissent d'abord leur logement de Saint-Raphaël en atelier. Leurs quelques employées s'absentent pour un oui ou pour un non, peu conscientes des impératifs du travail à la chaîne. De plus, les jeunes entrepreneurs soumissionnent trop bas pour un contrat de blouses de dames. Finalement, seuls, face à face, attablés à leurs machines, ils parachèvent eux-mêmes la lourde besogne. Au petit jour, après une dernière nuit de labeur, ils retournent à leur chambre louée à l'autre bout du village, riches de tous les trucs du métier, fiers et confiants dans l'avenir. Ce dernier s'annonce plus rose puisqu'ils ont, entre-temps, été engagés comme gérants d'une usine de textiles de Weedon. Un an pour continuer à apprendre sur le tas un métier qu'ils aiment ! Georges maîtrise déjà très bien l'anglais depuis un séjour aux États-Unis. Il se sent impatient et prêt de nouveau à négocier avec d'éventuels clients toujours unilingues. C'est alors qu'une invitation du père de Germaine leur parvient. Courcelles leur tend la main.

Le financement et le climat social au pays de Germaine

Pour démarrer une usine, il faut encore un local, de la machinerie, des contrats et surtout le financement. Napoléon Robert a déjà soupesé le projet de ces jeunes d'à peine trente

ans qui disposent de plus d'idées que d'argent. Audacieux, perspicace, de sa voix haut perchée, presque éteinte, avec des paroles et des gestes sobres, il « promet et s'oblige à fournir une somme d'argent, jusqu'à concurrence de la somme de vingt mille dollars pour l'érection d'une manufacture »². Il cède gracieusement son terrain derrière le magasin. Si dans cinq ans, Georges Goulet a tout remboursé, il se retrouvera propriétaire avec une quittance en main. Sinon, le contrat signé devant le notaire Clément Masson stipule encore :

[...] les dites années expirées, sans que le dit M. Goulet n'ait satisfait à cette condition, il sera déchu de son droit, et le dit M. Robert conservera toute l'installation, manufacture [,] bâtisses et terrain, tous les instruments outils et outillages qui la composent, et qui la composeront alors, le dit M. Goulet devant y laisser tout ce qu'il a lui-même apporté sans compensation pour tout cela.³

En outre, le débiteur « s'engage à s'occuper du fonctionnement de la dite manufacture sans salaire mais à son profit »⁴. Il payera les taxes et les assurances « pour le compte du dit M. Robert ». En réalité, le créancier tire de sa poche les premiers cinq mille dollars. Pour le reste, soit quinze mille dollars, sa crédibilité et la manufacture en garantie lui permettent d'obtenir une hypothèque auprès de la Caisse populaire de Courcelles, au taux de cinq pour cent, remboursable en cinq ans. Georges Goulet de son côté « se porte caution conjointement et solidairement avec l'emprunteur du remboursement du présent prêt et de la parfaite exécution de toutes les obligations des présentes »⁵. Il s'agit de sommes considérables pour l'époque mais c'est peu si l'on considère l'ampleur de l'entreprise.

Qu'à cela ne tienne ! Le soir, le notable Robert enfourche sa bicyclette et rend visite à ses concitoyens. Il les incite à y aller de leur prêt ou encore mieux de leur don pour faciliter l'installation de la nouvelle usine de

chemises de sport. La plupart se réjouissent, certains collaborent, mais d'autres craignent que ces dames, principalement en demande pour la couture, et que les enfants, devenus indépendants financièrement, ne se rebellent et n'acceptent plus l'autorité maritale et paternelle. Qu'advient-il de la vie familiale, de la natalité quand la mère s'absentera du foyer pour gagner le pain quotidien ? Certains curés ont des réticences. Les rôles dans la famille seront en effet réévalués au fur et à mesure que les changements surviendront. Les gens décident de s'adapter à un nouveau mode de vie. Une grande connivence se manifeste à Courcelles. Cette industrie de chemises créera de la fierté vis-à-vis des villages voisins.

Monsieur Robert n'aura pas à se repentir des risques encourus puisque son débiteur honorera sa dette avant la date prévue ; ce malgré le temps qu'il faut normalement à une entreprise pour prendre son erre d'aller et devenir rentable. Le marchand n'aura pas vent non plus de cette passe difficile où il faudra sacrifier la voiture pour arriver à payer les intérêts. Se pourrait-il que François Goulet décide à ce moment de faire cadeau à sa fille de cinq cents dollars pour qu'elle les consacre à l'achat de l'indispensable outil de travail ? Les largesses des parents s'entourent souvent de secret et d'affection qui laissent peu de traces écrites.

Quoi qu'il en soit, Georges et Germaine se sentiront toujours rede-



De g. à d., Georges Goulet, Napoléon Robert, l'enfant de chœur, monsieur le curé Simard et Germaine Goulet



vables à M. Napoléon Robert, à M. François Goulet et à tous les habitants de Courcelles qui seront solidaires de l'entreprise. Ils auront une affection particulière pour tous ces employés qui avec cœur mettront l'épaule à la roue et prélèveront, sur leurs salaires d'apprentis, une contribution volontaire pour aider à payer les intérêts.

G.G. 1947 G.G.

La construction monte sous la direction de Philibert, le frère de Germaine. Pendant ce temps, Georges en administre le budget, négocie l'achat des matériaux, se contraint à couper et à recouper dans les dépenses. Il court aussi les encans pour se procurer à bon compte l'indispensable équipement, machines à coudre, à boutonnières et à boutons, chaises, couteaux électriques pour le taillage, fers à repasser, etc.



Germaine Goulet

Une bâtisse dans le style des usines de l'époque suit une tradition du village

Enfin, entre les champs cultivés, non loin de l'élevage des renards toujours en chamaille, un robuste édifice en blocs de béton bosselés, de quarante pieds sur soixante, s'élève au bord d'une rue toute neuve. Sa façon un peu gauche de s'implanter, comme s'il avait envie de tourner le dos, résulte d'une dispute typique et sans conséquence grave. Un riverain refuserait alors le passage sur sa terre de la rue projetée dans le même sens que la rue principale. Il est déjà trop tard. La façade avant, avec sa porte d'entrée et son escalier imposant donneront désormais sur une cour latérale. De larges fenêtres laissent entrer l'air et la lumière. Pour toute décoration, un fronton avec l'inscription G.G. 1947 G.G., cadeau surprise de Philibert. Comme le veut la coutume, sur les lieux du travail, loge la famille. Elle habite au dernier étage. Elle compte à ce moment deux petites filles, Marlène et Carole, qui ne sauraient être confinées à la résidence privée. Elles seront donc, avec leurs yeux d'enfants, des témoins privilégiés de l'évolution de l'entreprise, tout comme le petit frère Claude qui naîtra plus tard et assurera la succession.



L'usine de Courcelles au début des années cinquante

LA PERFECTION ENREGISTRÉE LE DÉMARRAGE DE L'INDUSTRIE

Le domaine de la couture

Le 23 septembre 1947, La Perfection enregistrée ouvre ses portes. Ce nom à lui seul témoigne de l'objectif élevé que se sont fixé les patrons. Ils entendent le justifier. Un contingent de quinze employées occupe les postes désignés. L'ouvrage est déjà préparé par lots, la façon des chemises découpées en diverses opérations ou séquences confiées chacune à une employée différente et spécialisée dans sa tâche propre. Mais il faudra un certain temps avant que les moteurs ronronnent avec énergie.

Germaine devra initier chacune aux rudiments de la couture : comment enfiler sa machine, comment manipuler le tissu, comment effectuer rapidement une couture bien droite, sans bavures, comment piquer, surpiquer, etc. Elle enseigne l'économie des gestes calculés et efficaces, très bien enchaînés. Les couturières les plus habiles se verront confier la confection des cols. La patronne se réserve pour elle-même celle des précieux échantillons, preuves convaincantes auprès des clients du savoir-faire de l'entreprise.

La mécanique et le bureau

Georges, pour sa part, répare les mécaniques fragiles et compliquées et, il faut le dire, fort usagées. Il invente des guides qui, ajustés sur les machines, rendent le travail plus précis, plus aisé. Il met à profit la pédagogie qu'il a apprise. Il montre à gauche et à droite comment s'y prendre. Il organise le bureau. Sa méthode est relativement simple : une bonne explication puis la débrouillardise fera le reste. Monique Tardif engagée comme secrétaire peut en témoigner. Sa vieille Olivetti embrouille quelquefois ses calculs et ses plaques matricielles. Quand « Monsieur Goulet » n'est pas là, Monique apporte la correction nécessaire. Ou bien, elle utilise une manière rapide de son cru pour compter mentalement les étiquettes qui correspondent au travail des ouvriers et les rémunérer selon leur dû. En même temps, elle répond au téléphone, voit à



Georges Goulet

la correspondance, distribue le fil et les boutons, les agence aux tissus avec Jeannine Arguin, soigne les doigts piqués, court à la banque pour en revenir sa mallette pleine de la paye en argent sonnante, etc.

Petit à petit, l'usine s'organise en divers secteurs spécialisés et confiés à des personnes clés toujours issues de la même école des patrons et devenues aptes à dispenser aux autres leur savoir et à les diriger. Outre la couture proprement dite avec une Rita Laurendeau, une Lucienne Goulet, une Ghislaine Bélanger, etc., bientôt la coupe se fait sur place, au sous-sol.

Les dessous de la couture, la coupe

Avant l'achat de chariots, deux ouvriers marchent de chaque côté d'une longue table en tenant le bout d'une pièce de tissu. Ils vont et viennent déroulant des cylindres de toutes les couleurs jusqu'à obtenir des épaisseurs de deux, quatre et même huit pouces. Wellie Bilodeau pourrait-il dire combien de kilomètres il a ainsi parcourus ? Puis, on étend le papier sur lequel Georges a déjà tracé le patron. Un casse-tête géant réunit ces morceaux avec parcimonie, en tenant compte du droit fil et du biais, de l'agencement des carreaux et des rayures, des diverses tailles. Gare à l'oubli qui ruinerait plusieurs douzaines de chemises à la fois ! La lame du couteau électrique découpe des piles de pièces identiques. Le patron aime bien ce travail minutieux qui demande de la dextérité. Quelquefois, quand la nuit fait le silence, sous les fluorescents, il taille et retaille. À huit heures, la cloche sonne la rentrée au travail. Il y a du pain sur la planche pour tous.

Réginald Saint-Pierre

Bientôt il faudra quelqu'un d'autre pour remplir cette tâche. Réginald Saint-Pierre, surnommé Maurice, se distingue déjà dans l'équipe de hockey locale qui porte les couleurs de La Perfection. Mais entre des talents de sportif et ceux requis pour la coupe des chemises, pour la direction de ce

secteur et plus tard de toute la production interne de l'usine, il y a une marge. Réginald la franchira pourtant. En observateur perspicace des gens, Georges sait déceler chez eux les possibilités latentes. Il leur donne confiance et les fait se révéler à eux-mêmes. De plus, il a le don de les motiver, de leur communiquer son enthousiasme. Pendant ses quarante-sept années en poste, Réginald ne se départira pas de ce feu sacré. Encore en 1997, cherchera-t-il et trouvera-t-il des solutions à tous les problèmes, à ce jour sous le sceau du secret industriel.

Le pressage et l'expédition

On aura beau confectionner le meilleur vêtement, s'il n'y paraît pas, on n'attirera pas l'acheteur. Voilà pourquoi l'équipe des presseurs apporte son importante touche finale. Rachèle Goulet au début et Guy Lessard pendant quarante-huit ans surveillent un empire de détails. La chemise est soigneusement pliée, les deux pointes de son col bien alignées, la bande de boutonnage centrée, le poignet en biais sur le devant, pas une tache, pas un faux pli, pas un fil qui retousse. La chemise de La Perfection dans son emballage transparent, prête pour l'étalage, arborera les étiquettes de Bluestone et de Mylord, de B.V.D. et de Pierre Cardin, jusqu'à celles des prestigieuses Arrow, Hathaway, de l'Armée canadienne et, plus tard, de Polo Ralph Lauren du temps de Claude, etc. Elle se vendra dans les petits et les grands magasins.

La clientèle

Que tout marche rondement, rapidement avec efficacité, que la fabrique devienne une machine bien ajustée, qu'il y ait un bon climat de travail, que tous collaborent à une œuvre commune pour le bien de tous ! Mais à quoi cela servirait-il si les clients se défilent ? Au tout début, l'agent de commerce Sam Shear ouvre des portes et, moyennant commission, aide à décrocher les précieux contrats. « Il vaut son pesant d'or », dira Georges.



Tous les soirs, en semaine, au moment du souper familial, son appel à frais virés donne le pouls du marché montréalais à La Perfection. L'industrie de l'aiguille est un milieu fermé et difficile. Au dire d'un de ses anciens acteurs recyclé aujourd'hui dans l'immobilier, il faut une grande habileté, une résistance à toute épreuve et un fin talent de négociateur pour tirer son épingle du jeu face à des Jack Fried, des Toben, des Star et des Braïter. Assidûment, toutes les quinzaines, Georges va les affronter sur leur terrain, règle des problèmes, réclame les argents dus, sollicite de nouveaux contrats, en discute les termes, arrache un sou par ci, cède un autre par là. Une fois sa parole donnée, il se fera un point d'honneur de la respecter. De temps en temps, à l'improviste, il doit effectuer, en une journée, un voyage éclair aller-retour, Courcelles-Montréal.



Agrandissement de l'usine



Agrandissement de l'usine. Marlène Goulet, Sam Shear, Georges Goulet, Carole Goulet et Rosario Goulet.

Denis Poulin

À ce dernier chapitre des relations extérieures, l'élégant Denis Poulin connaîtra cette dure école. Il commencera d'abord par seconder le patron, puis il ira au front lui-même, en première ligne, quand la maladie contraindra ce dernier, toujours vigilant, à une semi-retraite.

Martin de Beauce en 1958 et en 1960, à Disraëli, à Mégantic en 1961, encore au Nouveau-Brunswick, à Grand-Sault cette fois en 1963, et finalement à Saint-Sébastien en 1965. À un moment donné, près d'un millier de personnes trouveront du travail sous sa bannière.

Le même scénario se répète à



Le vieux couvent de Courcelles prêt à être déménagé

LA CROISSANCE AGRANDISSEMENTS ET SUCCURSALES

La bonne réputation reste le meilleur ambassadeur auprès des clients. Elle s'établit solidement dès le début, tant et si bien que l'ouvrage afflue. La bâtisse s'agrandit à deux reprises, en 1951 et en 1956. Puis, l'entreprise acquiert le vieux couvent qu'elle déménage à travers champs au grand plaisir des badauds. Désormais flanquée d'un clocher et d'une tour d'eau pour les incendies, elle prend une allure un peu biscornue.

Mais croissance oblige. La maison-mère doit essaimer d'abord timidement à Saint-Ludger, puis à La Guadeloupe en 1951 et à Saint-Gédéon en 1952, et plus hardiment jusqu'à Edmundston au Nouveau-Brunswick en 1953, à Saint-Joseph et à Saint-

chaque mise sur pied d'une autre usine. Elle se fait dans un climat d'urgence pour répondre à une demande insistante de la part des clients. Les personnes pressenties n'ont que quelques jours pour accepter l'offre qui leur est faite de diriger la nouvelle filiale. Les critères pour les sélectionner sont toujours à peu près les mêmes. Ils vont de la capacité d'apprendre rapidement, de la débrouillardise à l'habileté et au sens du leadership. La parenté n'hésite pas à investir dans l'entreprise devenue prospère. Elle se révèle surtout et entre autres un réservoir riche en potentiel humain où puiser. Par exemple, les neveux Jean-Marc et Raymond Lafontaine troquent l'hôtellerie pour la chemiserie. Leur père, le beau-frère Pierre, devient lui aussi partenaire à La Guadeloupe et à Ed-



La Chemise Perfection : intérieur de l'usine d'Edmundston

mundston. Gervaise Couture, triée sur le volet à l'usine de Courcelles pour seconder Raymond à La Guadeloupe, devient madame Lafontaine. Elle dira : « oncle Georges et tante Germaine te donnent confiance et tu sais que tu passeras au travers ». « Personne n'avait de compétence, ils nous ont façonnés », ajoutera Guy Lessard. La nièce, Estelle Saint-Pierre, ne retournera plus habiter Québec après sa visite pascale dans la Beauce. Les chemises que cette ancienne secrétaire de son père lui a cousues sont passées sous les yeux experts. Dès le mardi suivant, elle s'installe à Courcelles, et c'est son mari Gerald Fortier qui viendra la rejoindre avant que tous les deux ne prennent les rôles de Saint-Gédéon. Chez les Acadiens, les ouvertures d'usine viennent près de tourner au fiasco malgré toute la bonne volonté de Jean-Marc Lafontaine et de Réjeanne Lessard. Même la semaine que passe Germaine sur les lieux ne donne aucun résultat. Les jeunes filles ont la tête ailleurs. En désespoir de cause, les meilleures opératrices de Courcelles sont dépêchées sur les lieux et font la démonstration de leur habileté. L'exemple porte fruit et l'usine atteint la rentabilité. La partie

est enfin gagnée. L'histoire se répète à Grand-Sault ; même résistance, mêmes efforts, même succès jusqu'à ce que la cueillette des pommes de terre vide, pendant deux mois, la manufacture de ses occupantes fraîchement entraînées. Finalement un incendie la dévaste.

Un bilan positif

Les affaires marchent rondement. La crédibilité de la désormais Chemise Perfection incorporée depuis 1952⁶ va croissant. La banque se fait ouverte et conciliante. Les fréquentes pannes d'électricité imprévisibles qui paralysaient toute activité pour des périodes indéterminées s'espacent. La bouilloire ne saute plus. Les communications téléphoniques ne retentissent plus de grésillements. Des machines toutes neuves et à la fine pointe de la technologie, souvent dénichées à l'exposition d'Atlanta en Géorgie, permettent de meilleures performances. Deux mécaniciens à plein temps, Roland Breton et Pierre-Éphrem Gosselin, veillent au grain. À Courcelles, une nouvelle aisance se manifeste. Les magasins augmentent leur chiffre d'affaires, les particuliers leur confort. Ils réparent, construisent,

agrandissent leur maison pour loger une main-d'oeuvre complémentaire recrutée à l'extérieur. Des petits commerces voient le jour. Le temps difficile des pionniers s'achève.

Les célébrations

Un an après sa fondation, par un beau dimanche de l'automne 1948, la manufacture pavoise. Tous les Courcellois, M. le curé Simard en tête, sont conviés à la bénédiction. La visite guidée révèle une organisation bien rodée, et les employés démontrent volontiers leur savoir-faire. Ils démentent les préjugés qui ont cours dans les milieux urbains, à savoir que les gens de la campagne habitués à prendre leur temps ne peuvent s'astreindre à la discipline du travail en industrie. Au contraire, ils ont le sens des responsabilités, la maturité, l'esprit d'initiative et d'entraide garants du succès, en sus de l'efficacité qu'ils ont raffinée.



Char de La Chemise Perfection devant l'usine de Saint-Gédéon (1954)

Tout ce beau monde jeune et énergique a aussi le goût de la fête. Une fois l'an, des soirées de danse sont organisées. Les premières ont lieu à l'usine même, à l'étage du pressage débarrassé de ses tables. Les garçons attirés par ce havre à majorité féminine s'amènent « quatre par quatre en frappant du talon ». Puis, il y aura des célébrations, les anniversaires, le vingt-cinquième, le quarantième, le cinquantième. Les difficultés, les efforts trouvent leur récompense dans la durée.



L'étiquette Marco

Vers la fin des années cinquante, la compagnie a les reins assez solides pour songer à commercialiser sa propre marque de chemises, en l'occurrence, Marco. Cette étiquette condense les noms de Marlène et de Carole. Elle a l'heur de plaire à Jean-Marc Lafontaine, cet associé du Nouveau-Brunswick. Des parts sont vendues et intéressent quelques employés. Un réseau de vendeurs propose les chemises pour hommes, femmes et écolières, d'abord aux marchands des petites villes et villages. Puis, Marco a l'audace de s'attaquer aux magasins à grande surface de Montréal. Le plus gros client de La Chemise Perfection, celui qui à lui seul remplit la moitié de son carnet de commandes, celui-là en prend ombrage. Il menace de chercher ailleurs un entrepreneur moins enclin à lui disputer ce qu'il considère comme sa chasse gardée. L'étiquette Marco liquidée s'éteint sous les coups de la compétition. Ainsi, tout cheminement en affaires se déroule suivant des avancées, des reculs stratégiques, des réorientations.



Présentation de la Chemise Marco à Edmundston

La compétition

Devant la montée fructueuse et rapide de La Chemise Perfection, d'autres usines poussent comme des champignons et envahissent le marché, tandis que la production peu dispendieuse du Japon commence à menacer. Georges n'a pas pris à la légère cette remarque d'un vieux sage qui lui demandait en substance: « Que

feras-tu, le jeune, quand chacun aura sa chemise ? ». Quelque chose du genre pourrait arriver plus tôt que prévu si tout le monde s'y met pour dépasser la demande. Germaine suggère alors d'exploiter un créneau encore plus difficile et moins accessible qui lui est cher, celui de la chemise de très bonne qualité. Elle fait son affaire de hausser graduellement les standards de la confection. Dans quelques années, Claude, assisté de Réginald Saint-Pierre et de Réjean Arguin, reprendra ce défi. Ainsi s'ouvrira la porte sur de nouveaux débouchés comme l'Armée canadienne et, plus tard, les uniformes, les chemises de luxe.

L'incursion des syndicalistes

De gens venus d'ailleurs débarquent un jour à Courcelles. Leur but, c'est d'implanter un syndicat. Ils sont confiants d'imposer très vite leurs vues. Mais ils évaluent mal la fierté de la population peu portée à se laisser

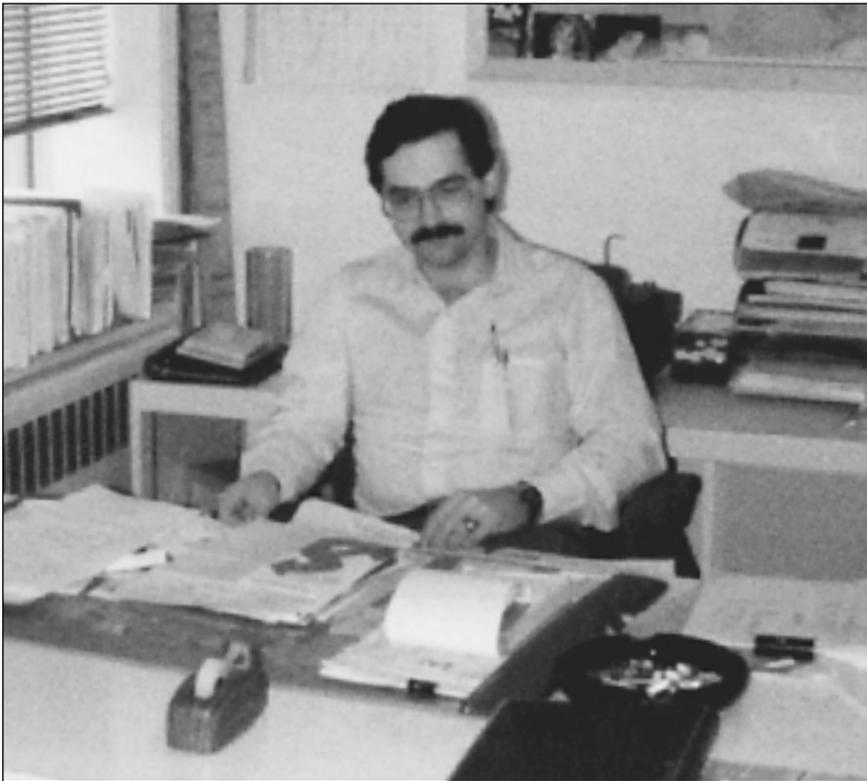
séduire par des discours qui ne tiennent pas compte de ce qui se vit chez elle et qui s'attaquent à l'édifice qu'elle a contribué à bâtir. Une voiture est renversée. « Avez-vous participé à ce méfait? » « Jamais de la vie, il n'y avait plus de place pour moi! », raconte-t-on au lendemain de la soirée orageuse. Une volée d'œufs et une fin de non-recevoir s'abat ensuite sur Jean Marchand et ses acolytes. La délégation repart et son chef s'en va conquérir le bastion d'Ottawa. Il y deviendra ministre dans le cabinet Trudeau.

Le repos des guerriers

Mais la santé du fondateur se détériore. Il ne faut plus prendre à la légère les avis des médecins et se résigner au repos. Durant de longues périodes, Georges et Germaine émigrent vers la Floride. Ils se réservent de décider des grandes orientations de l'industrie. Des personnes clés, principalement Denis Poulin et Réginald Saint-Pierre ont mérité leur confiance.



Germaine et Georges Goulet. (Crédit photo : Louise et Joe Simone)



La relève, Claude Goulet

Ils prennent la barre. Les usines satellites s'émancipent au profit des propriétaires partenaires. Saint-Gédéon restera toujours dans le giron de La Chemise Perfection avec Courcelles. « Si seulement un enfant de la famille pouvait s'intéresser aux affaires! » souhaitent les semi-retraités. Leurs aînées se sont orientées vers d'autres domaines, mais le cadet, préoccupé de musique, ne dédaigne pas écouter les sons de la fabrique.

LA RELÈVE CLAUDE

D'une part, Claude, le fils Goulet, en stage à divers postes de Saint-Gédéon et de Courcelles, aura droit au même traitement que tous les autres apprentis. D'autre part, il bénéficiera des discussions d'affaires. Comment analyser une situation, comment en dégager les grandes lignes, comment faire la part entre l'urgent et l'important, comment soupeser les risques,

comment respecter les collaborateurs, comment tenir compte des aspirations des gens, de la mentalité des concitoyens, où concentrer ses efforts pour les maximiser. Toute une sagesse acquise au fil du temps se transmet par l'exemple et par la parole. Une histoire somme toute maintes fois répétée de génération en génération. En 1978, Georges et Germaine se retirent.

La compagnie prend le nom de La Chemise Perfection inc. (1978). Graduellement au fil des années, Claude, le nouveau propriétaire, avec Cécile, sa femme, remboursent les parents. Georges continue pour quelque temps à siéger au conseil d'administration, mais son fils en assume la direction. Une nouvelle ère s'instaure.

La nouvelle administration

Depuis 1981, André, fils de Réginald Saint-Pierre et de Jeannine Goulet, petit-fils de Philibert Goulet et arrière-petit-fils de Napoléon Robert et de François Goulet voit avec son



Usine de Saint-Gédéon (1972)

petit-cousin Claude et son père Réginald aux destinées de l'usine. Il bénéficie d'abord sur les lieux d'une formation spéciale, dispensée cette fois par une firme d'experts en gestion, venus de l'extérieur. Ces mêmes conseillers fournissent les outils pour étudier le marché, analyser la production. Ils aident à la restructuration de l'administration. Elle s'établit maintenant officiellement comme suit : Claude Goulet propriétaire à cent pour cent avec Cécile détiennent les titres de président et de vice-présidente ; André Saint-Pierre, celui de directeur général chargé de l'administration, des relations extérieures et de la coordination ; Réginald Saint-Pierre celui de directeur de la production. Les adjoints de ce dernier, Rémi Beaudoin et Sylvain Roy se concentrent plus particulièrement, l'un sur le taillage, l'autre sur le contrôle de la qualité. Paul-Aimé Goulet, un vieux routier, occupe la fonction de comptable. Linette Beaudoin l'assiste. Leur service se convertit à l'informatique comme tout le personnel affecté à la préparation de la paye. Cette réorganisation mise sur l'expérience et la continuité qu'elle enrichit de sang neuf et d'innovations.



Usine de Courcelles



Les exportations et quelques chiffres

Sous l'impulsion de Claude, bien avant l'Accord de libre-échange nord-américain, l'entreprise parvenue à maturité lorgne du côté de l'exportation. Son incursion au sud de notre frontière se bute d'abord à la forteresse imprenable et très protégée des chemises d'uniforme. Quand les barrières tarifaires tombent, elle a déjà une longueur d'avance et elle hausse, jusqu'à soixante pour cent de son chiffre d'affaires, le taux de sa production destinée aux États-Unis. Son expertise en matière de cols façonnés et surtout de coutures françaises, pour notamment assembler les manches au corps des chemises, lui ouvre les portes de Polo Ralph Lauren, de Gap, avec des contrats clés en main. Sa production atteint les quarante mille unités par semaine. Le prestigieux journal *Les Affaires*⁷ classe La

Chemise Perfection inc. au trois cent quarante-huitième rang parmi les cinq cents plus importantes entreprises au Québec. Son chiffre d'affaires s'élève à 17 570 millions de dollars à la fin de l'année 1996. Calculée pour les six dernières années, la moyenne de la croissance s'établit à 7,3 % par année malgré la récession récente. De plus, les performances peuvent fluctuer au gré de facteurs aussi aléatoires et indépendants de contrôle que le cours du dollar canadien par rapport aux monnaies étrangères, les quotas des importations, etc. Depuis 1965, un fonds de pension existe. Certains employés, ceux des premières heures entre autres, s'en prévalent. Mais plusieurs reprennent, après quelque temps de retraite, ce travail qui est devenu pour eux un mode de vie.

Les agrandissements

Comme toutes les activités de La

Chemise Perfection inc. et celles de la récente Perfection Shirt U.S.A. Ltd. se concentrent à Courcelles et à Saint-Gédéon, il va de soi qu'une modernisation des locaux se soit imposée un jour ou l'autre. Aussitôt en place, dès 1978, Claude obtient une hypothèque sur sa propre maison pour payer l'agrandissement de la succursale de Saint-Gédéon. C'est un financement plus orthodoxe qui permet le réaménagement de fond en comble et les agrandissements majeurs que subissent les deux usines au cours des années 1994 et 1995. Les traces des constructions marquant l'évolution de l'usine de Courcelles sont gommées au profit de la rationalisation des fonctions telle que la conçoit son président. Mais la bâtisse se souvient et obstinément détourne sa façade de la rue comme en un clin d'œil aux imaginatifs pionniers disparus qui toujours faisaient fi des idées reçues.



Agrandissement et rénovation de l'usine de Courcelles (1995)



Courcelles 1997



Saint-Gédéon 1953



Marlène et Carole Goulet (1950)

Entre le terme plus ancien de « manufacture » où l'étymologie indique le « faire à la main », jusqu'au mot plus moderne d'« usine », s'installe un subtil changement de perception d'une même industrie. Chez les premiers « perfectionnistes », la machine avait la valeur d'un outil pour accomplir, en collaboration, un travail encore manuel. Maintenant, l'opérateur, en synergie avec ses compagnons, se sent aux commandes d'une mécanique plus raffinée, plus automatisée, qui installe entre lui et le matériau une certaine distance. Toutefois, La Chemise Perfection inc. d'aujourd'hui se révèle toujours la même, en fille de la première Chemise Perfection inc. et en petite-fille de La Perfection enrg. L'entreprise a, au cours de sa triple vie, remporté des succès et aussi sup-

porté bien des aléas. Sa longévité témoigne de sa vigueur. Ses fondateurs l'ont imaginée de toutes pièces, l'ont amenée à sa vitesse de croisière. Aujourd'hui, elle a le vent dans les voiles. L'improvisation et les coups d'essai, le sentiment d'urgence du début font place à la planification minutieuse, aux stratégies calculées. Mais elle participe toujours de la même course en avant vers de nouveaux débouchés. Ses assises se consolident. Elles sont étayées par les multiples talents de tous et chacun.

Si Courcelles a son usine, si Saint-Gédéon a la sienne, La Chemise Perfection inc. ressent son appartenance aux deux villages et sa solidarité avec eux.

Marlène Goulet-Saia



Références

¹ Manoir Goulet est la raison sociale de l'hôtel de Courcelles en 1947.

² J.C. Masson, notaire, « Conventions » Nap. Robert et Georges Goulet, No 1936, Fr 49855, Saint-Évariste Station, comté de Frontenac, province de Québec, 15 novembre 1947.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ J.C. Masson, notaire, « Obligation », Nap. Robert à C.P. Courcelles, Int G Goulet, No 2001, Fr 49982, Saint-Évariste Station, comté de Frontenac, province de Québec, 9 décembre 1947

⁶ Lettres patentes constituant en corporation « LA CHEMISE PERFECTION INC. » « PERFECTION SHIRT INC. », enregistrées le 15 décembre 1952, libro 250, folio 67.

⁷ *Les Affaires, Le journal des décideurs*, « Les 500 plus importantes entreprises du Québec », Montréal, éd. 1997, p. 97.



Les Équipements Sylmar Inc.



Entreprise en 1993



Sylvain Bilodeau, président



Maryse Auger, secrétaire-trésorière



De g. à d., Roger Rouleau, Sylvain Bilodeau et les anciens employés, Clément Blanchette, Denis Fortin et Bertrand Bilodeau



L'équipe actuelle. De g. à d., Daniel Poulin, soudeur, Guillaume Martin, usinage/soudeur, Sylvain Bilodeau et Maryse Auger, propriétaires, Denis Poulin, soudeur/maintenance, Dany Lachance, peintre/soudeur

Les Équipements Sylmar inc. sont situés au 320 Rte 108 à Courcelles.

Sylvain Bilodeau et Maryse Auger sont les propriétaires. La compagnie a été fondée en mars 1993. Les Équipements Sylmar inc. sont une équipe de six employés et ont eu à l'occasion des stagiaires et étudiants en période d'été. La compagnie a emménagé un poste d'usinage, un magasin de pièces et une cafétéria. En 1997, s'ajoute un agrandissement pour une chambre de peinture.

Les produits qui y sont fabriqués: remorques à bois et distributeurs



La famille. Sylvain, Maryse et les enfants Catherine et Roxanne

de chargeuse Nokka, treuils hydrauliques sur remorques à bois et enrobeuses à balle ronde individuelle et automate, les services de sous-traitance, concept de machinerie, oxycoupeuse, usinage, soudure de métaux spécialisés, pliage, peinture, magasin de pièces.

Nos clients sont de la région, au Québec, aux États-Unis et sont ceux qui recherchent un produit de qualité-prix et le service après-vente.

Nous en profitons pour les remercier pour leurs encouragements.

Bon centenaire à tous!

Entreprise Multi-Formes inc.

L'entreprise Multi-Formes fabrique des produits en fil métallique et a une gamme de produits d'horticulture et de décoration de Noël. La compagnie a été acquise en 1989 par Gaétan Patry et Marquis Patry et elle était spécialisée à cette époque dans les produits horticoles et funéraires. L'entreprise n'avait alors du travail que pour les deux actionnaires.

En 1993, Marquis devient propriétaire unique en acquérant les parts de son père Gaétan. Avec son esprit innovateur, Marquis a mis sur le marché de nouveaux produits et a conçu et adapté ses propres machines et équipements favorisant ainsi la qualité et la rapidité de la production.



Multi-Formes a maintenant une place importante sur le marché canadien soit le Québec, l'Ontario, l'Ouest Canadien et les Maritimes. En 1996, la compagnie oriente ses efforts à développer le marché américain. Elle parvient à se positionner massivement en 2001, lui permettant ainsi d'assurer une croissance continue de

son chiffre d'affaires.

Multi-Formes emploie maintenant huit employés à temps plein et trois à temps partiel. La qualité de ses produits et la rapidité du service sont les principales priorités qui font le succès de Multi-Formes !

Employés à temps plein : Gaétan Patry, Éric Turgeon, Jimmy Patry, Karine Patry, Maxime Plante, Martin Boulanger, Francis Roy et Hélène Beaudry.

Merci à notre équipe pour son dévouement. Grâce à leur rapidité et leur goût du travail bien fait, Multi-Formes est devenu un leader en fabrication de produits de fil métallique.



Entreprise les produits Multi-Formes Inc.



Confection Lysel



Cette petite manufacture de couture a débuté dans ma maison privée de Saint-Évariste, avec les couturières dans la maison privée. Elle a vécu un déménagement dans un logement de Courcelles, ensuite dans un local de la route 108. En 1995, cette manufacture se retrouve dans le parc industriel à Courcelles; une superficie de 40 000 pieds carrés pouvant accommoder une vingtaine de couturières sur place, et j'ai toujours les couturières à la maison privée, chez elles.

J'ai commencé avec une employée dans la manufacture à temps partiel et



Lisel Blanchette Demers

cela pour trois mois. Peu après, c'était plein et tout continue.

Je fais aussi de la sous-traitance

pour les plus grandes manufactures de la région, surtout pour la Chemise Perfection de Courcelles.



Le groupe. Les reconnaissez-vous toutes? 1^{re} rangée, en avant: Nicole Bolduc, Céline Gosselin, Linda Pomerleau, Claudette Grimard, Nicole Fortin et Christiane Gagnon. 2^e rangée: Lisel Blanchette Demers, Maryse Auger, Nicole Fortier, Lucette Audet, Nicole Ouellette, Gisèle Bilodeau, Marie Grondin Madeleine Blanchette Andrée Poulin et Constance Matheau

Chapitre X

À votre Service

Hôtel Central
d'Alphonse St-Pierre,
en 1920, au 191, rue
Principale. (Collection
Gabrielle et
Albini Lacasse)



Le Bureau de Poste

Le bureau de poste ouvre ses portes le 15 janvier 1896. À l'origine, il porte le nom de Bureau de poste de Lambton Station. Le 1^{er} mars 1904, le nom de Lambton Station est changé par celui de Sainte-Martine de Courcelles.

M. E. Ernest Legendre est le premier à occuper la fonction de maître de poste pour la période de 1897 à 1913.

La famille Pagé, propriétaire des lieux, prend la relève le 27 décembre 1913. M. J.E.Rémi Pagé remplit la fonction jusqu'en 1952. Il est assisté de son épouse M^{me} Corinne Jolicoeur. Celle-ci assure aussi l'intérim du 19 mai 1952 au 3 septembre 1952 alors que M. Clément Pagé prend la relève de ses parents jusqu'au 16 février 1961. La famille Pagé a donc été responsable du courrier de Courcelles pendant 48 ans.

Du 17 février 1961 au 15 novembre 1961, M. Jean-Paul Morin assure cette fonction par intérim. À cette date, M. Roger Lessard, vétéran de guerre, entre en fonction. Il est assisté de son épouse M^{me} Anne-Marie Goulet. Le couple dirige les activités au bureau de poste jusqu'au 16 novembre 1986.

L'intérim est assuré, du 17 novembre 1986 au 31 décembre 1986, par M^{me} Jocelyne Veilleux. M^{me} Raymonde L. Boutin poursuit l'intérim



Bureau de poste et les environs, vers 1915. (Collection Normande Pagé-Roy)

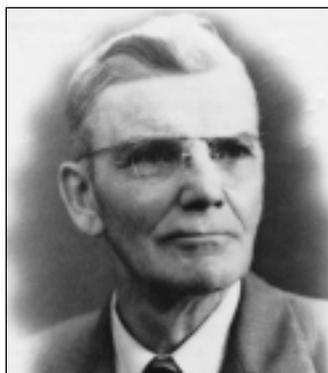
jusqu'au 15 mars 1987 alors que M^{me} Luce Fleury devient le 5^e maître de poste depuis son ouverture.

D'autres personnes y ont travaillé à

temps partiel. Notons les noms de M^{mes} Ginette Latulippe, Raymonde L. Boutin, Nicole P. Roy, Nathalie Roy et Françoise Belle-Isle.



Ernest Legendre, 1897-1913.



J.E.Rémi Pagé, 1913-1952.



Corinne Jolicoeur, assistante, 1913-1952.



Clément Pagé, 1952-1961. Laurette Pelletier, assistante, 1959-1961.



Roger Lessard, 1961-1986. Anna-Marie Goulet, assistante, 1961-1986.

Transport de courrier

Entre 1897 et 1950, le courrier arrive par le train de 21 heures. Le courrier est tout de suite acheminé au bureau de poste, où il est classé en deux catégories: l'arrondissement de Courcelles et celui de Lambton. Une personne de Lambton est responsable du transport postal pour sa paroisse.

M^{me} Normande Pagé nous raconte, qu'au temps de la famille Pagé, le travail se poursuit souvent tard en soirée. Une fois le courrier classé, les gens passent le ramasser vers 22 heures. Il faut aussi préparer le départ du courrier pour le train de 6 heures et dans les années 1930, celui de la desserte de Saint-Hilaire. Le travail se termine entre 23 heures et minuit.

À partir de 1950, le courrier est acheminé par camion. Le transport est assuré sur la route 108, mais ne se rend pas au village. M. Napoléon Rodrigue fait la navette entre le bureau de poste et la route 108, deux fois par jour, du lundi au samedi. Le transport se fait à 7 heures et à 20 heures. M. Rodrigue reçoit un salaire de 1,10 \$ par jour pour accomplir cette tâche.

Depuis janvier 1962, le camion postal se rend au village.

Distribution de courrier

Avant les années 30, tous les gens de la paroisse devaient se rendre au bureau de poste pour chercher leur courrier ou poster leurs envois. Le service postal est en opération très tôt le matin jusqu'à 23 heures. Le dimanche, après la grand-messe, le bureau de poste est ouvert pour accommoder les gens des rangs qui n'ont pas l'occasion de passer au village sur semaine.

La distribution du courrier est assurée dans les rangs, à partir du début des années 30. La paroisse est divisée en deux routes rurales. La route numéro 1 dessert le 6^e rang et le 8^e rang Sud. La route numéro 2 couvre les résidents de la route 108, le rang des Fortier et le 8^e rang Nord. Ces routes



Lionel Couture, en avant du magasin Pagé, au 204, rue Principale. (Collection Jacqueline et Rosaire Lapière)

rurales d'une longueur totale de 67 kilomètres sont d'abord parcourues en voiture à cheval.

Les postillons qui ont rempli ces fonctions pour la route rurale numéro 1 sont : M. Éphrem Fortin, des années 1930 à 1952, M. Pierre Fortin, de 1952 à 1960, M. Ulric Fortin, fils de Pierre, de 1961 à 1970 et M. Léo Fortin, fils de Pierre, de 1970 à 1987. Pour la route numéro 2, nous retrouvons : M. Louis Roy et son cheval Bijou, de 1940 à 1946, M. Napoléon Rodrigue, de 1946 à 1963 et M. Paul Laurendeau, de 1963 à 1987.

Parlons du salaire versé en 1955. M. Pierre Fortin reçoit annuellement 996 \$ pour une tournée de 15,6 milles effectuée six fois par semaine. De son côté, M. Napoléon Rodrigue touche 1 390 \$ pour un trajet de 22,5 milles.

Les deux routes rurales sont unifiées en janvier 1987. À ce moment, M. Léo Fortin assure le courrier rural pour toute la paroisse jusqu'en décembre 1988. Par la suite, des dames prennent la relève : M^{me} Violette Lapointe, de janvier 1989 au 31 octobre 1990, M^{me} Fabienne Roy St-Pierre, du 1^{er} novembre 1990 au 8 novembre 1990, et M^{me} Martine

Nadeau, du 9 novembre 1990 à nos jours.

Voir à la page 218 pour Postes Canada.



M. et M^{me} Pagé, octobre 1942



SERVICES FINANCIERS

Au début de la paroisse, les gens les plus fortunés gèrent eux-mêmes leurs avoirs. Certains deviennent propriétaires de quelques bâtiments qu'ils offrent en location ou certaines entreprises. M. Alphonse Lapierre possède un moulin à scie, la beurrerie, un magasin, quelques terrains et maisons. D'autres sont prêteurs sur billet et ils investissent auprès de la municipalité, de la Commission scolaire, de la Fabrique et des personnes solvables qui leur manifestent un besoin de financement.

L'institution bancaire qui dessert notre milieu est la Banque Nationale de Saint-Évariste.

Le mouvement Desjardins fait son entrée à Courcelles en 1937, avec la fondation de la Caisse Populaire de Courcelles. Toujours activé dans notre milieu et répondant à un besoin de modernisation, les Caisses populaires de Courcelles, Saint-Évariste et La Guadeloupe se regroupent en 2001, pour former la Caisse populaire Desjardins de la Haute-Beauce.

Voir à la page 211 pour la Caisse populaire Desjardins de la Haute-Beauce. La Banque Canadienne de Commerce de La Guadeloupe ouvre une succursale satellite à Courcelles le 17 septembre 1956. Son comptoir, situé au 184, rue Principale, au coin de l'avenue du Domaine, offre ses services financiers jusqu'au 30 septembre 1971.

SERVICE TÉLÉPHONIQUE

Le 10 décembre 1914, la Cie de Téléphone Rurale de Courcelles obtient son permis d'opération. Trois hommes d'affaires de Courcelles en assurent la mise sur pied. Ce sont MM. Napoléon Brousseau, Uldéric Allard et Napoléon Robert.

La première centrale téléphonique est installée dans l'édifice commercial et résidentiel de M. Napoléon Robert, au 160, rue Principale. M. Robert fait l'installation du système et en assure l'entretien.

Le montage des lignes téléphoniques est un autre exemple de

l'entraide des Courcellois. Des corvées s'organisent pour monter les installations. M. Armand Longchamps du 8^e rang Sud, nous raconte que les poteaux sont fournis par MM. Apollinaire Goulet, François Goulet et Joseph Goulet. Les hommes volontaires du rang se regroupent par petites équipes. On creuse à la pelle, les trous et à bras d'hommes, on installe les poteaux.

La Cie de Téléphone de Courcelles fait la mise à jour de son réseau de façon régulière. Depuis sa fondation, six centrales téléphoniques différentes ont assuré le service. Depuis 1991, un système numérique des plus performants est en opération.

Voir la page 219 pour La Cie de Téléphone de Courcelles inc.

LE MÉDECIN

Courcelles n'a pas toujours eu de médecin résident. Les médecins des paroisses voisines assurent le service médical. Le malade se rend chez le médecin ou s'il est incapable, le médecin vient à son chevet. Si le malade a besoin d'une chirurgie d'urgence, il se rend par train à Lévis ou Sherbrooke. Comme le transport



M^{me} Cléophas Duquette, sage-femme impliquée dans la vie sociale de Courcelles, 1891-1981. (Collection Alice Duquette)

est lent, il arrive que certains malades meurent avant d'avoir reçu les soins requis.

Prendre le départ et arriver à l'hôpital dix heures plus tard rendent les accouchements presque impos-



Léon Gros-Louis, médecin 1952-1992

sibles en milieu hospitalier. Tout se déroule à la maison. Les meilleures conditions ne sont pas toujours réunies et le médecin sera présent seulement dans quelques heures. Ajoutons aussi que les moyens financiers du couple ne permettent pas toujours d'inviter le médecin. Alors les voisines deviennent sages-femmes. Malgré la mort d'un certain nombre de bébés à la naissance, il convient de souligner le mérite de ces femmes qui ont permis à des centaines de femmes d'accoucher convenablement. Elles accompagnent le médecin ou elles réalisent souvent l'accouchement au complet.

Nous comptons des sages-femmes dans les rangs et au village. Nommons ici M^{me} Thomas Patry, M^{me} Hubert Bégin, M^{me} Philippe Leclerc, M^{me} Cléophas Duquette, M^{me} Dominique Faucher, M^{me} Honoré Demers, M^{me} Antoine Fortier et M^{me} Alphonse Jobin.

Le service médical est assuré d'abord par le D^r Doyon de Saint-Sébastien et le D^r Azarias Roy de Saint-Évariste.

En 1924 et 1925, le D^r J. Antonin Bélanger est résident de Courcelles. Il est logé, chauffé et nourri pour un montant de 35 \$ par mois. Par la suite, il dispense ses services aux Courcellois jusqu'en 1949 sans y résider.

Entre 1930 et 1952, le D^r Émilien Chabot de Lambton offre ses services. Il possède une automobile et il utilise, pendant quelques hivers, un « snow mobile » pour se déplacer.

De 1943 à 1952, le D^r Philippe-Auguste Morin est aussi présent à Courcelles.

À partir de 1949, nous retrouvons un médecin résidant en permanence. Le D^r Aurélien Côté réside au 179, rue Principale de 1949 à 1951. Le D^r Léon Gros-Louis s'installe au 167, rue Principale, de 1952 à 1957. De 1957 à 1992, la famille s'installe au 157, de la rue Principale.

Le D^r Richard Hamann ouvre son premier bureau, en 1984, au 124, rue Principale. Depuis 1988, il accueille sa clientèle au 137, rue Principale

LE DENTISTE

Un local est réservé au 2^e étage, au bureau de poste, pour les visites de médecins, dentistes et autres. À l'époque où les soins dentaires sont plus réduits, M. Alonzo Jolicoeur



Alonzo Jolicoeur, dentiste
1930-1953

offre ses services de dentiste une journée par mois. Il est présent à Courcelles de 1930 à 1953. Sa pratique consiste surtout à l'extraction de dents et l'installation de prothèses dentaires.

LES PHARMACIES

Pharmacie D^r Gros-Louis

En 1952, le D^r Léon Gros-Louis aménage une pharmacie dans un local adjacent à son bureau au 167, rue Principale. En 1957, il la déménage à la clinique médicale de sa nouvelle résidence au 157, rue Principale. Elle demeure à la disposition de la clientèle jusqu'en décembre 1992.

Pharmacie Hélène Morin

Cette pharmacie est aménagée, en 1985, dans un local adjacent au bureau du D^r Richard Hamann. M^{me} Christine Boucher offre ses services à la clientèle. En 1987, on la retrouve à la nouvelle clinique médicale au 137A, rue Principale et devient la Pharmacie Boucher et Morin.

En 1998, M^{me} Boucher s'associe à Manon Roy. Le commerce déménage au coin de l'avenue du Domaine au 102, rue Principale pour revenir au 137A, rue Principale en octobre 2000.

Voir Pharmacie Christine Boucher et Manon Roy à la page 223.

Pharmacie André Paquet

De juillet 1998 à octobre 2000, M. André Paquet assure les services pharmaceutiques à la clinique médicale du D^r Richard Hamann, au 137A, rue Principale.

Centre d'accueil L'Harmonie

En 1984, M. Jean-Marc Gosselin et M^{me} Suzanne Veilleux construisent un centre d'accueil pour personnes âgées. Le bâtiment est érigé sur l'emplacement de l'école du village, demeuré libre depuis 1957.

La résidence d'accueil est vendue, en 1990, à M. Jacques Duquette et M^{me} Marlène Patry.

Depuis 1996, M. Renaud Gosselin et M^{me} Gaétane Lapière poursuivent les activités.

Voir à la page 224 pour le Centre d'accueil L'Harmonie.

SERVICES FUNÉRAIRES

Entre 1925 et 1940, M. J.E. Tardif assure les services funéraires dans notre milieu. Il remplit le rôle de croque-mort et procure à la famille tout ce qui est nécessaire pour une sépulture convenable.

Dans les années 40, les services funéraires sont assurés par des gens de Lambton et de La Guadeloupe.

Avec la disparition de la tradition d'exposer le défunt à la maison, M. Émile Jacques utilise occasionnellement le local d'exposition de meubles, dans l'ancien magasin

de M. Clément Pagé, entre 1963 et 1965. Par la suite, M. Jacques ouvre un premier salon funéraire chez M. Alexandre St-Pierre, au 106, rue du Moulin. En mai 1968, la maison funéraire Jacques et Frères inaugure son salon au 112, avenue du Domaine.

Voir à la page 222 pour les Résidences funéraires Jacques et Frères.

ALIMENTATION

Épicerie Boucherie Duquette

En 1921, M. Cléophas Duquette offre un service d'épicerie et boucherie au 102, rue du Moulin. MM. Joseph Arguin et Hubert Bégin y assurent le service de vente de porte en porte.

De 1945 à 1975, M. Léonide Couture possède ce commerce. Le service de porte en porte se maintient pendant plusieurs années. Le commerce est agrandi.

En 1975-1976, M. René Plante devient propriétaire des lieux.

En 1976-1977, nous retrouvons M. Yvon Roy.

De 1977 à 2000, l'épicerie boucherie prend de l'expansion alors que M. Clément St-Pierre et M^{me} Pierrette Gilbert en sont les propriétaires. Le bâtiment subit des transformations importantes. On y ajoute un service de traiteur et de repas à apporter.



Gemma Robert et Jacqueline Nadeau devant la maison de Cléophas Duquette





Café Étoile Rouge, chez Victor Bizier, au 191, rue Principale. (Carte postale non datée, Collection Françoise Doyon)

Depuis novembre 2000, M. Claude Roy et M^{me} Julie Bernard opèrent le commerce. On y ajoute le service de dépanneur. L'établissement est

maintenant le seul à offrir un service d'épicerie et de boucherie dans la paroisse. Voir Marché St-Pierre à la page 226.



M. et M^{me} Gérard Paré, à leur épicerie, au 113, rue Principale. (Collection Francine et Gérard Paré)

Épicerie Victor Bizier

En 1946, M. Victor Bizier offre un service de restaurant et de boucherie au sous-sol de son édifice situé au 191, rue Principale, face à l'avenue du Domaine. Par la suite, le sous-sol est transformé en espace résidentiel et un service d'épicerie et boucherie est aménagé au 1er étage. Le commerce demeure en opération jusqu'en 1972.

Épicerie Sylvio Gagnon

En 1951, M. Sylvio Gagnon achète l'inventaire de M. Rémi Pagé et offre un service modeste d'épicerie au 320, rue Principale. Le commerce est en fonction jusqu'en 1955.

Épicerie Joseph Roy

En 1952, M. Joseph Roy offre un service d'épicerie à sa résidence au 136, rue Principale. Il sert sa clientèle jusqu'en 1970.

Épicerie Fraser Bolduc

De 1959 à 1964, M. Rosaire Patry offre un service d'épicerie et de boucherie au 125, rue Principale.

De 1964 à 1969, le commerce passe aux mains de son frère M. Paul Patry.

De 1969 à 1984, le commerce connaît une forte croissance alors que M. Fraser Bolduc en est le propriétaire.

Par la suite, on y retrouve une pharmacie et un bureau de médecin.

Épicerie Achille Quirion

De 1950 à 1955, approximativement, M. Achille Quirion offre un service d'épicerie au coin de la route 108, au 15, rue Principale. M. Hervé Turgeon passe le lundi de porte en porte, au 8^e rang Nord et sur la route 108, pour prendre les commandes. Il repasse le jeudi pour en faire la livraison.

Épicerie Gérard Paré

Au cours des années 1960, M. Gérard Paré offre un service modeste d'épicerie au 113, rue Principale.

Épicerie Roland Breton

En 1964, M. Roland Breton offre un service d'épicerie dans les locaux de la boulangerie. Il opère le commerce pendant six ans. De 1970 à 1974, M. Gilles Lessard offre ce service. Par la suite, l'espace est intégré à la résidence.

LA BOULANGERIE

Vers 1920, M. Albert Messier organise une boulangerie au 309, rue Principale. Ces deux personnes, souffrant de surdité, ne s'expriment que très difficilement par la parole. Leur handicap n'empêche pas le bon fonctionnement de leur entreprise.

En 1941, M. Ernest Fortin achète la boulangerie de M. Messier. À cette époque, c'est une boulangerie très active de la région qui occupe trois personnes de façon régulière et demande la participation des enfants de la famille. Le pain est expédié par le train à Saint-Sébastien, Saint-Samuel et Sainte-Cécile. Un livreur se rend aussi à Saint-Évariste, La Guadeloupe, Lambton et Saint-Romain.

Les produits fabriqués sont : pain blanc, pain au lait, pain de blé, pain aux raisins, pain au fromage, brioches aux raisins, galettes blanches, galettes à la mélasse, tartes, tourtières et fèves au lard. Les prix pour l'époque sont fixés à : pain blanc 8 onces à 2 pour 0,25 \$, pain blanc à 0,25 \$, pain de blé à 0,16 \$, brioches aux raisins à 0,25 \$ la douzaine et galettes blanches ou à la mélasse à 0,25 \$ la douzaine.

En 1959, M. Laurent Gilbert achète la boulangerie de M. Fortin. Il continue la production pendant trois ans. Le four est abandonné et M. Gilbert commence la distribution de produits de la Boulangerie Lambton.

À la fin des années 40, M. Ernest Rodrigue opère une petite boulangerie au 187, rue Principale. Pendant deux ans, il produit du pain, mais surtout des pâtisseries.

LE MAGASIN GÉNÉRAL

Les débuts de la municipalité voient apparaître un type de magasin qui n'existe plus avec la spécialisation

actuelle. Le magasin général, comme son nom l'indique, offre de tout à sa clientèle : vêtements, tissus à la verge, chaussures, articles ménagers, quincaillerie, épicerie, outils et matériaux de construction. Les formats ne sont pas les mêmes que nous connaissons de nos jours. Par exemple, les grandes familles achètent la farine et le sucre en sac de 100 livres.

Le magasin général est ouvert à la clientèle tous les jours, du lundi au samedi et le dimanche, après la grand-messe, pour accommoder les gens des rangs. Le travail commence tôt le matin et se termine parfois tard en soirée. C'est un lieu de rendez-vous où les gens s'attardent à causer en allant faire leurs emplettes. Le marchand sert ses clients un à un au comptoir. Il apporte au comptoir les marchandises désirées, annonce le prix total au client et s'entend sur le mode de paiement. Très souvent, le marchand doit vendre à crédit. Il doit attendre que le journalier reçoive sa paye, que le bûcheron revienne des chantiers et que le fermier vende les produits de sa ferme. Cette politique de financement se retrouve aussi dans la majorité des commerces de l'époque.

À Courcelles, nous avons connu les magasins généraux de MM. Rémi Pagé, Alphonse Lapierre, Pierre-Albert Doyon, Napoléon Robert, Jean Beaudoin et Wellie Gagné.

Magasin PAGÉ

Le premier magasin général est ouvert par M. Ernest Legendre, vers 1897. Il est situé au 204, rue Principale, dans la deuxième maison de l'arrondissement du village, construite par M. Napoléon Bégin en 1892.

En 1912, M. J.E. Rémi Pagé et son épouse M^{me} Corinne Jolicœur prennent possession du magasin. En plus du magasin général, on y retrouve aussi le comptoir de la poste. De 1933 à 1936, M. Pagé ouvre aussi une desserte au coin de la route de Dorset, près du chemin des tracteurs. Les gens des chantiers viennent s'approvisionner. Le service d'épicerie est

abandonné en 1951.

En 1953, M. Clément Pagé prend la relève de ses parents et le magasin général se transforme progressivement. M. Pagé se spécialise dans la vente de meubles, appareils ménagers et articles de décoration.

Le magasin cesse ses opérations en 1961, peu de temps après le décès de M. Clément Pagé. Seul le bureau de poste y demeure en opération et le local occupe plus d'espace.

La partie arrière devient salon funéraire de 1963 à 1965. À la fermeture des écoles de rang, de 1965 à 1969, ce local est occupé par M^{me} Louise Quirion et sa classe de 5e année. De 1970 à 1987, M^{me} Rita Laurendeau le transforme en local industriel. Il a maintenant retrouvé une vocation résidentielle.

Magasin LAPIERRE

Vers 1900, M. Alphonse Lapierre possède la demeure face à la gare, au 202, rue Principale.

Les débuts du magasin de M. Lapierre remontent au moment où son épouse s'intéresse à la mode féminine. M^{me} Lapierre confectionne des chapeaux et offre des tissus spécialisés, de la dentelle et autres articles de couture. De son côté, M. Lapierre vient y ajouter différentes marchandises générales. Le magasin ferme ses portes en 1946.

Magasin DOYON

En 1905, M. Napoléon Doyon fait construire un édifice au 196, rue Principale. Il y ouvre un magasin général qui est opéré par la famille Doyon jusqu'à l'automne de 1987. Les nouveaux propriétaires, MM. Bérard Goulet et Clément Blanchette, procèdent à l'agrandissement du commerce et celui-ci change de vocation pour devenir dépanneur-épicerie et quincaillerie. Les clients se servent eux-mêmes.

L'année suivante, M. Blanchette cède ses parts à M. Richard Roy. Vingt-deux actionnaires investissent en 1990. M. Bérard Goulet quitte alors que MM. Roger Isabel et Yvon Roy



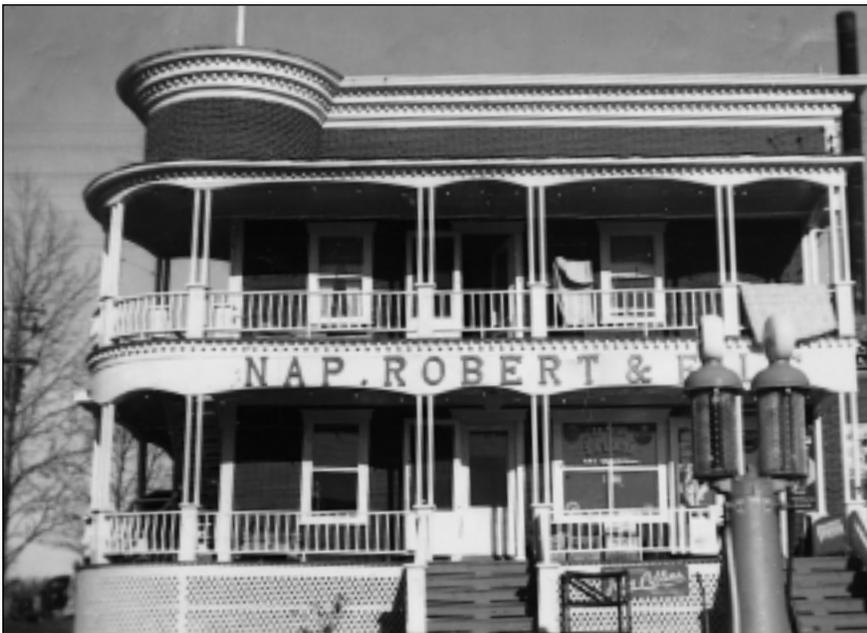


Les sœurs Robert devant le magasin, vers 1925. (Collection Bertyle et Réal Bernier)

achètent l'ensemble des actions. En 1997, M. Normand Patry en devient propriétaire et le commerce ferme ses portes au printemps 2001. À l'automne 2001, M. Claude Goulet se porte acquéreur des lieux et un projet résidentiel est en voie de réalisation à l'été 2002. Voir la page 225.

Magasin ROBERT

En 1912, M. Napoléon Robert offre un service d'épicerie au 160, rue Principale. Ce bâtiment est aussi voué à d'autres vocations. En 1914, la centrale téléphonique y est installée. En 1920, nous nous retrouvons dans un véritable magasin général.



Magasin Napoléon Robert, vers 1940. (Collection Jeannine et Réginald St-Pierre)

En 1927, nous sommes en présence d'un comptoir de restauration et d'une table de billard. À la fin des années 20, un service d'essence est offert aux automobilistes et camionneurs. Ce service est disponible pendant une trentaine d'années. L'incendie de 1931 exige une reconstruction complète. Au fil des années, d'autres marchandises s'ajoutent. Notons la moulée et les cercueils.

En 1956, M^{me} Henri Robert devient propriétaire des lieux et le commerce prend la vocation d'épicerie.

De 1967 à 1971, l'entreprise est tenue par M. Jacques Vigneault.

À partir de 1971, M. Régis Bélanger opère le commerce qu'il convertit en espace résidentiel, en 1987.

Magasin BEAUDOIN

En 1922, M. Jean Beaudoin achète le magasin situé au 189, rue Principale. Il est la propriété de son frère depuis quelques années.

M. et M^{me} Beaudoin assurent le service à la clientèle, accompagnés de leur fille Gaétane. M^{me} Beaudoin est chapelière et offre un bel assortiment de chapeaux. M. Beaudoin fait le commerce de petits fruits sauvages. À partir de 1934, il offre un service d'essence pendant une quinzaine d'années. Le magasin ferme ses portes, en 1976, après le décès de M. et M^{me} Beaudoin.

Magasin GAGNÉ, BILODEAU, LAPIERRE

En 1925, M. J. Elzéar Bélanger s'associe à son frère M. Aurèle Bélanger pour acheter la propriété de M. Joseph Bolduc. Ce commerce situé au coin de l'avenue Champlain, au 178, rue Principale, sera en location jusqu'en 1943.

Le premier locataire des lieux est M. Sam Ketty. Il semble que le commerce, en opération depuis quelques années, offre déjà un service d'épicerie et de restauration rapide. M. Ketty vient de la région montréalaise et ajoute à l'entreprise la vente de vêtements pour hommes. Il offre aussi sa marchandise de porte en porte dans



Famille de Jean Beaudoin, près du magasin, 1935. (Collection Gaétane Beaudoin)

les paroisses environnantes.

De 1928 à 1933, M. Émile Lessard, ex-forgeron, est locataire des lieux. Sa fille M^{me} Rose-Hélène Lessard nous raconte qu'au service de restauration rapide, on y retrouve du bonbon, des tablettes de chocolat, des biscuits, du fromage, des fèves au lard, du gâteau, des breuvages et de la crème glacée. Au service d'épicerie, on offre de la

marchandise sèche en boîte et des aliments en emballage sous vide. On y retrouve également une table de billard.

De 1933 à 1938, M. Camil Jarjour poursuit les activités. Le comptoir de restauration demeure, mais il remplace le billard par la vente de souliers, bas, sous-vêtements, chandails et vaisselle.

De 1930 à 1940, M. Philibert Gou-

let offre un service de restauration et fait la vente de coupons et tissus à la verge.

De 1940 à 1942, M. Urbain Bilodeau donne au lieu la vocation de restaurant en offrant un service de repas complet. En hiver, il aménage une petite patinoire à l'arrière du commerce. Les jeunes apprécient cette initiative.

En 1942, le restaurant est loué à M. Eugène Arguin.

En 1944, M. Paul Drouin achète le bâtiment de la succession de M. Aurèle Bélanger.

En 1947, M. Wellie Gagné devient propriétaire. La vocation de restaurant avec table de billard cesse en 1950 lors du décès de M. Gagné. Son épouse M^{me} Rose-Aimé Labrecque donne une nouvelle orientation au commerce. On y retrouve un service d'épicerie, de la vaisselle, de la lingerie des chaussures et des tissus à la verge.

En 1960, M. Léo Bilodeau achète le magasin. Il offre les mêmes services à sa clientèle et ajoute la vente de jouets, articles décoratifs et peinture.

En 1978, M. Laval Lapierre prend possession du magasin qu'il opère avec sa compagne M^{me} Nicole St-Pierre. Les mêmes services sont présents jusqu'en 1996 lorsque le local devient un logement résidentiel.



Magasin Gagné, Bilodeau et Lapierre, au 178, rue Principale, vers 1932. (Collection Rose-Hélène Lessard)



M. Émile Lessard, à la droite, est assis près du comptoir de restauration de son magasin, 1929. (Collection Rose-Hélène Lessard)



Magasin de M^{me} ALCIDE GOULET

Après le décès de M. Alcide Goulet, survenu dans un accident de la route à l'automne 1948, son épouse, M^{me} Aldina Goulet, ouvre un magasin chez elle au 172, rue Principale. Elle offre à sa clientèle des robes, tissus à la verge, lingerie fine, chapeaux, bas, articles de couture et objets de piété. Le commerce demeure en opération jusqu'en 1952.

Magasin LAMONTAGNE

En 1960, M. Jos Lamontagne ouvre un magasin au 182, rue Principale. Il se spécialise dans la vente d'instruments de musique. On y vend des instruments populaires tels : guitare, violon, accordéon, saxophone, harmonica, tambour, piano et orgue. M. Lamontagne donne aussi une formation de base sur quelques instruments. En 1965, il déménage son commerce à Thetford Mines.

GRÉGOIRE ARGUIN MEUBLES

En 1961, M. Grégoire Arguin fait l'ouverture d'un magasin de meubles au 200, rue Principale, face à la gare. Son épouse, M^{me} Lisette Fortin, vient lui apporter son soutien, à partir de 1962. En 1965, il déménage au 182, rue Principale, dans l'ancien local de M. Jos Lamontagne. L'espace devient



Enfant de la famille Jean Beaudoin. À l'arrière : le 182 et le 184, rue Principale. Actuellement réunis pour former le magasin de meubles, 1939. (Collection Gaétane Beaudoin)



L'hôtel Blais, au 106, rue du Moulin et l'hôtel Veilleux, au 114, rue du Moulin, vers 1920. (Collection Paysmage)

insuffisant pour montrer l'ensemble des meubles et appareils ménagers. En 1969, il achète le bâtiment voisin de M. Ernest Domingue. Des travaux viennent réunir ces deux constructions au coin de l'avenue du Domaine. M. Arguin fait aussi la réparation des électroménagers, téléviseurs et autres appareils. Le commerce ferme ses portes en 1995. En 1998, M. Renaud Fortier et M^{me} Violette Lapointe font l'acquisition du commerce pour en faire la relance. À la réouverture, M^{me} Lapointe se spécialise dans l'ameublement pour la chambre à coucher.

Voir à la page 227 pour la Place du Sommeil.

LES HÔTELS

Hôtel H. DESLAURIERS

Vers 1890, M. Deslauriers offre un service d'hôtellerie au 105, avenue Sainte-Martine. C'est le premier hôtel dans le secteur de la station de Lambton. Ce bâtiment fait actuellement l'objet d'une citation historique sous le nom de l'atelier J.E. Tardif. M. Deslauriers accueille les voyageurs de commerce et les gens impliqués dans les préparatifs et la construction du chemin de fer. Le service hôtelier

cesse en 1899, lorsque M. Ernest Legendre achète la propriété et s'y installe avec sa famille.

Hôtel VEILLEUX

En 1896, M. Jos Veilleux inaugure un service d'hôtellerie, près de la gare, au 114, rue du Moulin. Il y accueille des voyageurs du Québec Central et autres gens d'affaires de passage. M. Veilleux offre le service de repas complets, chambres et écurie pour les chevaux. Il assure aussi le transport des gens vers leurs destinations dans la paroisse. En 1919, M. Aurèle Bélanger devient propriétaire et assure le service encore quelque temps.

Dans la comptabilité de M. Aurèle Bélanger, il est intéressant de noter le prix du repas pris en groupes. En 1920, nous retrouvons 147 repas payés à M. Edmond Chabot au prix de 0,30 \$ l'unité. Nous notons aussi 26 repas payés à 0,24 \$ l'unité.

Par la suite se sont succédé, à titre de propriétaires, MM. Émile Bélanger, Désiré Bélanger, Irené Gilbert, Réal Jutras et Carol Patry, depuis 1996.

Le bâtiment compte aujourd'hui trois logements en location. M^{me} Isabelle Patry y tient son salon de coiffure.

Hôtel BLAIS

Vers 1898, M. Blais héberge les voyageurs du chemin de fer, et d'autres gens de passage à la station de Lambton, au 106, rue du Moulin. Situé près de la gare, il offre un service de chambres et repas complets. Un service d'écurie est aussi à la disposition des voyageurs.

En 1919, l'établissement devient une résidence privée lorsque M. Alphonse Lapierre en fait l'acquisition.

Par la suite, Michel St-Pierre (1921) et Alexandre St-Pierre (1940) en deviennent propriétaires.

De 1950 à 1965, M. Alexandre St-Pierre donne à l'établissement une vocation de maison de chambres pour les filles qui travaillent à la manufacture de chemises.

De 1965 à 1968, la maison Jacques et Frères y opère un salon funéraire.

La maison, propriété de M. Carol Fortier, offre présentement trois logements en location.

Hôtel CENTRAL

Nos recherches nous permettent de raconter l'histoire de cet hôtel à partir de 1920 bien qu'il existe depuis quelques années.

En 1920, M. Alphonse St-Pierre achète l'établissement de M. Léoma Bluteau afin d'y poursuivre les activités. Il offre le service de chambres et repas, fait la location de chevaux et d'espaces pour dételier. Son fils Adrien qui y est né nous raconte que son père remplit la fonction de taxi à l'époque, en conduisant les gens à destination en voiture à chevaux.

En 1921, M. Edward Bellegarde devient propriétaire et poursuit en offrant les mêmes services. Il décède en 1927 et son épouse assure les différents services avec l'aide de ses enfants.

Le service hôtelier cesse en 1933 pour devenir une résidence privée.

Entre 1946 et 1980, l'édifice est à nouveau fréquenté par le public alors que M. Victor Bizier y aménage le Café Étoile Rouge, une boucherie et une épicerie.

En 1980, trois fils de M. Rosaire



Hôtel Central d'Alphonse St-Pierre, 1920, au 191, rue Principale. (Collection Gabrielle et Albini Lacasse)

Patry, (Larry, Reynold et Louison) achètent le bâtiment et y aménagent cinq logements résidentiels. Depuis 1988, MM. Larry Patry et Reynold Patry détiennent les titres de propriété.

Manoir GOULET, PLAZA

À ses débuts, vers 1919, M. Charles Trépanier offre le service de chambres et

repas aux voyageurs du chemin de fer.

En 1928, le bâtiment devient le Manoir Goulet lorsque M. François Goulet devient le propriétaire. On y retrouve neuf chambres avec service de repas et bar. En 1932, son fils Alphonse participe à l'entreprise et son épouse, M^{me} Rachel Bolduc, se joint à lui en 1935.



Manoir Goulet, 197, rue Principale, vers 1963. (Collection Jeannine et Réginald St-Pierre)



En 1948, le Manoir Goulet devient la propriété de M. Philibert Goulet et M^{me} Jeannette Robert. Le manoir s'agrandit à 20 chambres et l'on y aménage une salle de réception.

En 1958, M. Goulet loue le manoir à M. Paul-Émile Fortier.

En 1965, la vente se fait à M. Irené Gilbert qui offre les services sous le nom de Manoir Plaza.

En 1981, M. Clermont Gendron en devient propriétaire.

En 1978, M. Émile Landry en fait l'acquisition.

En 1981, le manoir passe aux mains de M. Jacques Couture. Le manoir ferme ses portes en 1982.

En 1983, M. André Couture et M^{me} Ginette Gilbert offrent à nouveau des services hôteliers. Un service de restauration s'ajoute en novembre 1992.

Au printemps 2002, les nouveaux propriétaires M. Yvon Quirion et M^{me} Denise Bilodeau offrent des services de bar, restaurant et location de chambres.

Hôtel BEAUDRY

En 1900, M. Franc Lessard réside sur la route 108, face à la route qui mène au village. C'est là que son fils Delphis y est né en 1902.

Cette maison devient hôtel, en 1949, lorsque M. Joseph Beaudry en fait l'acquisition. On y offre un service de chambres et pension. On aménage une salle à dîner et un bar.

En 1951, M. Carmel Beaudry et M^{me} Martine Lapierre prennent la relève lors de leur mariage.

En 1954, l'hôtel passe aux mains de M. Ernest Roy.

M. Josaphat Pépin en fait l'acquisition, en 1955. Le bâtiment est rasé par le feu le 5 mars 1956.

Auberge ANDROMÈDE

M. Gilles Leclerc et M^{me} Gina Hallé deviennent les propriétaires de la ferme de M. Antonio Quirion, au 495, 6^e rang. Depuis 1992, on y offre un service de restauration où la fine cuisine du terroir régional et champêtre est à l'honneur. On y offre

aussi un service d'hébergement et la possibilité de faire une randonnée à cheval.

L'ENGOULEVANT

Situé voisin de l'auberge Andromède, au 465, 6^e rang, L'Engoulevant est un gîte qui accueille les vacanciers. On y offre le service de chambres et le petit-déjeuner. Les gens de la ville y apprécient le calme de la campagne. M. Bertrand Bilodeau en est le propriétaire et y accueille des clients depuis 1999.



Au premier plan, les enfants Beaudoin. À l'arrière, apparaît le restaurant de Henri-Louis Bélanger, 1936. (Collection Gaétane Beaudoin)

Bar CHEZ BASILE

En mai 2001, M. Michel Drouin inaugure officiellement un bar au 240, 8^e rang Sud, dans la demeure de la famille Pierre Longchamps, dit Basile. Ce bar dessert une clientèle venant des sentiers de véhicules tout-terrain et de motoneiges.

LES RESTAURANTS

En 1919, M. Vénérand Veilleux achète une propriété située au coin de la rue Principale et de l'avenue du Domaine. M. Veilleux y réside et exerce le métier de barbier. Il y tient aussi un restaurant d'accommodation et offre un service d'essence à la fin

des années 1920.

En 1934, son gendre M. Henri-Louis Bélanger assure la relève et agrandit le restaurant.

En 1952, le restaurant passe aux mains de M. Eudore Boissonneault et de M^{me} Huguette Bélanger. La place est connue sous le nom de Chez Bezo. C'est le lieu de rencontres animées où le couple offre un service de repas complets.

En 1955, M. Ernest Domingue achète l'entreprise qui ferme ses portes l'année suivante. Le service d'essence est aussi abandonné. Par la suite, le local devient comptoir de la Banque Canadienne en 1956, magasin de meubles en 1971, pharmacie en 1998 et magasin de meubles en 2001.

Café ÉTOILE ROUGE

En 1948, M. Victor Bizier ouvre un restaurant au sous-sol du 195, rue Principale, face à l'avenue du Domaine. On y offre un service de repas complets. La clientèle fréquente l'établissement jusqu'en 1966.

Restaurant CHEZ EUGÈNE

D'abord boutique de forge et résidence, le 174, rue Principale devient restaurant lorsque M. Eugène Arguin achète la propriété. Au printemps de 1950, il offre un service de restaurant apprécié des jeunes qui se donnent rendez-vous sur les banquettes. À cette époque, la centrale téléphonique est à cette même adresse. En 1962, le restaurant devient à nouveau un logement résidentiel.

Restaurant ÉMILE COULOMBE

En 1955, M. Émile Coulombe et son épouse M^{me} Yvette Lessard, organisent un service de restauration au 152, rue Principale. Ils offrent un service de repas complets à leur restaurant et ils opèrent une cantine dans le village en été. La principale clientèle du restaurant est constituée des employés des manufactures voisines et les dizaines de personnes de l'extérieur qui viennent rencontrer le D^r Léon Gros-Louis.

Restaurant IDÉAL

En 1957, M. Urbain Bilodeau achète la maison de M. Ernest Bureau et il convertit l'ancienne boutique de forge en un espace de restauration. La propriété située près de l'église, au 198, rue Principale, offre aussi un service de location de chambres pour les employés de la manufacture de chemises. On y retrouve le terminus d'autobus, un service de repas complets, une table de billard, le service d'essence Irving et une cantine extérieure de juin à septembre.

En mars 1960, le restaurant passe aux mains de M. Évariste Grégoire.

En mai 1962, M. Rosario Beaudoin en devient le propriétaire et agrandit le restaurant.

En février 1979, M. Jacques Robert en est le propriétaire.

En juillet 1986, M. Luc Samson opère le restaurant.

En juillet 1987, M. Marcel Arguin et son épouse M^{me} Fleurette Poulin poursuivent le service de restauration et mettent fin au service d'essence en 1992.

Depuis mars 1995, le service de restauration est assuré par les propriétaires actuels M. François Richard et son épouse M^{me} Sylvie Gosselin. Les étages supérieurs sont occupés par des logements en location.

Restaurant MONACO

En 1967, MM. Viateur Fortier et Gaston Fortier construisent et ouvrent un restaurant au 290, route 108. Ils y offrent un service de repas complets avec bar et table de billard.

Quelques propriétaires se sont succédé au fil des années :

M. Jean Drouin, en 1974

M. Réginald Demers, en 1976

M. Émile Landry, en 1979

M. Jacques Godbout, en 1985

M. Émile Landry, en 1988

M^{me} Francine Boutin et M. Jean-

Pierre Godbout, en 1995

M^{me} Lucie Tardif (Le Courcellois), en 1996

M. Robert Turmel, en 1999.

On y retrouve maintenant un service de carburant diesel, un salon



Restaurant d'Hélène Carrière, 106A, avenue Sainte-Marie. (Collection Jeanne-Mance Lacroix)

du routier et un service de restauration *L'Oasis*.

LE FIN GOURMET

Après le décès de son époux, M^{me} Hélène Carrière Lacroix convertit le garage de son époux en restaurant. Ce restaurant licencié ouvre ses portes en décembre 1977. On y offre le service de repas complets et de traiteur. Les activités se poursuivent jusqu'en mai 1988. Maintenant le bâtiment a une vocation résidentielle.

BIJOUTERIE BIZIER

En 1958, M. Gérald Bizier procède à l'ouverture d'une bijouterie au coin de l'avenue de la Rivière, au 215, rue Principale.

En 1960, M. Bizier achète l'édifice du 153, rue Principale. Un local plus spacieux lui permet d'offrir un service de bijouterie, des articles décoratifs variés et des trophées de son entreprise : Les Trophées G.B. On retrouve aussi dans cet édifice un salon de barbier et des logements en location. Le départ de M. Bizier pour Inverness, marque la fermeture de la bijouterie.

BIJOUTERIE PAQUET

En 1971, M. Denis Paquet ajoute un service de bijouterie à son salon de

barbier. Il offre un service de réparations pour montres et bijoux et fait la vente d'articles de sports et d'objets décoratifs. Il abandonne ce service en 1986.

BIJOUTERIE FORTIER

De 1976 à 1977, M. Denis Fortier offre un service de bijouterie jumelé au Domaine des Fleurs. Il y fait la vente de bijoux, montres, rasoirs, horloges et articles décoratifs. La clientèle y retrouve aussi un service de réparations.

DOMAINE DES FLEURS (Fleuriste)

L'entreprise débute en 1963, alors que M^{me} Gemma Gros-Louis ouvre un atelier dans le garage à l'arrière de sa résidence située au 157, rue Principale. Par la suite, elle occupe des lieux plus spacieux au 102 et au 153, rue Principale.

En 1969, le nom de Domaine des Fleurs apparaît officiellement. M^{me} Gros-Louis opère le commerce avec l'assistance de sa fille Carole. On y offre un service d'arrangements floraux pour différentes occasions: mariages, funérailles et anniversaires. On y trouve aussi des plantes naturelles et des vases décoratifs.



En 1972, le commerce s'installe dans ses propres locaux érigés au 157A, rue Principale, à côté de la clinique médicale du Dr Léon Gros-Louis. Le service de fleuriste est offert à la population de Courcelles et les environs jusqu'en 1997.

L'ÉLECTRICIEN

Le montage de la première ligne électrique, en 1926, amène le métier d'électricien. Le réseau de distribution s'organise peu à peu en 1927 et M. Albéric Bégin devient le premier entrepreneur et électricien. Domicilié au 157, rue Principale, il travaille dans le domaine jusqu'au milieu des années 1950.

M. Joseph Mathieu, domicilié au 173, rue Principale, s'associe à M. Anatole Veilleux de Saint-Sébastien. L'entreprise opère sous le nom de Mathieu Veilleux Inc. M. Mathieu offre ses services de 1935 à 1953.

M. Lauréat Gosselin offre ses services d'électricien de 1940 à 1982, au 100, avenue des Saules.

M. Benoît Poulin, domicilié au 15, rue Principale, exerce le métier d'électricien de 1945 à 1991. On lui reconnaît la particularité d'avoir donné la formation du métier à cinq de ses garçons.

M. Valère Gosselin, du 107, avenue des Saules, exerce le métier de 1947 à 1955.

M. Pierre-Éphrem Gosselin réside au 100, avenue des Saules. Il est le frère de Valère et Lauréat et il travaille pour M. Albéric Bégin de 1950 à 1956.

M. Odila Paquet, domicilié au 120, rue Principale, reçoit sa formation de M. Joseph Mathieu. Il est actif dans le domaine de 1951 à 1975.

M. Renaud Fortier, résident du 182, rue Principale, travaille pour l'entreprise J.-M. Pomerleau de Saint-Martin de 1970 à 1980 et de 1987 à nos jours. Au cours des années 1981 à 1987, il est à l'emploi de J.-C. Pagé Électrique de Saint-Éphrem.

CAROL PATRY SERVICE

En 1967, M. Carol Patry entre au

service du magasin Grégoire Arguin Meubles, à titre d'électronicien. Il fait la réparation des téléviseurs et d'autres appareils. Il y travaille de façon presque continue jusqu'en 1983 alors qu'il met sur pied son entreprise au 10, 8^e rang Nord. Comme technicien en électroménagers, il assure le service de réparations pour quelques grandes marques d'appareils ménagers et il offre ses services aux gens de Courcelles et les environs.

ÉLECTROPUCE

En avril 1995, M. Alexandre Richard offre un service spécialisé dans le domaine de l'informatique, au motel industriel, au 200A, rue du Moulin. On y fait la vente et la réparation de matériel informatique. M. Richard fait la mise en place de systèmes d'informatisation pour les commerces et les industries de la région. L'entreprise fait aussi la conception de circuits électroniques pour des industries qui fabriquent de la machinerie automatisée.

Électropuce fournit du travail à quatre personnes. L'entreprise demeure en activité dans notre milieu jusqu'en juillet 1998.

LE CORDONNIER

Le métier de cordonnier connaît une popularité dans la paroisse entre 1903 et 1960. Cet homme de métier peut vous réparer tout ce qui est en cuir, à partir du soulier d'enfant, jusqu'au harnais de travail des chevaux. Les gens sont peu fortunés et la mode n'a pas d'emprise sur eux. Une paire de chaussures peut avoir plusieurs vies. De ses mains habiles, il ajuste un fer au talon de soulier qui use trop vite ou remplace une semelle trouée.

M. Alfred Laflamme et M. Théophile Goulet sont les premiers cordonniers de Courcelles.

De 1920 à 1940, M. Philippe Rosa exerce ce métier au 101, avenue de la Rivière. De 1940 à 1956, on le retrouve voisin du pont de fer, au 21, rue Principale.

M. Jos Guillemette exerce son art du cuir dans les années trente et quarante. On le retrouve au 176, rue Principale et, par la suite, au 104, rue du Moulin. Les gens se rappellent cet handicapé aux pieds-bots. M. Guillemette fabrique lui-même ses chaussures qui ressemblent à des sabots de chevaux.

M. Évariste Grondin s'installe dans la rue du Moulin en 1955. L'année suivante, il se retrouve au coin de la rue Principale et de l'avenue de la Rivière. De 1958 à 1961, il exerce son métier près de l'école, au 122, avenue du Domaine. Son départ pour La Guadeloupe met fin au règne des cordonniers à Courcelles.

COUTURIÈRES ET CORSETIÈRES

Le temps nous manque, mais nous voulons signaler la présence de dames qui ont mis leur talent de couturière au service des Courcellois. Au risque d'en oublier, nous notons celles qui ont été portées à notre attention : M^{me} Rolande Gilbert, M^{me} Armand Lessard, M^{me} Thérèse Godbout, M^{me} Édward Bolduc et M^{me} François Fortier.

Dans le domaine du vêtement féminin, à une certaine époque, la mode a exigé de porter un corset afin de sculpter la taille de la dame. M^{me} Pierre Fortin et M^{me} Déséline Fortin font la vente de corsets faits selon les mesures des clientes pour des compagnies reconnues.

LA MÉCANIQUE Garage BUREAU

En 1937, M. Toussaint Bureau construit un garage, voisin de la forge de son père, au 200, rue Principale. On y fait l'entretien et la réparation des camions, automobiles et machineries agricoles. Le service d'essence est disponible.

En 1941, le garage passe aux mains de son frère M. Benoît Bureau qui offre le service jusqu'en 1954. Le bâtiment est vendu et déménagé près de la rue Principale, en 1957. Il est alors transformé en résidence.



Garage Benoît Bureau, au 200, rue Principale, 1953. (Collection Benoît Bureau)

Garage BIZIER

En 1946, M. Victor Bizier ouvre un garage entre le 189 et le 191, rue Principale, près de l'avenue du Domaine. M. Raphaël Couture effectue les travaux de mécanique automobile et M. Fernand Paré, dit Ti-Noune, s'occupe des travaux de soudure. On y retrouve également un service d'essence. D'autres y ont aussi travaillé tels: MM. Évariste Jobin, Ernest Longchamps et Jules Cloutier. Ce garage ferme ses portes au début des années 1950.

Garage Irené ROY

En 1948, M. Léo Brûlotte construit un garage à la jonction de la rue Principale et de la route 108. M. Irené Roy, dit Pitou, en devient propriétaire en 1952. M. Roy offre un service d'essence sous la bannière Texaco, de 1952 à 1987. Passionné de mécanique, il investit 40 ans de sa vie dans l'entretien et la réparation des véhicules automobiles. Le garage de M. Irené Roy ferme ses portes peu de temps avant son décès survenu en 1993.

Garage GUY GOULET

En 1956, M. Guy Goulet fait l'ouverture d'un garage à l'entrée du village, au 101, rue Principale. La compagnie de pétrole Champlain appuie financièrement son projet. Il offre à sa clientèle un service d'essence et fait des travaux de mécanique générale.

En 1959, un projet de mariage se concrétise avec M^{me} Simone St-Pierre et il ajoute un logement adjacent au garage. En 1960, il devient concessionnaire de machinerie agricole de



Garage Irené Roy, au 315, route 108, 1983. (Collection Diane Roy)



Irené Roy, passionné de la mécanique « Ford », 1979. (Collection Diane Roy)



marque Case. En 1963, il vend son garage à M. Grégoire Richard et déménage sa concession Case dans un local qu'il aménage à l'arrière du bureau de poste, sur l'avenue Sainte-Martine. Il demeure en affaires jusqu'en 1965.

Garage BLANCHETTE

En 1957, M. Amédée Blanchette quitte sa ferme du 6^e rang pour aller bâtir un garage au 300, route 108 aidé de ses fils Jean-Claude et Roger. On y offre le service de mécanique automobile. Le service d'essence est offert sous les bannières Esso, Gulf et maintenant Ultramar. M. Roger Blanchette quitte après une dizaine d'années. M. Amédée Blanchette cède son entreprise à M. Jean-Claude Blanchette en 1972.

Voir la page 231 pour le garage J.C.M. Blanchette

Garage RICHARD

L'histoire du garage Richard commence avec l'acquisition des installations de M. Guy Goulet en 1963. Le garage Richard est l'un des plus modernes de la région.

Voir la page 229 pour le garage A.D.G. Richard Inc.

Garage RANCOURT

En 1964, M. Pierre Rancourt ouvre un garage spécialisé en carrosserie automobile, à l'arrière du 200, rue Principale. Il travaille d'abord en compagnie de son fils Félix et par la suite, avec Rémi. En 1976, M. Rémi Rancourt devient propriétaire de l'entreprise.

À ses débuts, M. Rancourt travaillait à un taux de 2 \$ l'heure et réalisait la peinture d'une voiture pour un montant de 50 \$.

Garage JACQUES CARRIÈRE

Le 1^{er} juillet 1972, M. Jacques Carrière ouvre un garage au 106, avenue Sainte-Marie. Il exécute des travaux de mécanique générale.

Le 13 octobre 1973, les activités du garage prennent fin lorsque M. Carrière décède dans un accident

de la route. En 1977, son épouse M^{me} Hélène Lacroix convertit le bâtiment en restaurant.

Garage CLAUDE GOURDE

En 1978, M. Claude Gourde ouvre un garage spécialisé dans l'entretien des petits moteurs, voisin du 191, rue Principale. Il occupe les locaux du garage Bizier. Il fait la vente de tondeuses, scies mécaniques et vêtements de sports. M. Gourde fait la réparation de scies mécaniques, tondeuses à gazon et mini-motos. Cet atelier de mécanique ferme ses portes en 1980.

Garage ANDRÉ MARTEL

Le 1^{er} mai 1986, M. André Martel inaugure un garage au 520, 6^e rang. Spécialisé en carrosserie, M. Martel fait la réparation de dommages légers sur un véhicule jusqu'à la reconstruction de véhicules gravement accidentés.

Garage LUC VEILLEUX

De 1986 à 1996, M. Luc Veilleux offre un service de carrosserie au 286, route 108.

FOURNIER MOTOS SPORT

En 1989, M. Michel Fournier ouvre un atelier de réparations de véhicules récréatifs au 585, rang des Fortier. Il fait la vente et la réparation de motoneiges, motocyclettes et véhicules tout-terrain. En 1998, il construit un garage plus spacieux et s'adjoint un mécanicien pour répondre de façon adéquate à sa clientèle.

CARROSSERIE P.G.

En 1995, M. Yvon Giroux ouvre un atelier de carrosserie au 108, avenue Sainte-Marie. En 1999, son entreprise déménage dans un garage plus spacieux situé dans le parc industriel de Courcelles, au 210, rue du Moulin. Voir la page 230.

LES PÉTROLES R. TURMEL

En 1999, un libre-service d'approvisionnement en carburant diesel entre en activité au 190, route 108. Ce service, offert aux camionneurs,

est adjacent au restaurant l'Oasis. Voir la page 232.

DES TAXIS

Les débuts de l'automobile ont amené les gens à considérer son déplacement rapide, comme plus avantageux que la voiture à traction animale. Les gens, un peu plus fortunés, qui se sont procuré une voiture automobile, y ont vu une occasion de rendre service à leur milieu de façon lucrative. C'est la naissance du métier de taxi.

Nous notons ici les hommes qui nous ont été signalés et qui transportaient de façon régulière des gens à différentes destinations : MM. Alex Messier, Albéric Bégin, Stanislas Couture, Napoléon Rodrigue, Joseph Lachance, Émile Arsenault, Henri-Louis Bernier, Gérard Bernier, Urbain Bilodeau, Benoît Bureau, Pierre Fortin, Philibert Fortier, Rosaire Patry et Dominique Hamann. Certains ont fait du taxi en hiver en « snowmobile » : MM. Albéric Bégin, Benoît Bureau et Urbain Bilodeau.

La richesse actuelle de notre milieu fait en sorte que les taxis ne sont plus nécessaires. Nous retrouvons une voiture et souvent deux voitures à chaque résidence. Si ce n'est pas le cas, il y a toujours une occasion pour voyager avec un voisin, un parent ou un ami.

EXCAVATION

Aristide BÉLANGER

En 1969, M. Aristide Bélanger fait l'acquisition d'un bulldozer et travaille surtout sur les fermes à l'amélioration des terres. En 1971, il ajoute une pelle mécanique et diversifie ses activités. Il travaille à la construction de chemins forestiers, enterre des digues de roches, exécute des travaux d'aqueduc, etc.

Vers 1974, il construit un garage face à la route du village au 320, route 108, pour faire l'entretien de sa machinerie. Son entreprise cesse ses activités en 1988.

DROUIN ET BOLDUC

L'entreprise de M. André Drouin démarre modestement en 1989 alors qu'il possède un seul tracteur muni de pelle pour exécuter des travaux d'excavation. Maintenant associé à M. Robert Bolduc, l'entreprise a pignon sur rue au 90, rue Principale, à la sortie du village. Voir à la page 233 pour Excavation Bolduc et Drouin.

DES CAMIONNEURS

Les services de transport par camion sont apparus à Courcelles dans les années 30. M. Napoléon Robert possède trois camions et il est responsable du transport du bois de sciage de la Charny Lumber, vers la gare, à partir de 1934. Aussi, nous le retrouvons en 1939 et autres années, à remplir des contrats de transport de gravier pour la municipalité.

Au cours de la période de 1940 à 1955, nous retrouvons un certain nombre de camionneurs. Notons ici : MM. Urbain Bilodeau, Florent Roy, Rémi Binet, Gérard Bernier, Fernand Roy, René Brochu, Irené Gilbert et Paul Patry.

De façon plus particulière, nous voulons signaler des hommes qui ont passé une grande partie de leur vie active au volant d'un camion. Notons : MM. Grégoire Patry (1950-1982), Fernand Patry (1952-1972), Jean-Marie Gilbert (1952-1979), Dominique Hamann (1964-1988) et Régis Patry (1972-1990).

Actuellement, nous retrouvons dans ce domaine M. Raynald Roy, au transport des vidanges depuis 1969, M. Henri-Paul Gosselin, au transport de la moulée depuis 1976 et M. André Drouin, au transport de terre et de gravier depuis 1990.

LA COIFFEUSE

Porter les cheveux longs, sous différentes présentations, amène la femme à rivaliser pour se donner une coiffure particulière selon la saison, la mode du temps ou ses goûts du moment. Peigner, modeler, teindre, friser, toutes ces opérations sont offertes par le métier de coiffeuse.



Groupe de jeunes du Rang 8 Nord, vers 1909. 1^{re} rangée: Vitaline Bolduc et Alphonse Blanchette. 2^e rangée: J.E. Bélanger, Blanche Bolduc, Wilfrid Domingue et Ména Bélanger

Faisons connaissance avec quelques coiffeuses qui ont exercé leur art chez nous.

M^{me} Florence Roy vient, au cours des années 30, coiffer pendant quelques années, au 128, rue Principale. C'est le temps des coiffures permanentes. Il en coûte 2,50 \$ pour cette coiffure. En 1939, M^{me} Roy s'installe au 2^e étage chez M. Henri Robert au 160, rue Principale. En 1941, on la retrouve au

160, rue Principale. En 1941, on la retrouve au 157, rue Principale chez M. Ernest Arguin.

À la même époque, M^{me} Louise-Marie Fortier coupe les cheveux de ses voisins. Une coupe coûte 0,10 \$.

M^{me} Berthe Fortin-Turgeon est d'abord professeure de 1937 à 1948. Elle suit un cours de coiffure et elle ouvre un salon au 379, route 108.

Elle y fait de la coiffure de 1949 à 1984.



Au deuxième étage du Manoir Goulet, quelques coiffeuses se succèdent. M^{me} Yvette Grondin occupe le salon de coiffure de 1954 à 1956, M^{me} Françoise Audet, en 1956 et 1957 et M^{me} Laurence Lapointe, de 1958 à 1962.

M^{me} Micheline Couture débute à l'automne 1962 au 174, rue Principale. En 1967 et 1968, elle se retrouve chez sa mère au 100, avenue de la Rivière.

M^{me} Dolorèse Bilodeau-Fecteau occupe un salon au 104, avenue Frontenac de 1970 à 1973.

M^{me} Francine Campeau ouvre son salon de coiffure au 189, rue Principale, en 1977. Depuis 1987, elle reçoit sa clientèle au 200, rue Principale.

Voir à la page 209 pour le Salon Francine.

M^{me} Johanne Fortier s'installe au 136, rue Principale, en 1979. Depuis 1983, ses activités se poursuivent au 172, rue Principale.

Voir à la page 210 pour le Salon Jo-Anne.

M^{me} Sonia Talbot reçoit sa clientèle chez elle, au 103, rue Principale, depuis août 1991.

M^{me} Isabelle Patry est active dans le domaine de la coiffure au 114, rue du Moulin, depuis juin 1977.

LE BARBIER

À l'origine, le barbier se limite à raser la barbe de ses clients. L'évolution fait en sorte qu'il ajoute aussi la coupe des cheveux.

Nos recherches nous permettent de retourner jusqu'au début des années 1920. M. Vénérand Veilleux est installé sur la rue Principale, au coin de l'avenue du Domaine. Il y pratique son métier jusqu'en 1935.

M. Émery Quirion occupe le même lieu de 1935 à 1937.

En 1929, M. Ernest Fortier installe un salon de barbier au 178, rue Principale. En 1930, M. Dutil devient locataire des lieux pour quelque temps.

M. Armand Bellegarde ouvre un salon, dans le voisinage du pont au 182, rue Principale. Il est en affaires

de 1935 à 1939.

M. Armand Lessard devient barbier en 1937. Il offre ses services chez lui, au 124, rue du Moulin, jusqu'en 1972.

M. Gérald Fortier installe un salon de barbier au deuxième étage du Manoir Goulet en 1953.

À la fin de l'année, M. Jos Lamontagne prend la relève de M. Fortier au Manoir Goulet. De 1955 à 1960, il est installé au sous-sol où il s'occupe, en même temps, d'une salle de billard. De 1960 à 1962, son salon se retrouve au coin de l'avenue du Domaine. Il partage son temps entre son salon de barbier et la vente d'instruments de musique.

M. Denis Paquet achète l'équipement de M. Lamontagne en 1962.

De 1963 à 1971, nous le retrouvons au 155, rue Principale. Il devient propriétaire au 167, rue Principale, et il réaménage le local de ferblanterie de M. Ernest Arguin.

Son salon de barbier demeure en opération jusqu'en 1998.

Salon Distinction Elle et Lui

C'est en juin 1997 qu'Isabelle Patry décide de mettre à exécution son projet, soit l'ouverture de son propre salon de coiffure et d'épilation.

Elle suit son cours à l'école de coiffure Marie-Soleil de Thetford-Mines en 1995 pendant un an. Par la suite, elle exerce à Saint-Georges et Saint-Ephrem. Son salon est maintenant installé dans son logis au 114, rue du Moulin à Courcelles: « Salon Distinction Elle et Lui ».

Isabelle, née le 17 octobre 1975, est la fille de Carol Patry et Carmen Gilbert de Courcelles, Steeve, son conjoint, né le 22 mai 1970, occupe un emploi de conducteur dans les Forces armées canadiennes depuis maintenant 12 ans.

Nous profitons de l'occasion pour souhaiter un bon 100^e anniversaire aux gens de Ste-Martine de Courcelles.



Isabelle et Steeve

Salon Francine



Bonjour! Bienvenue au salon Francine, 200, rue Principale à Courcelles. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Oui... Commençons par le début. Mon nom est Francine Campeau, fille de Grégoire Campeau et de Germaine Rouillard, née le 17 janvier 1957 à Courcelles, quatrième d'une famille de six enfants: trois garçons et trois filles.

J'ai fait mes études primaires à Courcelles, mon secondaire à Lambton et à Saint-Martin. J'ai complété mes études de coiffure à Saint-Martin (polyvalente Bélanger) et à Saint-Georges (polyvalente de l'Est).

Par la suite, je me suis trouvé un emploi à Sherbrooke pour deux ans. J'y ai passé ma carte de compétence Classe A en octobre 1977. J'ai décidé alors, de revenir dans mon patelin pour offrir mes services.

J'ai ouvert mon salon le 6 décembre 1977 dans l'ancienne maison où logeaient la famille et le commerce de M. Jean Beaudoin (187 rue Principale). J'ai exercé mon métier à cet



endroit pendant 11 ans. Ensuite, j'ai acheté une maison, qui était à l'origine le premier garage de Courcelles (garage Bureau, 1937). Elle servit aussi au commerce de Grégoire Arguin (1961) où il réparait les télévisions. C'est dans celle-ci que j'ai installé mon salon de coiffure. En

octobre 1999, j'ai ajouté à celui-ci un salon de bronzage.

Le 6 décembre 2002 sera l'anniversaire de 25 ans de passion et d'appréciation envers vous. Merci de votre fidélité et suite à un autre 25 ans peut-être en appréciant votre confiance.



*VOUS
SERVIR
EST
UN PLAISIR!*



Salon Jo-Anne

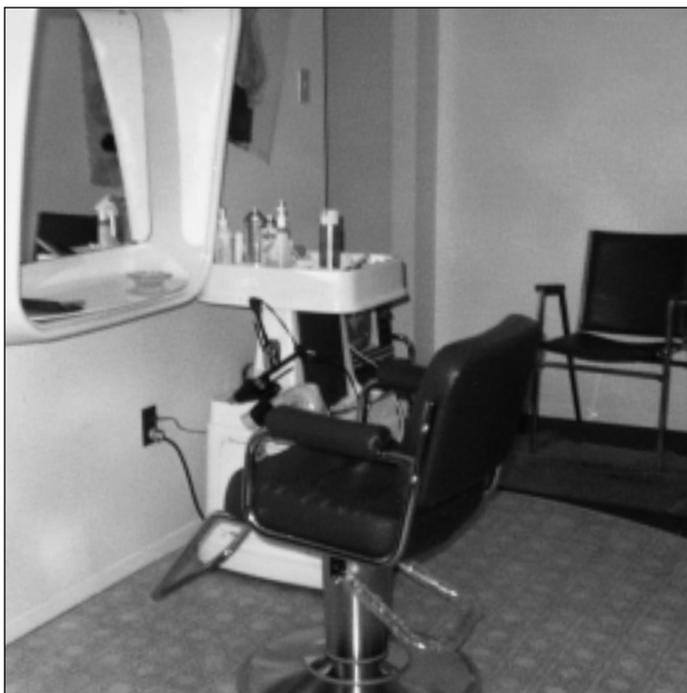


Le salon Jo-Anne a vu le jour le 4 décembre 1979 dans un local situé au 136, rue Principale. Avant de débiter mes activités, j'ai suivi mon cours de coiffure à l'école polyvalente Bélanger de Saint-Martin (1973-1974) ensuite à la polyvalente de Saint-Georges Est (1974-1975). Après deux ans de cours, j'ai pratiqué au salon Noël de Lac-Mégantic, M. Gaétan Fillion propriétaire et au salon Guy Poirier.

C'est ainsi que le 31 octobre 1977 j'ai rempli les conditions requises pour l'obtention de mon certificat de qualification de classe A. J'ai poursuivi mon travail au salon Guy jusqu'en 1979.

Maintenant, depuis 1993, j'opère au 172, rue Principale et 22 ans se sont écoulés dans l'exercice de ce métier au sein de la population de Sainte-Martine de Courcelles.

Permettez-moi de me présenter. Johanne Fortier fille de Donat Fortier et de Germaine Laurendeau. J'ai vu le jour sur la ferme ancestrale à Saint-Sébastien et je suis la cadette de la famille qui compte trois enfants. Joyeux 100^e anniversaire et que cet événement soit pour tous, une reconnaissance du passé et une continuité pour le futur.



Le premier local situé au 136, rue Principale du 4 décembre 1979 au 1^{er} juillet 1993



Depuis le 1^{er} juillet 1993, je sers ma clientèle dans ce nouveau local.

Caisse populaire de Courcelles (Caisse populaire Desjardins de la Haute-Beauce)

Hier fait partie de l'histoire. Demain demeure un mystère. Aujourd'hui, c'est un cadeau. C'est pour ça qu'on dit que c'est le présent !

Une Caisse Desjardins est une coopérative financière au service de ses propriétaires-usagers. Tout comme ses membres, elle évolue. Voici donc en quelques mots l'histoire de notre caisse, soit la Caisse populaire de Courcelles.

C'est le 31 janvier 1937, lors d'une réunion des paroissiens de Courcelles que l'abbé Émile Turmel (propagandiste) ainsi que l'abbé J. Onésime Gosselin fondaient la Caisse populaire de Courcelles.

Le premier Conseil d'administration était alors formé de MM. Pierre Fortin, président, Dominique Faucher, vice-président, Georges Garant, secrétaire-gérant, Louis Blanchette et Léonidas Bizier, directeurs. À la Commission de crédit, MM. David Bilodeau, Joseph Bégin et Cyrille Labrecque formaient ledit comité,

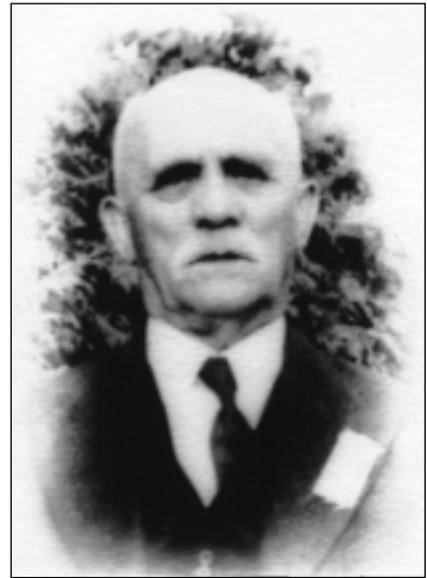


Logo

tandis que MM. Henri-Louis Bélanger, Antonio Tardif et Ernest Arguin siégeaient sur le Conseil de surveillance.

Au départ, en janvier 1937, la Caisse comptait 64 membres pour un total d'actif de 1 399,20\$. Le coût d'acquisition d'une part sociale de 5,00 \$ était alors fixé à 0.10¢ chacune. Le premier membre de la Caisse populaire de Courcelles qui acheta les deux premières parts de la nouvelle coopérative fut M. Ernest Bureau.

À la première assemblée générale du 6 novembre 1938, on a remarqué une grande implication de la population dans leur nouvelle coopérative, déjà le nombre de sociétaires avait grimpé à 134. On comptait alors 132 déposants, 12 emprunteurs et un



M. Georges Garant, premier gérant de 1937-1941

surplus à répartir de 63,08 \$, ce qui remboursait largement le coût initial de la part sociale pour chacun des membres.



Immeuble abritant la première Caisse.





Direction de la Caisse en 1953: M^{lles} Gemma Tardif, Marie-Anna Garant, MM. Philippe Leclerc, Évangéliste Goulet et Alphonse Bélanger; au 2^e rang: MM. Delphis Lessard, Émilien Blanchette, Josaphat St-Pierre, Adrien St-Pierre, M. Arthur Couture

La Caisse populaire est toujours restée prospère car l'actif total n'a jamais cessé d'accroître. En 1971, elle passe le cap d'un million d'actifs et en 1993 celui du vingt millions d'actifs. Les chiffres qui suivent, démontrent avec éloquence que notre Caisse s'est fort bien acquittée de sa mission financière.

Durant les premières années, il était impossible pour les dirigeants de la Caisse d'emprunter pour leurs besoins personnels, même si à ce moment, on ne pouvait accorder un prêt personnel supérieur à 200\$. Donc une personne

qui siégeait sur un des trois conseils, devait démissionner de son poste pour emprunter de sa coopérative l'argent nécessaire pour combler ses besoins personnels.

Plusieurs personnes se sont succédé sur les conseils de la Caisse et on peut les remercier sincèrement de ce temps consacré à la bonne gestion de l'entreprise. C'est grâce à eux si aujourd'hui la Caisse populaire de Courcelles, maintenant appelée la Caisse populaire Desjardins de la Haute-Beauce est toujours en place et grandissante. Voici donc une liste alphabétique des

Année	Actif	Trop-perçus
1938	14 088 \$	188 \$
1948	164 154 \$	1 136 \$
1958	303 881 \$	12 212 \$
1968	689 439 \$	33 272 \$
1978	3 446 125 \$	52 653 \$
1988	10 689 302 \$	101 521 \$
1998	21 871 190 \$	213 903 \$
2001	26 629 202 \$	263 987 \$

représentants qui à ce jour, ont œuvré dans notre Caisse ainsi que les années d'entrée et de sortie de chacun. Notre reconnaissance est inestimable.

**Dirigeants et dirigeantes
du conseil d'administration**

Grégoire Arguin 1996-2001
Lauréat Arguin 1944-1947
Alphonse Bélanger 1944-1960
Désiré Bélanger 1952-1958
Régis Bélanger 1974-1986
André Bernier 1986-1998
Claire-Hélène Bilodeau 1998-2000
Léo Bilodeau 1965-1990
Léonidas Bizier 1937-1941
Amédé Blanchette 1958-1961
Lionel Blanchette 1961-1967
Louis Blanchette 1937-1948
Aimé Campeau 1941-1947
Arthur Couture 1962-1968
Christian Coulombe 1995-2000
Dominique Faucher 1937-1941
Pierre Fortin 1937-1943
Georges Garant 1937-1941
Roger Gaudet 1962-1963
Irénee Gilbert 1968-1968
Ronaldo Gibert 1943-1944
Évangéliste Goulet 1948-1962
Paul-Aimé Goulet 1968-1974
Philibert Goulet 1960-1965
Désiré Haman 1957-1961
Évangéliste Labrègue 1941-1944
René Lapierre 2000-2001
Rosaire Lapierre 1987-1995
2000-2001
Philippe Leclerc 1947-1957
Armand Longchamps 1961-1962
Denis Paquet 1967-1978
Carol Patry 1990-1996
Serge Plante 1997-2001
Denis Poulin 1974-1978
Grégoire Richard 1978-1986
Oliva Rouillard 1947-1952
Richard Roy 1995-2001
Sylvain Roy 1994-1997
Adrien St-Pierre 1962-1974
André St-Pierre 1991-1994
Gilles St-Pierre 1978-1991
Claude Turgeon 1986-1995

**Dirigeants et dirigeantes
de la commission de crédit**

Ernest Arguin 1948-1951
Joseph Bégin 1937-1947
Claire-Hélène Bilodeau 1991-1997
David Bilodeau 1937-1946
Léo Bilodeau 1962-1965
Odilon Bilodeau 1958-1985
Arsène Bilodeau 1950-1950

Arthur Couture 1952-1958
Léo Fortin 1955-1962
Pierre Fortin 1946-1952
Willie Gagné 1947-1948
Auguste Godbout 1947-1947
Guy Goulet 1962-1963
Dominique Haman 1963-1997
Cyrill Labrègue 1937-1938
Serge Plante 1995-1997
Lucien Poulin 1988-1991
Réjean Robert 1985-1995
Philippe Rosa 1951-1953
Adrien St-Pierre 1953-1955
1985-1988
Émile St-Pierre 1960-1963
Josaphat St-Pierre 1950-1985
J. E Tardif 1938-1950
* La commission de crédit a été abolie
en 1997

**Dirigeants et dirigeantes
du conseil de surveillance**

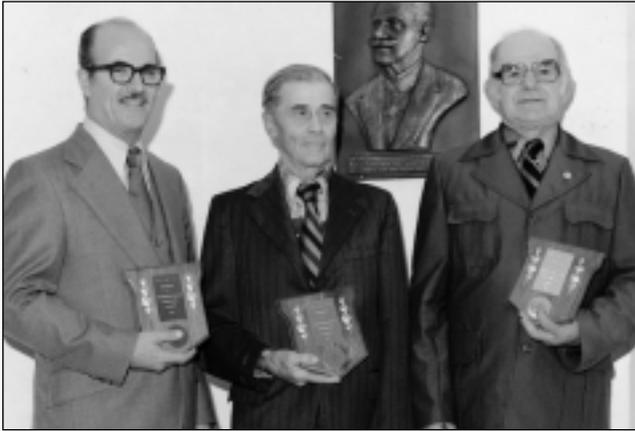
Ernest Arguin 1937-1943
1946-1948

Eugène Arguin 1956-1962
Henri-Louis Bélanger 1937-1946
Émilien Bélanger 1948-1960
Fernand Doyon 1952-1956
Willie Gagné 1939-1941
Irène B. Gosselin 1971-1986
Alcide Goulet 1946-1948
Diane P. Goulet 1986-1997
Firmin Goulet 1997-2001
Paul-Aimé Goulet 1960-1966
1985-1997
Maryse Labonté 1999-2001
Gaston Lambert 1962-1966
Denis Lapierre 1966-1977
Albert Lessard 1941-1952
Delphis Lessard 1943-1985
Guy Lessard 1977-1999
Armand Longchamps 1966-1967
Réjean Robert 1967-1971
Fabienne St-Pierre 1997-2001
Antonio Tardif 1937-1939
* Le conseil de surveillance est
aujourd'hui nommé le conseil de
vérification et de déontologie



Conseil d'administration de la Caisse en 1977 lors du 40^e anniversaire de fondation: M. Léon Longchamps, gérant, MM. Léo Bilodeau, Régis Bélanger, Denis Paquet et Denis Poulin





Commission de crédit en 1977 lors du 40^e anniversaire de fondation:
MM. Dominique Haman, Odilon Bilodeau et Josaphat St-Pierre



Conseil de surveillance en 1977 lors du 40^e anniversaire de fondation:
M. Delphis Lessard, M^{me} Irène B. Gosselin et M. Guy Lessard

MM. René Lapierre, Serge Plante, Richard Roy et Firmin Goulet représentent aujourd'hui la nouvelle caisse fusionnée avec l'aide de huit autres dirigeants provenant des municipalités de la Guadeloupe et Saint-Évariste.

Suite à la première rencontre des pionniers de notre Caisse, il fut résolu d'installer le bureau de la Caisse dans la résidence de M. Georges Garant, lequel avait été nommé gérant de la coopérative. En 1963, on débute les travaux pour la construction du nouveau local de la caisse sur le terrain avoisinant la maison familiale des Garant. Le coût total pour ériger ce nouveau bâtiment se monte à 22 498,50\$.



Conseil d'administration en 2001 avant la fusion de la Caisse. Au 1^{er} rang: MM. Grégoire Arguin, Martin Beaudoin, directeur général, Richard Roy; au 2^e rang: MM. Rosaire Lapierre, René Lapierre et Serge Plante



Conseil de la vérification et de déontologie avant la fusion de la Caisse.
M. Firmin Goulet, M^{me} Maryse Labonté et Fabienne St-Pierre



Immeuble de la Caisse en 2002



Sculpture remise en 1977 à M^{lle} Marie-Anna Garant lors du 40^e anniversaire de la Caisse

Au cours des années, on a apporté plusieurs modifications au bâtiment, dont une rénovation majeure en 1986 pour l'agrandissement et en 1997 lors de l'installation du guichet automatique.

Ce n'est qu'en juin 1938, soit un an après l'ouverture de la Caisse qu'on fixa la rémunération du gérant comme suit: salaire équivalent à un dixième d'un pourcent du total de l'actif mensuel.

Dès le départ, M. Garant a su se faire seconder par une personne clé, c'est-à-dire sa fille M^{lle} Marie-Anna Garant, laquelle occupa le poste d'assistante gérante jusqu'en 1941, année où M. Garant est décédé. Elle prend alors la relève de son père comme gérante, même si à ce moment il était difficile pour une femme d'évoluer dans un milieu dirigé en majorité par des hommes.

Grâce à sa compétence et sa détermination, elle conserva le poste jus-

qu'en 1966, année où elle démissionna pour occuper pendant près d'un an un emploi de conseillère technique à la Caisse. C'est officiellement en 1967 que M^{lle} Marie-Anna Garant prend sa retraite après 30 ans de loyaux services.

Dans les années '40, le développement sans cesse grandissant de La Chemise Perfection amena plusieurs femmes à entrer sur le marché du travail afin de combler divers postes dans cette entreprise. Cette création d'emplois occasionna un nombre plus élevé de transactions à traiter. Comme M^{lle} Garant ne pouvait plus répondre à la demande sans cesse grandissante, on embaucha en 1948 une première employée, soit M^{lle} Gemma Tardif. Comme elles n'étaient que deux employées à assurer le bon fonctionnement de la Caisse, M^{lle} Tardif devait effectuer diverses tâches au sein de l'organisme telles que la cueillette d'argent au bureau de poste et à la

Banque Nationale de la Guadeloupe. M^{lle} Tardif nous relatait d'ailleurs qu'au tout début, elle devait transporter une arme sur elle en cas de vols éventuels. Quelque temps plus tard, une nouvelle directive mentionnait que la vie des employés étant beaucoup plus importante que des sommes d'argent qu'ils transportaient, et afin de protéger la vie de ceux-ci, il était formel quand cas de vol, l'argent devait être remis aux ravisseurs. Le port d'armes était donc révolu par la sécurité des employés.

Malgré cette tâche qui était dangereuse, M^{lle} Tardif nous mentionnait qu'elle n'a jamais été victime de cambriolage au cours de ses 34 années de service pour la Caisse. Elle nous relatait d'ailleurs la chance qu'elle avait eue d'être absente lors du vol de 1972 où il y avait eu quelques coups de feu tirés à l'extérieur par un paroissien voulant intercepter les voleurs.





M. Léon Longchamps, directeur général de 1966 à 1997



M. Martin Beaudoin, directeur général de 1998 à 2001



M. Donald Veilleux, directeur général depuis la fusion en 2001

M^{lle} Tardif garde un très bon souvenir de ses nombreuses années passées à satisfaire les membres de la Caisse populaire de Courcelles et on ne peut passer sous silence sa bonne humeur constante et son accueil chaleureux auprès des sociétaires. Lors de la démission de M^{lle} Garant en 1966, M. Léon Longchamps prit la relève à titre de gérant, emploi qu'il occupa pendant 31 ans. Durant son mandat, M. Longchamps a vu l'arrivée du premier ordinateur qui à ce moment était très bruyant et énorme comparativement à ceux d'aujourd'hui. Cet ordinateur fut le premier pas vers les transactions inter-caisses.

De plus, il nous relate deux événements dignes de mention, soit en 1977, le 40^e anniversaire de fondation de la Caisse populaire de Courcelles où il y a eu entre autres la remise d'une plaque souvenir à M^{lle} Garant pour souligner son implication dans le Mouvement Desjardins.

Aussi en 1987, suite à l'agrandissement du local de la Caisse et pour le 50^e anniversaire de celle-ci, on inaugura le bâtiment avec plus de 250 invités qui furent alors conviés à une réception donnée à l'aréna de Courcelles.

Tout comme M^{lle} Tardif, M. Longchamps nous mentionne le grand plaisir qu'il a eu à travailler avec les paroissiens de Courcelles et que ceux-

ci ont toujours su s'impliquer dans la communauté et dans leur coopérative.

Pour succéder à M. Longchamps en 1997, deux directeurs généraux ont,



En 1987, inauguration du bâtiment. M^{me} Louise Poulin, employée, MM. Léon Longchamps, directeur général, Fernand Coulombe, maire de Courcelles, Marc Lemieux, directeur général de la Fédération des caisses populaires Desjardins de Québec, Gilles St-Pierre, conseil d'administration de la Caisse, l'abbé Moïse Bernier et M^{me} Doris Hébert, employée

à tour de rôle, relevé le défi de continuer à faire prospérer la Caisse populaire de Courcelles. M. Martin Beaudoin a brillamment rempli ce rôle de 1998 à 2001, année de la fusion avec les caisses populaires de La Guadeloupe et de Saint-Évariste.

Par la suite, M. Donald Veilleux qui compte plusieurs années d'expérience comme directeur général de la Caisse populaire de La Guadeloupe, est nommé pour occuper le poste de la caisse fusionnée, soit la Caisse populaire Desjardins de la Haute-Beauce.

Une institution comme la nôtre ne saurait tenir son rôle efficacement sans son personnel compétent et motivé qui ne ménage aucun effort afin de vous donner un service de haute qualité. Voici la liste de tous les employés qui ont œuvré au sein de la Caisse populaire de Courcelles.

Par son implication constante dans le milieu, nous pouvons constater que notre Caisse s'est fort bien acquittée de sa mission coopérative. Depuis la création de la Caisse celle-ci a toujours été présente dans divers milieux tels que l'éducation, les loisirs, les activités sociales, le développement



Les employés de la Caisse en 1977 lors du 40^e anniversaire de fondation. M. Léon Longchamps, directeur gérant, M^{me} Denise Bélanger, caissière, M^{me} Gemma Tardif, adjointe du directeur et M^{me} Pierrette Tardif, caissière et secrétaire

industriel, etc. Étant convaincu du succès du centenaire de la paroisse, la Caisse populaire Desjardins de la Haute-Beauce, n'a pas hésité à inves-

tir la somme de 30 000 \$ pour la rénovation pour l'aréna de Courcelles.

La population de Courcelles peut être fière d'avoir contribué au maintien d'une institution financière telle que la nôtre.

Les dirigeants ainsi que les employés de la Caisse sont fiers de participer au centenaire de Courcelles et souhaitent un heureux 100^e anniversaire à tous les citoyens.



Les employés de la Caisse en 2001 avant la fusion. 1^{er} rang: M^{me} Line Labrecque, secrétaire-commis, M. Martin Beaudoin, directeur général, M^{me} Guylaine Gosselin, caissière; 2^e rang: M. Daniel Gosselin, conseiller, M^{me} Chantal Jutras, caissière et M^{me} Annie Vachon, caissière

Employés	Années de service
Gemma Tardif	1948-1982
Pierrette Tardif	1971-1983
Richard Roy	1975-1977
Denise Bélanger	1977-1988
Daniel Gosselin	1982-20...
Pierrette Bilodeau	1983-1999
Doris Hébert	1984-1988
	1991-1993
Louise Poulin	1987-1997
Claude Roy	1988-2000
Line Labrecque	1988-20..
Chantal Jutras	1994-20..
Guylaine Gosselin	1995-20..
Sylvie Lapointe	1998-1999
Annie Vachon	2000-20..

